

LA REVUE NATIONALE



Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL

Directeur et gérant: **ARTHUR SAINT-PIERRE**

*"Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel"*

Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. I, No VIII.

MONTREAL, AOUT 1920

La copie : CANADA, 15 SOUS
ETATS-UNIS, 20 "



F. PALMER, DEL.

LITHO PAR CURRIER

LA MAISON D'ÉVANGÉLINE

et le village de Grand'Pré, d'après une vieille lithographie appartenant à M. J.-T. Saint-Jorre.

Vaste était la maison. De loin on la voyait
Sur le flanc d'un coteau dont les gras pâturages
Hardiment descendaient jusque sur les rivages.

Un sycamore ombreux voilait de ses rameaux
Les bancs auprès du seuil et la haute toiture.

Plus bas sur le coteau qui regardait la mer
C'était le puits moussu, le seau cerclé de fer,
Et l'auge où s'abreuvaient chevaux, bœufs et génisses.

Évangéline, de Longfellow

Traduction de Pamphile Lemay.

Pour lire en vacances

FLEURS DE LYS

III^e concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1918.
Un volume in-8° de 160 pages, orné de 8 hors-texte en demi-ton, 60 sous, franco 70 sous.

Fleurs de lys! C'est le cachet que porte l'acte de naissance de notre nationalité, c'est le symbole qui résume l'étonnant matin de notre histoire. Les *Fleurs de lys* répondent à la magie évocatrice de leur titre; car il y a là, tracés avec un grand art, d'admirables figures, épisodes et tableaux de nos premiers temps. Ce sont les huit nouvelles historiques, primées au 3^e concours littéraire de la Société. Mlle Angéline Demers a écrit *Profils de saints*, — M. Damase Potvin, *Le premier abatis*, — M. Sylva Clapin, *La grande aventure du sieur de Savoisy*, — M. Viateur Farly, *La voix des drapeaux*, — fr. Elie, *Pierre Le Moyne d'Iberville*, Fr. Robert, *Une expédition au lac Supérieur*, — M. Ls-R. de Lorimier, *Le recensement de Ville-Marie par Talon, en 1667*, — fr. Rodolphe, *Les derniers lys de France*. — On ne lira pas sans émotion ce faisceau de nouvelles qui racontent, peignent ou décrivent un passé qui fut fertile en actions épiques, en grandes et nobles ams.

AU PAYS DE L'ERABLE

IV^e concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1919.
Un volume in-8° de 192 pages, orné de 12 hors-texte en demi-ton, 80 sous, franco 90 sous.

Marie-Alice, par Mme Yvette-O. Guoin, est la touchante carrière d'une jeune maîtresse d'école au lac Saint-Jean. — *Les bœufs*, de Sylva Clapin, nous conduisent sur les bords du Richelieu, au cœur du terroir national. — *Nestor et Piccolo*, de Mlle Marie-Rose Turcot, est la drôlatique odyssée d'un enfant terrible des Cantons de l'Est. — Avec *Pour l'honneur*, fr. Arsène analyse les sentiments d'un conscrit arraché à son pays des Laurentides. — *Le retour au foyer*, par fr. Robustien, est une curieuse légende du « jour des morts » à Saint-Pierre, île d'Orléans. — *La visite de Monsieur le curé*, par J.-E. Larivière : naïve réception organisée par l'institutrice du rang de Salvail, aux Cantons de l'Est. — Dans *La fin d'un traître*, Eugène Achard nous reporte aux jours troublés de la rébellion de 1837, parmi les patriotes de Saint-Jean-d'Iberville. — *La Noël à Saint-Hilaire*, par Camille Perras, fait l'histoire intime d'un terrien qui, fasciné par l'attrait de la ville, regagnera bientôt son « pays » pour ne plus le quitter. — *Claire Desroches*, par Joseph Courteau, est une fine étude de psychologie : comment une fille d'habitant, à Vauvert, comté de Glengarry, sait prendre part à la lutte pour l'école bilingue, en Ontario. — *Le mariage du fils de Jacques Latouche*, par Joseph Patry, c'est le récit d'une veillée de noces, dans une paroisse d'embas de Québec. — Dans *Le petit docteur Alice*, Mlle Clara Saint-Arnaud nous raconte comment une jeune citadine prouva d'éloquente manière qu'elle avait eu raison de se faire docteur en médecine. — Avec *Mathias L'Anglais*, fr. Elie raconte l'étrange destinée d'un orphelin que les Abénaquis ont emmené avec eux, après leur *raid* sur Deerfield, en 1704, et dont la descendance s'est multipliée par toute la province, et notamment à la Rivière-des-Prairies. — Les *Souvenirs ineffaçables* de J.-F. Simon, qui terminent le recueil, nous reportent au milieu des sympathiques populations de la région de Joliette. — Il faut lire cette heureuse tentative de régionalisme littéraire, dont les treize nouvelles portent des noms d'écrivains avantageusement connus et ceux de jeunes plumes pleines de promesses.

POUR L'EDUCATION DU PATRIOTISME LES CONTES HISTORIQUES

En plusieurs couleurs, 14" x 10½" pouces, en feuilles volantes et en albums.
— La première série, entièrement épuisée, sera prochainement rééditée. — La 2^e série, et la 3^e série, — qui vient de paraître, — comprennent les sujets suivants, présentés dans l'ordre chronologique :

CONTE PAR	ILLUSTRE PAR
<i>Jacques Cartier</i>	Fr. Methodius, des E.C. Nap. Savard.
<i>Samuel de Champlain</i>	R.P. Alexandre Dugré, s.j. J. McIsaac.
<i>Etienne Brûlé</i>	Jules Tremblay Georges Latour.
<i>Robert Giffard</i>	Abbé Ivanhoë Caron A.-S. Brodeur.
<i>Mère de l'Incarnation</i>	Laure Conan O.-A. Léger.
<i>Jean de Saint-Père</i>	E.-Z. Massicotte Nap. Savard.
<i>Marguerite Bourgeoys</i>	Yvonne Charette Claire Fauteux.
<i>Lambert Closse</i>	E.-Z. Massicotte O.-A. Léger.
<i>Dollard des Ormeaux</i>	E.-Z. Massicotte O.-A. Léger.
<i>Le comte de Frontenac</i>	Fr. Elie, des E.C. J.-B. Lagacé.
<i>Le siège de Québec par Phipp</i>	Abbé A. Couillard-Després Bruno Bertrand.
<i>Charles Le Moyne et ses fils</i>	Victor Morin J. McIsaac.
<i>Pierre Le Moyne d'Iberville</i>	Fr. Elie, des E.C. J. McIsaac.
<i>La lutte suprême</i>	Fr. Elie, des E.C. J. McIsaac.
<i>Charles-Michel de Salaberry</i>	Fr. Elie, des E.C. J. McIsaac.
<i>Monseigneur Langevin</i>	R.P. Rod. Villeneuve, O.M.I.J. McIsaac.

On se procure les *Contes historiques* au secrétariat de la Société, Monument National, ainsi que chez les libraires et les marchands de journaux, aux conditions suivantes : en feuilles, 2 sous chacune ; en albums de 16 feuilles, 50 sous, franco 55 sous.

Nouveautés

Grande vente d'inauguration, Samedi le 14 août

¶ Par suite d'un concours d'événements incontrôlables, nous avons dû retardé notre vente d'inauguration, qui devait avoir lieu le 17 juillet, au 14 août prochain. Nous regrettons vivement ce fâcheux contre-temps sachant que vous en êtes désappointé.

¶ Enfin, le 14 août, nous aurons pris possession de nos deux magasins additionnels. Ayant plus d'espace vous pourrez donc magasiner avec plus de liberté, plus d'aise et plus de confort. Nous pourrions donc continuer, sur une plus grande échelle, notre politique de « Satisfaction avec chaque achat ».

¶ Si aujourd'hui nous prenons de l'expansion, nous le devons à votre encouragement, soyez assuré que nous apprécions hautement la confiance dont vous nous honorez.

**Vendre du Bon pour vendre beaucoup
Vendre beaucoup pour vendre Bon Marché**

tel est le mot d'ordre pour cette vente d'inauguration.

SOUVENIR

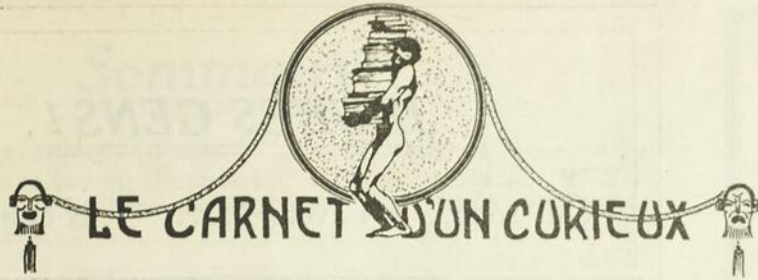
En guise de souvenir de cette vente, avec chaque achat de \$5.00, et plus, nous donnerons un article en ferblanc émaillé blanc, comprenant poivrière, salière et porte-allumettes.

L.-N. Messier

MARCHAND DE NOUVEAUTES

847 - 849 - 851,
Avenue Mont-Royal est

Téléphone : St-Louis 3460.



GO.
IN REAL ESTATE
BIG.

GOHIER & BIGRAS
COURTIERS D'IMMEUBLES

7 Place d'Armes, - - - Montréal.
Téléphone : Main 3220.

UNE VENGEANCE DE MICHEL-ANGE

Peu de temps avant que Michel-Ange eût achevé sa célèbre fresque du « Jugement dernier », le pape Paul III, accompagné de messire Bioggio, son maître des cérémonies, vint pour voir le chef-d'œuvre encore inachevé. Après l'avoir examiné quelques instants, le maître des cérémonies dit à Sa Sainteté qu'un tel ouvrage était plutôt fait pour figurer dans une hôtellerie que dans une chapelle. Michel-Ange entendit cette critique peu flatteuse ; mais il dissimula son ressentiment, se promettant toutefois une éclatante vengeance.

La vengeance ne se fit pas longtemps attendre ; car, à peine le Souverain-Pontife fut-il parti, que l'artiste fit, de mémoire, le portrait du messire, et le plaça en enfer orné de superbes oreilles d'âne.

A quelque temps de là, Paul III, toujours accompagné de son maître des cérémonies et de plusieurs autres prélats, vint revoir le travail, qui touchait à sa fin. A peine messire Bioggio eut-il jeté les yeux sur la fresque que soudain il s'arrêta comme frappé de stupeur ; son visage devint aussi rouge que son habit, car il venait de se reconnaître là au milieu des damnés, portant au front des oreilles d'âne.

Ne pouvant donc plus maîtriser son indignation, il s'adressa à Sa Sainteté, et lui dit, en montrant sa propre ressemblance :

« Très saint Père, souffrirez-vous une pareille indignité ! »

Paul III resta quelques instants sans répondre ; il connaissait le caractère altier et irascible du grand artiste, et faire effacer de cette peinture ce que Michel-Ange y avait reproduit à dessin, c'était le froisser, le mécontenter et peut-être s'exposer à perdre pour jamais un chef-d'œuvre qui devait faire l'admiration des siècles. Aussi, Sa Sainteté, prenant parti pour lui, répondit avec une spirituelle gaieté à son maître des cérémonies :

« Messire Bioggio, vous savez que j'ai reçu de Dieu un pouvoir absolu dans le ciel et sur la terre : j'aurais pu même vous tirer du purgatoire, mais de l'enfer je ne puis rien : vous y êtes, il faut donc y rester ».

LA MORALE DE TROIS PAR TROIS

- Trois peu et trois beaucoup funestes à l'homme :
- Peu savoir, — beaucoup parler.
- Peu avoir, — beaucoup dépenser.
- Peu valoir, — beaucoup présumer.
- Trois beaucoup récompensés par trois autres :
- Beaucoup d'études, — beaucoup de science.
- Beaucoup de droiture, — beaucoup de paix.
- Beaucoup de réflexion, — beaucoup de sagesse.
- Trois bons médecins :
- Le docteur Diète, le docteur Gaieté, le docteur Travail.
- Trois qualités pour vivre heureux :
- La patience pour supporter les maux.
- La crainte de Dieu pour éviter les vices.
- Le calme du cœur pour se concilier les hommes.
- Pour vivre en paix :
- Entends, — vois, — tais-toi.....
- Qui vend à crédit :
- Trouve des chalands,
- Perd ses amis,
- Donne son argent.
- Il ne faut rien caacher :
- A un avocat, — de son procès ;
- A un médecin, — de sa maladie ;
- A un confesseur, — de sa conscience.

PENSEES

L'homme cesse de rire de ses défauts quand il est trop tard pour s'en corriger.

Charles NODIER.

Comme l'aigle, dont l'aile est brisée, s'abat sur la terre, l'homme sans foi et sans espérance se précipite vers la terre : il n'a plus de vol : mais il lui reste le bec et les serres. Y avaient-ils songé, ceux qui voulaient enlever la religion au peuple ?

« L'expression d'art *gothique* est inexacte, écrit Salomon Reinach dans « Apollo » — histoire générale des Arts plastiques — car l'Art qui succède à l'Art roman n'a été ni créé ni propagé par les *Goths*. On dit qu'elle fut employée d'abord par Raphaël, dans un rapport qu'il adressa à Léon X sur les travaux projetés à Rome ; *gothique* était alors synonyme de *barbare*, par opposition à *romain*. Aujourd'hui encore, un homme rude et inculte est quelquefois qualifié d'*ostrogoth*. L'emploi de l'épithète *gothique* a été popularisé par l'historien de l'art italien, Vasari (1574) et s'est maintenu jusqu'à nos jours. On a proposé de donner à l'art gothique le nom d'art *français* ; mais cette expression prête à l'équivoque, si l'on n'ajoute pas : *du dernier tiers du moyen-âge*, ce qui la rend longue et incommode. Mieux vaut s'en tenir à celle que l'usage a consacrée ».

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada. Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

Banque d'Hochelaga

Fondée en 1874

Capital autorisé	-----	\$10,000,000
Capital versé et réserve	-----	7,900,000
Total de l'actif, au delà de	-----	71,000,000

Siège social : MONTREAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

- M. J.-A. VAILLANCOURT, président.
- L'hon. F.-L. BEIQUÉ, vice-président.
- A. TURCOTTE l'hon. J.-M. WILSON, E.-H. LEMAY, A.-A. LAROCQUE, A.-W. BONNER ; BEAUDRY LEMAN, gérant-général.

— 151 succursales et 144 sous-agences au Canada —
41 succursales dans la cité et le district de Montréal.

La Banque émet des lettres de crédit circulaires payables dans toutes les parties du monde, ouvre des crédits commerciaux, achète des traites sur les pays étrangers, émet des traites, des chèques et fait des paiements télégraphiques sur les principales villes du monde, prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés et fait remise promptement aux plus bas taux de change.

INTERET ALLOUE AU PLUS HAUT TAUX COURANT
SUR TOUS LES DEPOTS D'EPARGNE DE \$1.00 ET PLUS

QUALITE



STYLE

Fourrures

L'acheteur particulier viendra directement à notre établissement, où il est certain de trouver une rare collection de nouveaux styles dans la meilleure qualité de toutes les fourrures, et d'un fini absolument parfait.

Nos prix ne sont jamais trop élevés.

LABERGE, CHEVALIER & CIE

LIMITEE

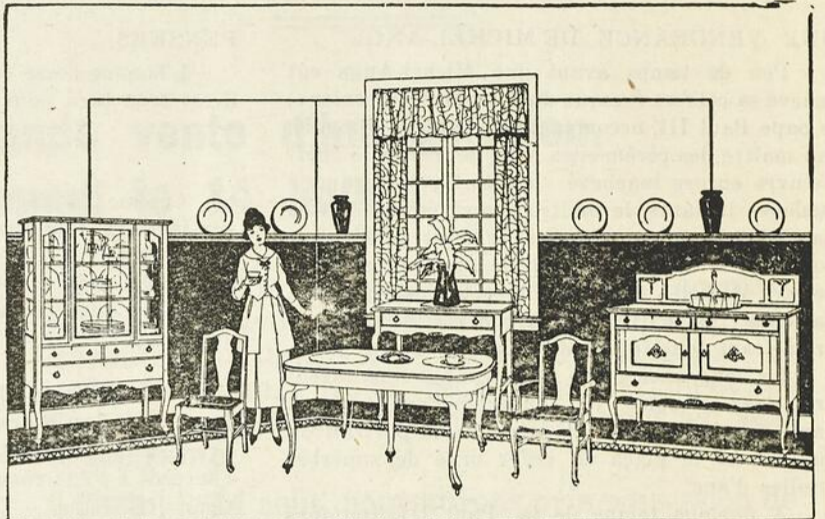
457, RUE SAINT-PAUL OUEST

MONTREAL

(Entre McGill et Saint-Pierre)

JEUNES GENS!

Qui songe à l'avenir!... N'oubliez pas



L.-G. St-Jean, cie Ltée

20-ouest, rue Notre-Dame

Tél. Main 1756

MONTREAL

Tout notre
Commerce se fait
à notre domicile.

Nous vendons à
meilleur compte
que partout
ailleurs.

TAPIS! - TAPIS! - TAPIS!
Carpettes (rugs)-Douillettes

Joseph Lagarde

1113, rue Bordeaux

ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

GENIE CIVIL — ARCHITECTURE
INGENIEUR CHIMISTE

Ingénieurs spécialistes : MINES — ELECTRICITE
(UNE ANNEE COMPLEMENTAIRE)

ÉCOLE DE PREPARATION

Préparation aux examens d'admission à l'École Polytechnique. Les finissants des collèges classiques sont admis sans examens à l'École de Préparation.

COURS D'ÉTÉ

Des cours d'été spécialement établis pour les finissants des collèges classiques qui désirent entrer directement en 1ère année se donnent du 1er juillet au 15 septembre et préparent les candidats aux examens d'admission de septembre.

POUR RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER AU DIRECTEUR
228, rue Saint-Denis, Tél : Est 3477. Montréal

Canadiens - français

Nous vous invitons avec plaisir à venir pour tous appareils dans l'électricité. Nous occupons un endroit très central : 810 rue Papineau, angle Mont-Royal.

Nous sommes en mesure de vous procurer tous les appareils électriques les plus modernes et à des prix défiant toute compétition.

REPARATIONS — Nous nous occupons de tous genre de réparations, ainsi que de la pose des fils, des réinstallations de moteurs, réparations de cloches et de téléphones. Nous vous recevons avec la plus grande courtoisie, toujours anxieux de vous créer un logis des plus enviables.

GROS ET DETAIL

D. VANASSE

MARCHAND ELECTRICIEN

Tél. St-Louis 1076.

810, rue Papineau, MONTREAL.

Faisant partie de l'association des entrepreneurs électriciens ; vous avez en ceci la garantie d'ouvriers compétents et à des prix uniformes.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

PREPARANT AUX SITUATIONS SUPERIEURES DU
COMMERCE, DE L'INDUSTRIE ET DE LA FINANCE

Bibliothèque économique, Musée commercial et industriel

Délivre des diplômes de « Licencié en sciences commerciales », de « Licencié en sciences comptables » et de « Docteur en sciences commerciales ».

Le diplôme de « Licencié en sciences comptables » donne droit à l'admission dans « L'institut des comptables et auditeurs de la province de Québec » et dans « L'Association des Comptables de Montréal » (Chartered accountants).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir : Comptabilité théorique et pratique, opérations de banque, correspondance commerciale anglaise et française, arithmétique commerciale, algèbre, économie politique, droit civil, droit commercial, langues étrangères (espagnol, italien, allemand) etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser
AU DIRECTEUR DES ETUDES

399, AVENUE VIGER

MONTREAL

Sommaire :

A nos frères Acadiens, (illustré) ----- L.-O. DAVID, sénateur
 La question ouvrière au Canada I ----- Arthur SAINT-PIERRE
 La butte à la Corne, (nouvelle illustrée) ----- A.-F. BOILEAU
 Crépuscule (poésie) ----- Harry BERNARD
 J'ai rêvé (poésie) ----- Jacques LAUBE
 Anatole Le Braz ----- Albert LARRIEU
 L'Ame irradie sa lumière, (nouvelle dialoguée,
 illustrée) ----- Charlotte DUFRESNE
 Kernevez, (roman illustré—suite) ----- Mlle PAPE-CARPENTIER
 Au temps du bonheur ----- Marie-Claire DAVELUY
 Ça-et-là ----- Jeanne CLOSSE
 Le concours chez Marraine ----- UNE GRANDE AMIE
 Du salon à la cuisine ----- PERLE SATIN
 L'envol des heures ----- Alphonse DESILETS
 Ce qui se passe ----- Henri du VALLIER

Chronique de la Société Saint-Jean-Baptiste. — Carnet d'un curieux. — Notre revue. — Courrier graphologique. — Courrier de La-Dame-qui-lit. — Courrier de Marraine Odile. — Le panier à ouvrage, etc., etc.

Illustration : La Maison d'Évangéline, page fronstipice. — Le vieux fort de Chambly, d'après un tableau de Franchère. — Une composition originale d'Edmond-J. Massicotte. — Une composition originale de A.-S. Brodeur. — Le Canada illustrée. — Une gravure dans le roman. — Gravures de mode, patron de broderie, etc., etc.

LA REVUE NATIONALE est publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, administrée par la Société Nationale de Fiducie. Rédaction et administration, 286, rue Saint-Laurent, Montréal. Elle est imprimée par l'Imprimerie Maisonneuve, 478, avenue Lasalle. Directeur et gérant, Arthur Saint-Pierre.
 Enregistrée comme matière de seconde classe. Tous droits réservés.
 Abonnement annuel : \$2.00, strictement payable d'avance. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de 5 sous.

Notre Revue

L'annonce de l'augmentation de notre tarif d'abonnement a provoqué divers incidents qui démontrent, (après tant d'autres preuves) quelle emprise la *Revue Nationale* exerce déjà sur son public lecteur. Citons parmi ces incidents, l'un des plus typiques.

Donc, ayant lu un peu trop rapidement l'article par lequel nous annonçons la hausse de notre abonnement, l'un de nos lecteurs, un vicaire des environs de Montréal, s'empressa de nous envoyer un chèque d'une piastre, croyant que la mesure avait un effet rétroactif et s'appliquait aux anciens abonnés, pour la présente année, comme aux nouveaux. Nous lui écrivîmes pour le désabuser en lui offrant, soit de lui retourner son argent, soit de le placer à son crédit en acompte sur son abonnement de l'an prochain. Et voici la réponse que nous en avons reçue :

« Gardez ce petit chèque, comme modeste contribution d'un pauvre vicaire à l'œuvre de votre excellente Revue.

« Il faut qu'elle vive parce qu'elle est morale dans ses illustrations, morale dans sa tenue littéraire et dans ses principes.

« Il faut qu'elle vive parce qu'elle est intellectuelle, parce qu'elle instruit. La simple nomenclature des articles signés nous en donne une preuve suffisante. On s'inspire, chez vous, à des sources pures, auxquelles tous, vieux et jeunes, peuvent se désaltérer en toute sûreté.

« Il faut qu'elle vive parce qu'elle est utile et agréable ; une revue qui peut joindre à un si haut point ces deux qualités — comme la *Revue Nationale* — mérite toute notre attention, tout notre encouragement.

« En janvier 1921 je vous enverrai donc un autre \$2.00 — puisque les revenus du vicariat ne me permettent pas de faire plus pour le moment ».

Nous taxe qui voudra de sentimentalité, mais nous avouons que recevoir de telles lettres, cela fait rudement plaisir.

Et voici maintenant l'expression d'opinion d'un homme politique en vue, qui s'est distingué en ces dernières années par son dévouement inlassable et intelligent à la cause de l'école bilingue :

« Je vous dois mille excuses, que je vous prie de vouloir bien accepter, pour avoir si longtemps tardé à vous faire part de mes félicitations sur le succès que vous avez, dès son premier numéro, assuré à *La Revue Nationale* et pour vous dire combien je serai heureux du succès, nul doute toujours croissant, que vous lui procurerez.

« J'ai lu avec beaucoup d'attention et souvent avec profit, tout ce que *La Revue* a publié jusqu'à présent ».

La dernière phrase, étant donné la personnalité de celui qui l'a écrite, est un compliment qui sort de l'ordinaire et la *Revue Nationale* est fière de l'avoir mérité.

Il nous rappelle du reste, la réflexion faite en communauté par le distingué supérieur d'une congrégation d'hommes de Montréal : « *La Revue Nationale* mérite d'être lue d'une couverture à l'autre ».

A nos lecteurs maintenant, de nous aider à faire vivre et grandir une publication qui, faite pour l'amusement et l'instruction du grand nombre, réussit quand même à s'assurer les suffrages des esprits les plus distingués.

LE DIRECTEUR.



Pour la rentrée des classes

Robes noires pour le couvent, pour fillettes de 6 à 12 ans. Ces robes sont faites d'alpaca noir de belle qualité, collet haut, plis Gibson, passant sur les épaules, manches longues à poignets, jupe par plis et ceinture ----- \$6.98

— Au premier.

Grand assortiment de *Blouses, Chemises, Sous-vêtements, Faux-cols, Cravates, etc.*, pour garçonnets. Notre choix est sans pareil et nos prix les plus bas. Venez compléter la toilette de vos petits garçons pour la rentrée des classes ; vous obtiendrez la meilleure satisfaction.

— Au rez-de-chaussée.

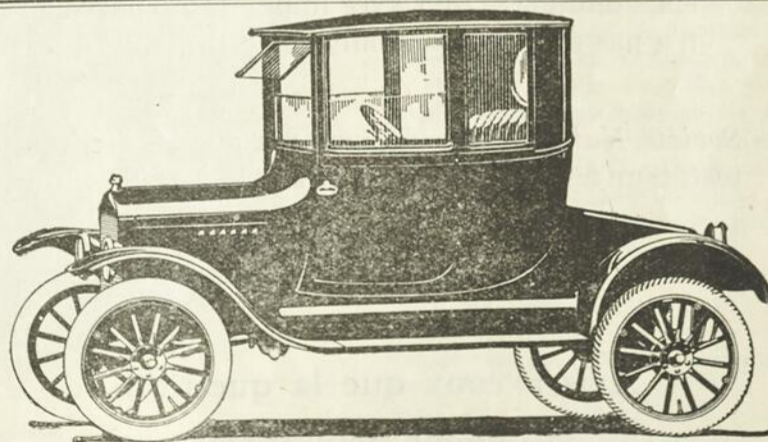
Nous faisons une spécialité d'uniformes pour les élèves de tous les collèges classiques et commerciaux de l'archidiocèse de Montréal.

Matériel de qualité et bas prix.

— Au rez-de-chaussée.



Dupuis Frères



Satisfaction assurée.

Service de premier ordre.

JARRY & FRERE

Garage :
CAL : 1191

2828, rue Saint-Laurent
Près Beaubien.

Salle de Ventes :
CAL : 1091

Tél : Bureau : Calumet 1899

Tél : Résidence : Calumet 1681

Christopher Lumber Co.,

Marchand de Bois "EN GROS"
PORTES, CHASSIS, ETC.

Gérant : Donatien BERTHIAUME.

M. Berthiaume est membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, section Olier.

Nous sollicitons vos requisitions et commandes.

694, RUE ALMA,

MONTREAL

L'exécuteur Testamentaire

Pour remplir cette fonction délicate et souvent fort embarrassante, il est hors de doute aujourd'hui, qu'une Société Administrative est de beaucoup préférable à l'individu ; que ce dernier soit fils, parent moins rapproché ou simplement ami du défunt.

Trois raisons :

PREMIEREMENT —

Une Société qui se fait une spécialité, de l'exécution des testaments est plus expérimentée, mieux outillée dans ce but que celui qui s'improvise du jour au lendemain « exécuteur testamentaire ».

DEUXIEMEMENT —

Elle est responsable des valeurs confiées et offre des garanties de solvabilité que ne présente pas toujours un individu.

TROISIEMEMENT —

Une compagnie est neutre en matière de sentiment, elle administre tout avec impartialité parce qu'elle n'a pas d'intérêt personnel en jeu.

La Société Nationale de Fiducie n'a que les intérêts du testateur à protéger et ses volontés à faire exécuter.

Avis a ceux que la question
du testament peut intéresser

La Société Nationale de Fiducie

Tél : MAIN 4537-4538. 286, RUE SAINT-LAURENT.



DEPARTEMENT DES RAYONS X

Quelques effets de l'Électricité et des Rayons X

- 1° Les glandes, celles du cou en particulier, disparaissent sous l'action des Rayons X.
- 2° Les maladies du système osseux sont découvertes et guéries par les Rayons X.
- 3° Ceux qui souffrent de tumeurs, même cancéreuses, ou de cancers de la peau, sont soulagés et souvent guéris par ces rayons mystérieux.
- 4° La tuberculose pulmonaire cède souvent peu à peu à l'influence des Rayons X, qui permettent aussi de suivre les progrès de la guérison.
- 5° Avant toute opération importante on devrait recourir aux Rayons X, pour obtenir tous les renseignements nécessaires.
- 6° Le traitement électrique obtient des succès extraordinaires dans les cas de paralysie infantile, de rhumatisme, de maladie de la peau, eczéma, etc.
- 7° L'électricité médicale est un complément indispensable de la médication pour guérir les maladies des nerfs, de la moëlle et des muscles, des dyspepsies, etc.

HEURES DE CONSULTATION :

De 1 heure à 3 heures, l'après-midi et de 7 heures à 9 heures le soir.

Dr Jos.-N. Chaussé

MEDECIN CHIRURGIEN

Diplôme en hygiène publique — Ex-médecin de l'Hôpital Sainte-Justine —
Membre de la Société Radiologie.

DEPARTEMENT D'ELECTRICITE MEDICALE

708, PARC LAFONTAINE

Tél : St-Louis 3275.

Coin de la rue Marquette.

LA REVUE NATIONALE



Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL

Rédaction et administration :

286, rue Saint-Laurent, Montréal.

“Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel”

Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. I, No VIII.

MONTREAL, AOUT 1920

La copie : CANADA, 15 SOUS
ETATS-UNIS, 20 SOUS

A NOS FRÈRES LES ACADIENS

Le 15 août prochain sera votre fête nationale. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal ne peut laisser passer l'occasion de vous offrir ses hommages, ses félicitations et l'expression sincère de ses sympathies. Elle ne peut ignorer que plus d'une fois, répondant à ses appels, vous êtes venus vous joindre à elle pour célébrer les souvenirs communs de notre origine et de nos gloires nationales. Elle sait que les Canadiens et les Acadiens sont frères par le sang, par la communauté d'idées et de sentiments, par les mêmes traditions, par les mêmes luttes et souffrances pour la conservation de leur héritage religieux et national.

Votre histoire comme la nôtre est une glorieuse et dramatique épopée qu'on ne peut lire sans éprouver la plus vive émotion. La page seule qui raconte vos malheurs et spécialement l'expulsion de votre pays et votre dispersion aux quatre vents du ciel, suffit à vous attirer la sympathie du monde entier. Elle a inspiré à un poète américain l'épopée touchante qui porte le doux nom d'« Evangéline » et remplit les cœurs de pitié. Vos pères, séparés souvent de leurs épouses et de leurs enfants, furent vus errants sur les chemins et dans les forêts de la Nouvelle-Angleterre, traités comme des esclaves dans les villes où ils cherchaient de l'ouvrage pour vivre. Plusieurs réussirent, au prix des plus grandes souffrances, à se rendre au Canada, où ils s'établirent et lui firent honneur par leurs vertus et leur patriotisme.

Il en resta environ deux mille sur le sol natal. Vos ennemis vous croyaient bien anéantis pour toujours ; ils ne pouvaient croire à votre survivance sans un miracle. Eh bien ! il s'est opéré, ce miracle : c'est le miracle acadien.

Comment, disait-on, ce pauvre groupe de deux mille âmes composé en grande partie d'invalides, de femmes et d'enfants, pourrait-il survivre sur les ruines et les cendres de leurs maisons incendiées, sur leurs champs déserts.

Vraiment, la chose paraissait impossible. Et pourtant ces deux mille âmes forment aujourd'hui environ quarante pour cent de la population du

Nouveau-Brunswick et vingt-cinq pour cent de la population de la Nouvelle-Ecosse !

Vous êtes environ deux cent mille dans les provinces maritimes et vous y avez conquis le respect et la confiance de vos concitoyens d'origine anglo-saxonne. Vous avez réussi, à force de courage, à faire donner à vos enfants une éducation française et catholique et vous avez fourni à votre pays des prêtres, des avocats, des médecins, des juges et des hommes publics qui vous font honneur.

La Société Saint-Jean-Baptiste est heureuse d'avoir contribué à vous donner des bibliothèques qui, avec vos collèges et vos écoles et grâce au dévouement de votre clergé vont accroître votre influence nationale. Elle se propose de continuer à vous aider à remplir votre noble mission dans les provinces maritimes, à faire connaître et apprécier le dévouement de vos ancêtres, pour exhorter vos enfants à rester comme eux, fidèles à leur foi, à leur nationalité, à marcher sur leurs traces glorieuses.

Les prophètes de malheur qui annonçaient la fin prochaine de l'élément français en Amérique sont morts depuis longtemps et cet élément est plus fort, plus vivace que jamais, et les descendants de ces prophètes sont obligés de reconnaître qu'il est nécessaire au progrès, à la paix et au bonheur du Canada, qu'il oppose une digue salutaire à l'envahissement des doctrines pernicieuses qui bouleversent le monde.

Que nous soyons Canadiens ou Acadiens, nos destinées sont communes ; nos intérêts religieux et nationaux sont les mêmes, et c'est par l'union de nos efforts et de nos volontés que nous pourrons jouer en Amérique un rôle digne de notre origine. Et c'est par la pratique des vertus domestiques et sociales, par une sage tolérance alliée à

la défense énergique de nos droits que nous ferons estimer et respecter nos croyances religieuses et nationales.

Frères acadiens, veuillez accepter les vœux que nous formons pour le succès de votre fête nationale, pour le bonheur et la prospérité de vos familles, pour l'honneur du nom acadien.

L.-O. DAVID,

sénateur, membre du Bureau de Direction
de la Société Saint-Jean-Baptiste.



Evangéline.

(D'après une peinture de Thomas Fade. Illustration tirée de l'Evangéline, de Pamphile Lemay).

La Chronique littéraire de M. Henri d'Arles

C'est le mois prochain que M. Henri d'Arles inaugurera sa collaboration régulière à notre publication. Sous la rubrique : *La Vie littéraire*, notre distingué collaborateur entretiendra ses lecteurs, de toutes les questions littéraires d'actualité et appréciera les ouvrages dont il aura été envoyé deux exemplaires à la Direction de la Revue Nationale.

Qu'on se le dise et qu'on prenne ses précautions pour ne pas manquer une seule de ces intéressantes et instructives causeries.

LA DIRECTION.

La question ouvrière du Canada

Cours professé, le 22 juin 1920, à la première Semaine sociale du Canada, par M. Arthur Saint-Pierre, directeur de la « Revue Nationale ».

Mesdames, Messieurs,

Si vous le voulez bien nous allons commencer par admettre, sans nous attarder à le démontrer, qu'il existe une question sociale au Canada, c'est-à-dire, un ensemble de problèmes politiques et économiques, qui gênent si gravement le bon fonctionnement des rouages sociaux qu'ils paraissent bien mettre en cause à certaines heures l'existence même de notre ordre social traditionnel. Après cela, et pour ne pas sortir du cadre de cette Semaine sociale consacrée à l'étude de l'Encyclique sur la condition des ouvriers, nous allons écarter tous ceux de ces problèmes politiques ou économiques qui n'ont qu'une influence trop vague et trop lointaine sur la situation de nos travailleurs. Notre question sociale étant ainsi réduite à sa plus simple expression de question ouvrière, nous allons essayer, sans trop compter y réussir parfaitement, de passer en revue les éléments qui la constituent, et les agents qui s'emploient, avec plus ou moins de bonheur, à sa solution.

On peut poser en principe que le conflit entre le capital et le travail ne constitue pas toujours — quoique cette opinion soit généralement admise, — la question ouvrière. Théoriquement il est facile de concevoir — et peut-être ne serait-il pas difficile non plus, d'en donner des exemples vécus — un état social dans lequel la classe des travailleurs serait exploitée et pressurée de toutes façons, mais resterait quand même passive, résignée et soumise. L'absence de tout conflit, ici, ne supprimerait pas la question ouvrière ; celle-ci subsisterait tant que des conditions de travail et d'existence convenables n'auraient pas été assurées aux ouvriers.

Par ailleurs, il est arrivé souvent, surtout en ces dernières années, que des travailleurs, jouissant d'une situation économique plus que satisfaisante, se sont agités quand même et ont tenu la société en ébullition uniquement pour faire triompher quelque théorie économique-politique, comme par exemple, la nationalisation ou socialisation de la richesse. Entre ces deux extrêmes se place l'agitation parfois légitimes, parfois poussée jusqu'à la violence, pour obtenir dans les conditions d'existence des masses certains changements importants mais raisonnables, ou du moins discutables. Dans tous ces cas la question ouvrière se pose et réclame une solution.

Parfois encore, ou plutôt presque toujours, ces trois formes de la question ouvrière se présentent en même temps dans un état social déterminé, s'y mêlent en proportions variables et lui donnent une complexité qui en augmentent considérablement les difficultés de solution.

Or c'est précisément ce qui existe chez nous. C'est bien une question ouvrière de cette nature, complexe dans ses origines et dans ses manifestations qu'il me faut maintenant essayer de vous exposer dans les étroites limites d'une heure. La tâche est lourde et me vaudra sans doute une indulgence dont je sens vivement le besoin.

LE MILIEU

Immensité de notre territoire

Commençons par situer le problème qui nous occupe dans son milieu. Sans cela nous ne pourrions jamais en saisir même les données essentielles.

Le Canada — peut-être vous en doutiez-vous un peu ! — est un grand pays. Sa superficie est de 3,729,665 milles carrés, ce qui est presque la superficie de l'Europe entière (3,860,272 milles carrés). La superficie de la province de Québec est de près d'un cinquième du total, soit 703,653 milles carrés.

Cet immense pays a des ressources naturelles variées et d'une richesse proportionnelle à son étendue, mais encore imparfaitement connues pour la bonne raison que la tâche formidable d'en faire un recensement complet n'a jamais pu être terminée. Elle se poursuit toujours et nul ne peut prédire quand viendra le moment où elle pourra donner des statistiques définitives.

Les terres cultivables du Canada forment encore, malgré le développement prodigieux de son industrie, le meilleur de sa richesse. Ces terres se classent en propriété privée et en domaine public fédéral ou provincial. Le domaine public comprend la partie de beaucoup la plus considérable du sol canadien. C'est ainsi que dans les trois provinces des prairies, où le sol et les richesses naturelles non-concédés appartiennent à l'autorité fédérale, on calcule que sur plus de 500,000,000 d'acres, il n'y en a que 140,000,000 de concédés. Le domaine fédéral comprend en outre le Yukon et les Territoires du Nord-Ouest, où il n'y a guère d'habitants, ni de propriété privée et qui couvrent une superficie de plus d'un million 400 milles carrés. Dans la province de Québec, où la superficie en terre s'élève à près d'un demi milliard d'acres, il n'y avait, en 1918 que 8% millions d'acres de terres en culture, tandis que dans l'Ontario, une statistique récente porte à 13,000,000 d'acres les terres en culture, sur une superficie totale de 230,000,000 d'acres de terres arabes. Au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse on trouve plus de 3,000,000 d'acres de terres arabes non-concédés, tandis que la Colombie-Anglaise dispose de surfaces beaucoup plus considérables encore.

En présence de ces chiffres on comprend pourquoi presque tous les programmes économiques à tendance socialiste qui ont vu le jour en ce pays, ne demandent pas la nationalisation du sol, mais se bornent à réclamer l'inaliénabilité des terres publiques. Que l'Etat cesse l'un de ces prochains jours de concéder des terres aux colons et — en supposant que le développement du pays n'en soit pas entravé, ce qui est, je l'admets, une supposition assez audacieuse — la disproportion entre la partie du sol exploitée par des particuliers et la partie du sol exploitée par l'Etat deviendrait bientôt si considérable que, pratiquement, nous vivrions en régime de socialisme agraire.

Affluence d'immigrants

Cette « vastitude » de notre territoire exerce, cela va sans dire, une influence décisive sur notre évolution économique et sociale. Elle a eu pour premier effet — certaines considérations politiques et mercantiles, pas toutes très respectables, aidant — de faire du Canada un pays d'immigration. N'en déplaise à M. Maurice Barrès, de l'Académie française, il n'y a pas que des Peaux-rouges et des Sang-mêlés au Canada. Les Canadiens de langue française, descendant des premiers « habitants » (et ayant par suite des droits de priorité qu'aucune législation ne saurait faire disparaître), ne formaient eux-mêmes au recensement de 1911, qu'une minorité de 28½% environ, soit, un peu plus de 2,000,000 — sur un total de 7,206,643.

Le groupe le plus nombreux est d'origine britannique, il forme 54% du total, mais il n'a pas l'unité du groupe français et se « déhomo-génise » de plus en plus à mesure que les événements d'Irlande font prendre aux Irlandais, où qu'ils vivent, une conscience de plus en plus nette de leur entité nationale. De plus, ce groupe lui-même est constituée pour une large part d'immigrants.

Pour avoir une idée assez exacte de l'ampleur prise par le mouvement d'immigration, il suffit de se rappeler que pas bien loin de la moitié de l'augmentation de notre population, durant la décade 1901-1911, lui était imputable, et que, au cours des années 1911-12-13-14 et 15 seulement, nous avons reçu environ 1½ million d'immigrants.

Cette affluence d'étrangers venus du Royaume-Uni, de l'Europe centrale ou méridionale, de la Russie, et, des Etats-Unis, c'est-à-dire, en thèse générale, de pays où la lutte des classes existe à l'état chronique, a contribué pour beaucoup à implanter chez nous, où la grande industrie est encore relativement jeune, les éléments les plus troublants du problème social des vieux pays industriels. On sait que les quatre provinces de l'Ouest — Manitoba, Saskatchewan, Alberta et Colombie-Anglaise — avec leur population restreinte et en grande partie rurale, mais formée pour une large part d'immigrants ; avec leurs villes relativement petites et leurs industries nées d'hier, sont cependant les serres chaudes du radicalisme-socialiste dans notre pays. Le fait que la grève générale de Winnipeg au printemps de 1919, d'un caractère si nettement révolutionnaire, était dirigée par des immigrants de plus ou moins fraîche date² fournit encore une preuve, et des plus convaincantes, des fâcheuses répercussions de notre politique d'immigration sur la vie industriel et commerciale de notre pays.

Il convient donc de se réjouir de ce que la province de Québec ait pu échapper jusqu'ici, dans une très large mesure, au fléau de cette immigration hétérogène. D'après le recensement de 1911, en effet, sa population était de 805 par mille d'origine française, de 159 par mille d'origine britannique et de 36 seulement par mille d'origine étrangère.

On pourrait s'étonner du rôle important que jouent les immigrants dans notre vie industrielle si l'on ne savait pas que, agricole en principe et tout en ayant fourni la main-d'œuvre suffisante à l'exploitation de vastes étendues de notre sol, l'immigration a pourtant jeté de forts contingents d'étrangers dans nos villes et particulièrement dans celles de l'Ouest. D'après les statistiques officielles, sur 2 millions 800,000 mille immigrants que nous avons reçus de 1903 à 1916, à peine un million se sont enregistrés comme cultivateurs ou garçons de ferme, le reste, près des deux tiers, a cherché du travail dans nos villes.

Exode rurale

Les immigrants ne sont malheureusement pas les seules à subir ainsi l'attraction des villes ; l'exode rurale sévit jusque dans nos plus vieilles campagnes de la province de Québec, peuplées uniquement de cultivateurs de vieille souche, et, sans être particulier à notre pays, constitue une autre caractéristique de notre question sociale qu'il convient de souligner en passant. Durant la décade 1901-1911, notre population rurale n'a augmenté que de 576,000 en chiffres ronds, tandis que notre population urbaine augmentait de 1,260,000. Des cinq vieilles provinces de l'est, la province de Québec a été la seule à enregistrer une légère augmentation de sa population rurale, toutes les autres ont vu le nombre de leurs agriculteurs diminuer. Dans l'ensemble du pays la population rurale l'emportait encore sur la population urbaine, mais il est fort à craindre qu'au prochain recensement cette situation ne soit renversée, car tous les observateurs s'accordent à dire que la désertion des campagnes a continué dans les vieilles provinces et les chiffres que je viens de citer montrent que notre immigration, depuis 1911, nous a surtout donné des citadins.

De ce développement excessif de nos villes au détriment de nos campagnes, une conclusion se dégage nettement, même en l'absence de toute autre statistique pour la confirmer : c'est que notre pays s'industrialise et se mercantilise de plus en plus.

De ce phénomène regrettable, dans ce qu'il a d'excessif, le tempérament de « boutiquiers » de nos concitoyens anglo-saxons est sans aucun doute largement responsable, mais il faut bien admettre que les richesses naturelles de notre pays, autres que son sol, constituent pour le capitaliste, pour l'homme d'affaires ambitieux et entreprenant une tentation presque irrésistible.

Nos richesses naturelles

Faisons de ces richesses un bref inventaire. Nos pêcheries sont les plus vastes et les plus riches du monde. A cause des profondes échancreuses qu'y a creusé la nature et de nombreuses îles a proximité du continent, nos côtes, sur l'océan Atlantique, s'étendent sur une distance de 5,000 milles et de 7,000 milles sur l'océan Pacifique. Il faut ajouter à ces immenses pêcheries d'eau salée les grands lacs du Canada, qui donnent une superficie de 120,000 carrés d'eau douce, où la partie canadienne des lacs frontière (Supérieur, Ontario, etc.) n'entre que pour un cinquième environ.

L'industrie de la pêche employait en ces dernières années un peu plus de cent mille personnes, dont 74,000, à la pêche proprement dite et le reste dans les fabriques de conserve de poisson. Un capital de \$26,000,000 y était engagé et la valeur totale de ses produits en 1917 et 1918 a approché les \$37,000,000.

Nos richesses forestières, sur lesquelles nos voisins des Etats-Unis jettent depuis quelques temps un œil d'envie, couvrent une superficie de cinq à six cents millions d'acres, dont la moitié au moins est recouverte de bois ayant, à l'heure actuelle, une valeur marchande. Dans cet immense domaine forestier, la province de Québec a la part du lion, soit 100,000,000 d'acres recouverts d'essence ayant une valeur marchande.

Depuis 1913 jusqu'en 1916 inclusivement, l'exploitation de nos forêts a donné annuellement des produits d'une valeur totale de \$175,000,000 en chiffres ronds.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur nos richesses minérales. Leur importance n'est encore que soupçonnée, une infime partie seulement en est connue et, des dépôts découverts, on n'a encore mis en exploitation qu'une proportion très faible. Le manque de capitaux est responsable de la lenteur mise par notre population à tirer partie des richesses du sous-sol de notre pays. Voici, dans tous les cas, d'après l'Annuaire statistique fédéral (1916-17 p. 44), ce qui est acquis au sujet de ces richesses :

« Le Canada possède dans la province d'Ontario, les plus riches dépôts de nickel qui soient connus dans l'univers ; les plus grandes mines d'amiantes sont dans la province de Québec et fournissent actuellement la plus grande partie de la consommation mondiale de ce produit ; les dépôts de mica ambré des provinces de Québec et d'Ontario sont très considérables et sont les seuls grands approvisionnements connus de ce minéral, en dehors de ceux de Ceylan ; enfin le Canada se classe au troisième rang comme pays producteur d'argent. » Ajoutons que, malgré que l'exploitation minière soit encore en enfance dans notre pays, la valeur de ses produits durant l'année 1916 a atteint le joli chiffre de \$177,000,000 en chiffres ronds, soit a peu près l'équivalent du produit de notre industrie forestière.

A notre époque de crise du charbon, il peut être rassurant pour l'avenir, mais il est certes très irréaliste pour le présent de savoir que notre pays est très riche en tourbières et en mines de charbon et que la responsabilité de notre dépendance des Etats-Unis à cet égard remonte aux propriétaires de mines et aux mineurs d'une part, qui, pour des raisons diverses, restreignent systématiquement la production et, d'autre part, à notre gouvernement fédéral, qui manque d'une politique houillère suffisamment énergique.

La province de Québec a sa large part des richesses minières du pays, et en a exploité pour une valeur de 18 millions en 1918.

Les forces hydrauliques du Canada constituent l'une de ses principales richesses. Une enquête fédérale évalue à 19,000,000 de chevaux, au minimum, les possibilités de rendement de nos cours d'eau et de nos chutes. Encore a-t-on laissé de côté dans ces calculs le Yukon, les territoires du Nord-Ouest et toute la partie nord-est de la province de Québec. Dans ce dernier territoire, dont les fonctionnaires fédéraux n'ont pas tenu compte, on pourra développer, d'après l'Annuaire statistique de Québec, (1919) pas moins de 6,500,000 chevaux.

Nos industries manufacturières

Ainsi approvisionnées de matière première et de force motrice, bénéficiant d'un système de transport, par eau et par voie ferrée, très complet, et favorisées par ailleurs d'un tarif protecteur sur lequel il n'y a pas lieu ici de porter jugement les industries manufacturières devaient presque fatalement se développer rapidement dans notre pays. Aussi voit-on par le recensement de 1871, que l'industrie manufacturière commandait déjà à cette époque un capital de 78 millions, employait 187,942 ouvriers à qui un salaire annuel de 41 millions était payé, utilisait pour 125 millions de matière première et jetait sur le marché pour \$221,600,00 de produits ouvrés.¹

Cinquante ans plus tard, en 1915, les chiffres nous révèlent que nos industries manufacturières ont fait des progrès stupéfiants : leur capital s'élève à deux milliards, elles ont un personnel qui dépasse 500,000 ouvriers et employés² à qui on a payé en salaire 283 millions, elles utilisent pour 792 millions de matière première, la valeur de leurs produits ouvrés s'élève à \$1,400,000,000 en chiffres ronds.³

Outre le développement prodigieux de l'industrie canadienne, ces statistiques, en supposant qu'elles aient toutes le même degré d'exactitude, révèlent un autre fait d'un intérêt plus qu'ordinaire pour l'économiste, c'est que la part qui revient au capital dans la production manufacturière est de nos jours relativement beaucoup plus petite qu'il y a un demi siècle. Retenons en effet de ces chiffres ceci, qu'en 1871, la production manufacturière s'est élevé à près de trois fois le chiffre du capital engagé, tandis qu'en 1915 elle est restée de près de 400 millions inférieure à ce capital. Dans les deux cas la matière première représente plus de la moitié de la valeur du produit fini et les salaires absorbent environ le cinquième de la production. En 1915, matière première et salaires payés, il n'est resté que 300 millions pour payer les frais d'exploitation autres que les salaires et l'achat de la matière première et pour rémunérer un capital de 2 milliards, somme qui représente 15% environ de ce capital. En 1870, la somme disponible pour les mêmes fins était de 56 à 57 millions, soit 75% en chiffre ronds, du capital industriel.⁴ Cet écart tient-il à l'imperfection des statistiques ou au fait que l'année 1870 aurait été exceptionnellement prospère pour nos manufacturiers, tandis que l'année 1915, a été, dans une certaine mesure, une année de crise ? Ils se pourrait que ces deux causes y aient contribué. Mais même en leur accordant toute l'importance que l'on peut raisonnablement leur accorder, elles ne sauraient faire disparaître l'écart, ni même lui enlever beaucoup de sa signification.

On en trouve une meilleure explication en analysant la nature du capital dont il est ici question. Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer la somme des capitaux autorisés, souscrits ou versés et plus ou moins « mouillés », que les compagnies affichent, mais le capital réel, de roulement de nos entreprises industrielles. D'après le *Recensement Postal*, de 1916, les 2 milliards (exactement \$1,994,103,272), de capital recensés se décomposaient comme suit : terrains, bâtiment et installation, \$810,872,750 ; machines et outils, \$463,994,830 ; matériaux en main,⁵ combustibles, etc., \$337,115,475 ; caisse, comptes de vente et billets recevables, etc., \$369,113,217.

tible, etc., \$337,115,475 ; caisse, comptes de vente et billets recevables, etc., \$369,113,217.

Ce capital de roulement peut n'avoir qu'un rapport très lointain avec le capital en argent versé par nos capitalistes dans leurs entreprises. et lui est certainement de beaucoup supérieur. Il est d'occurrence journalière qu'une entreprise très prospère capitalise ses bénéfices, les emploie à l'amélioration de son outillage et à l'agrandissement de son installation. Si bien, que la disproportion grandissant toujours entre le capital versé et le capital de roulement, les actionnaires peuvent en venir à toucher du cent pour cent et plus sur leur mise de fonds, alors que les bénéfices réalisés sur le capital de roulement n'ont rien d'extraordinaires.

D'où il faut conclure que les statistiques du recensement portant sur le capital de roulement, ne nous apprennent rien du tout sur les mises de fonds effectués par les capitalistes dans nos industries et qu'il serait, par suite, pour le moins prématuré de nous apitoyer sur le sort de ces mêmes capitalistes, parce que la marge de bénéfice sur le capital de roulement semble bien s'être considérablement retrécie depuis 50 ans.

Comme, cependant, dans une société « socialisée », il ne resterait plus que le capital de roulement, on peut déduire en toute sécurité des chiffres du recensement que le jour où le socialisme mettrait la main sur les profits industriels pour les partager entre les travailleurs, il n'aurait pas besoin de paralyser la production pour causer du désappointement.

Notre commerce

Je m'excuse de cette longue digression et reviens à mon sujet.

Le progrès de notre industrie n'a pas été sans un développement parallèle de notre commerce et de nos moyens de transport. C'est ainsi que notre commerce international, qui était de 151 millions en chiffres ronds en 1871, dont plus de 84 millions au chapitre des importations et près de 67 millions et demi au chapitre des exportations, dépassait en 1918 le joli chiffre de 2 milliards et demi, dont 962 millions d'importations et plus d'un milliard et demi d'exportations.

Quant à notre industrie des transport, elle a grandi si vite qu'elle a subit une crise de croissance dont le trésor public ressent profondément les contrecoups. Nous n'avions à l'époque de la Confédération que 2,288 milles de voies ferrées, nous en avions en 1917, 38,604. La construction de ces lignes s'est faite soit par l'Etat seul, pour des raisons surtout politiques, comme dans le cas de l'Intercolonial, soit par des compagnies privées, avec le concours financier de l'Etat, comme dans le cas du Pacifique Canadien, soit encore en vertu d'arrangements, de contrats de société entre l'Etat et des particuliers, avec le résultat que les particuliers se sont retirés millionnaires et que l'Etat garde les voies ferrées construites suivant cette méthode, avec leurs déficits. Et c'est ainsi que, sans qu'il y ait un courant d'opinion bien prononcé en sa faveur, la nationalisation des grands services publics est en train d'entrer dans nos mœurs. Heureusement que les résultats financiers s'annoncent tels — et il ne semble pas que la nationalisation puisse en donner d'autres — que la théorie en recevra, suivant, toutes probabilités, son coup de mort.

(Le mois prochain : La Situation économique de la population ouvrière canadienne.)

¹ Annuaire du Canada, 1914, p. 212.

² Gazette du Travail, juillet-décembre 1918. Rapport sur l'organisation ouvrière au Canada, durant l'année 1918 ; ibid., année 1919.

³ Annuaire du Canada, 1918, p. 60.

⁴ Recensement postal, 1916, p. XI.

⁵ Annuaire du Canada, 1918, p. 61.

⁶ Ces chiffres ont causé quelque surprise quand je les ai donnés à la Semaine Sociale et plusieurs des auditeurs m'ont fait l'honneur de venir les discuter avec moi dans l'intervalle des cours. Ayant noté leurs objections et leurs doutes, je me suis efforcé d'y répondre en élaborant les explications du phénomène qui avait causé leur surprise et même provoqué leur incrédulité.

⁷ Que ces matériaux soit de la matière première ou des produits finis, on se demande si cet item ne fait pas double emploi avec les statistiques données ailleurs, du coût de la matière première et de la valeur des produits ouvrés.

La butte à la corne

(Mention au concours)

Dans les mornes prairies de l'Ouest, sur la rive sud de la rivière Saskatchewan, près du petit village de Duvernay, se dresse un monticule d'une couple de cents pieds. Le versant nord est orné de tous les charmes d'une nature par ailleurs avare de ses dons ; il descend en une pente très douce sur une longueur de quatre cents pieds couverte d'un riant tapis de verdure ; le peuplier, le tremble, le bouleau, l'épinette, et une infinité d'arbustes fruitiers semblent se disputer cet espace étroit, alors que la vaste plaine avoisinante est partout dénudée. Par contre le versant opposé est presque désert : la pente est très raide, on n'y voit que quelques herbes brûlées par le soleil, quelques roches émergeant du sol ici et là.

Vers l'âge de douze ans, alors que je demeurais dans ce village, c'était mon endroit favori que la Butte à Corne, ainsi que nous l'avions nommée à cause d'un immense amas de cornes et d'os de bisons que nous avions trouvés sur le sommet. Il y avait aussi une espèce de tombeau, fait de pierres superposées et formant un rectangle de petites dimensions. Ce tombeau a bien des fois fait le sujet de nos conversations, et Dieu sait si nos cervelles de douze ans en ont trouvé des explications sur les origines de ces débris macabres.

Un jour que nous étions plus à bonne heure que d'habitude, nous vîmes à notre grand étonnement, un homme qui étendait des gerbes de fleurs sauvages sur le tombeau. Nous n'osions plus avancer, quand ce métis se retourna et nous dit : « Bonjour, petits amis ». Instinctivement nous approchâmes, devinant déjà que notre curiosité allait être satisfaite. Lisant, sans doute, dans nos regards la demande que nous n'osions formuler, il nous entraîna doucement. A peine étions-nous allongés sur le sol que l'étranger commença son récit :

« Il y a bien longtemps, quand les bisons parcouraient ces plaines par milliers et qu'on ne voyait de blancs que les coureurs-des-bois et quelques trappeurs, cette montagne était une île entourée des eaux de la Saskatchewan et se trouvait dans le territoire des Cris.

Le métis se recueillit un moment et poursuivit : « La tribu des Cris possédait alors un territoire immense dont vous ne voyez d'ici qu'une faible partie et au loin, sur la droite, se trouvait celui des Pieds-Noirs. Un jour, un jeune Pied-Noir partit pour la chasse avec quelques sauvages de sa tribu. Ils marchèrent pendant des semaines sans rencontrer un seul gibier : le chevreuil, l'orignal, le bison s'étaient enfuis de leurs terres de chasse. Ne voulant pas retourner dans leur village les mains vides, ils s'aventurèrent sur le territoire des Cris. Ils y firent une tournée heureuse, et ils s'apprêtaient à revenir dans leur pays, quand un soir, à l'improviste, une bande de Cris fondent sur eux, massacrent les uns et capturent les autres. C'est dans cette rencontre que le « Renard » fut fait prisonnier avec une dizaine de ses compagnons, et amené pour être torturé aux yeux de toute la tribu.

« Deux jours plus tard, il se trouvait dans un village d'environ deux cents tentes. Dès que le soleil fut levé, un cri formidable et féroce, tel que seuls les sauvages en savent pousser, sortit de toutes ces tentes. Le Renard comprit tout de suite la signification de ces hurlements : les Cris allaient célébrer leur victoire et la réjouissance

principale du jour serait le massacre de ses compagnons et de lui-même. Il n'y avait aucun espoir, surtout pour lui, qui avait cassé tant de têtes ennemies. Il prit donc la résolution de mourir comme ses ancêtres étaient morts, et il entonna son chant de guerre en signe de défi. Presqu'aus sitôt quelques Cris vinrent couper ses liens et le conduisirent à l'endroit du supplice. Ses compagnons étaient liés à des poteaux fichés en terre et entourés d'un bûcher, n'attendant plus qu'une étincelle pour lancer les flammes qui grilleraient les chairs de ces courageux guerriers. Cependant leur visage ne reflétait aucune crainte, au contraire, la crispation de leurs muscles, la férocité de leurs regards, la raideur de toute leur attitude étaient une dernière provocation, un dernier défi lancé à leurs ennemis.

« Le Renard s'attendait à être attaché au poteau, comme ses compagnons, il n'en fut rien. Il fut lié seul à un gros arbre, le visage tourné vers la foule ; ne voyant pas de bûcher près de lui, il comprit qu'on lui réservait un supplice plus cruel que les tortures du feu. Sans doute, il subirait le



ELLE REGARDA SON FIANCÉ AVEC UN SOURIRE HEUREUX, martyr de la hache. Les Cris s'exerceraient sur lui à lancer leur terrible arme de guerre ; certes, ils ne le frapperaient pas tout d'abord, mais leurs traits siffleraient lugubrement à ses oreilles, puis quelques-uns s'enfoncraient de temps à autres dans ses chairs. On le déchirerait ainsi lentement jusqu'à ce que son corps fût devenu une loque vivante. D'autres tortures seraient alors inventées contre son pauvre corps devenu ainsi plus sensible à la douleur.

« Pendant qu'il faisait ces réflexions, la flamme entoura ses compagnons ; il ferma les yeux pour ne pas voir mourir ses frères. Mais eux avaient entonné leur chant de mort et pendant que les flammes dévorent leur corps, ils racontent leurs exploits, criant avec une joie féroce le nombre des Cris qu'ils ont envoyés chez les ancêtres. Tout à coup, un Pied-Noir, dont le feu avait coupé les liens, s'élance de son bûcher, saisit une hache et l'enfonça dans la poitrine d'un de ses bourreaux. On se précipite sur lui, mais trop tard ; épuisé par ses souffrances et ce der-

nier effort, le dernier des suppliciés s'affaisse sur lui-même en poussant son dernier cri avec son dernier soupir. C'était maintenant le tour du Renard.

« Les Cris se placent devant lui pour commencer leur mortel exercice, mais une vieille, la mère de celui qui avait été tué par leur dernière victime, les arrête : « Mon fils est mort de la main d'un de ces chiens, dit-elle, j'ai droit de prendre celui-ci pour le remplacer ». Une discussion s'éleva parmi les sauvages, mais étant donné le droit qu'avaient les mères de remplacer par un prisonnier le fils qu'elles perdaient à la guerre ou dans des occasions comme celle-ci, la vieille gagne son point et le Renard lui est remis.

« Le Renard put ainsi échapper au massacre et vécut quelques mois sous la tente de la vieille femme. Mais cette vie ne lui plaisait guère, il avait honte de son esclavage et le soir quand les autres étaient assis autour des feux pour fumer et causer, lui se retirait à l'écart et songeait à son père, sa mère, ses frères, ces tout petits bambins qu'il aimait à porter sur ses robustes bras. Des images du pays lointain passaient devant ses yeux : la mère qui pleurait le fils disparu, le père, qui se consolait en s'imaginant la mort héroïque que son fils avait dû faire et en se promettant de l'aller venger, les frérots demandant à leur maman quand le Renard reviendrait avec sa longue carabine. Et le fier sauvage, qui s'était fait remarquer pour son endurance et son courage dans les batailles, pleurait comme une fillette.

« Un soir, qu'il était ainsi plongé dans ses sombres méditations, une main légère et douce s'appuya sur son épaule, le sauvage leva la tête et aperçut une jeune fille, aux yeux tristes et doux à la fois, qui se penchait sur lui et lui disait : « Pourquoi le grand guerrier pleure-t-il ? Regrette-t-il son wigwan ? A-t-il laissé dans sa tribu une fiancée ?

— Non, heureusement, le Renard n'a pas de fiancée à pleurer, il a déjà assez d'être loin de ses parents et de son pays. Mais toi, qui es-tu, qui daignes parler à l'esclave ?

— On me nomme la Fleur-des-Prairies, je suis la fille du chef.

« Puis la jeune indienne s'assit près du Renard, ils causèrent bien avant dans la soirée. Bien des jours s'écoulèrent après cette rencontre et chaque soir, Fleur-des-Prairies venait causer avec le prisonnier et petit à petit naquit dans ces deux cœurs un amour sans bornes. Un soir, elle arriva toute en pleurs à la tente du Renard ; elle lui raconta, au milieu de ses sanglots, que le chef avait remarqué ses visites et découvert son amour pour le prisonnier et qu'il était résolu à se défaire de lui. Cette fois c'était la mort certaine et l'indienne supplia le Renard de fuir, le pria aussi de lui permettre de le suivre, car elle ne voulait plus vivre sans lui. Le sauvage refusa d'abord, il ne voulait pas exposer la jeune fille aux dangers de la fuite à travers la solitude où il faudrait subir des privations de toutes sortes, sans compter les mauvaises rencontres qu'on y pouvait faire. Fleur-des-Prairies le pria avec tant d'instance, lui racontant comme on ne l'aimait pas ici et que quelque fois on la maltraitait, que le Renard consentit à fuir avec elle.

« Le lendemain, alors que tout dormait dans le camp, deux ombres se glissaient le long des tentes dans la direction de la rivière. On n'entendait pas d'autre bruit que le frottement des feuilles que caressait la légère brise de la nuit. Quelques pas encore et les deux jeunes gens sautaient dans un canot et en trois coups d'aviron la légère embarcation se trouvait au milieu de la rivière et glissait rapidement vers l'embouchure de la Saskatchewan.

« Au petit jour, les fugitifs arrivaient à l'île dont je vous ai parlé tout à l'heure, c'est-à-dire ici-même. Il est très dangereux de voyager en plein jour sur un territoire ennemi, aussi les jeunes gens s'installèrent dans l'île pour y pas-

CRÉPUSCULE

*Et c'est comme de l'or, et c'est comme du sang...
Majestueusement, calme, grave, descend,
Dans un fouillis de pourpre et d'ombre aux reflets vagues,
Le soleil, qui se noie ainsi qu'au sein des vagues.*

Et c'est comme du sang et des paillettes d'or.

*Et la frondaison verte, avec le soir, s'endort,
En proie à ce tourment des rêves nostalgiques,
Cependant que là-haut de petits doigts magiques,
De points d'argent pâle et doux marquent le ciel.
Un immense chagrin, morne, immatériel,
Est dans le jour mourant et dans toutes les choses.*

S'estompent, au couchant moiré, des teintes roses.

*La nuit absorbe tout, et tout, avec la nuit,
Cherche à se consoler de son mortel ennui.
L'ombre prend en ses bras les morbides névroses,
Et celles des humains comme celles des choses,
Cependant que là-bas se mêlent, sans se voir,
Des lambeaux d'or rougeâtre à de l'espace noir.*

Harry BERNARD.

J'AI REVU

*Ce jour-là j'ai revu le ciel de Pierrefonds.
Le bois comme un rideau avec l'azur au fond
Me voilait au lointain les champs et le village.
Mais les arbres bientôt, en transparent treillis,
Ont laissé mes regards glisser dans leur feuillage,
Je vis et de mon cœur tout un passé jaillit.
Longtemps je restai là, songeur mélancolique,
A regarder passer les souvenirs en moi,
Et, comme des portraits vieillis que l'on revoit,
Longtemps je contemplai les intimes reliques
Sur quoi flottait encor l'aube des premiers ans.
C'était l'heure du jour où le long des clôtures,
Les bestiaux, un à un, revenant des pâtures,
Vers le ruisseau descendent boire à pas pesants.
Le sable derrière eux montait en brume rose.
Et, dans cette auréole aux fugaces replis,
Je crus apercevoir chaque être et chaque chose
Qui secouait au vent les cendres de l'oubli.*

Jacques LAUBE.

ser la journée. Le frugal repas de pémican terminé, les voyageurs allèrent s'asseoir sous les peupliers qui bordent la rive nord. De cet endroit, ils pouvaient surveiller facilement l'arrivée des Cris, s'ils se mettaient à leur poursuite.

« Qu'ils étaient beaux ces deux enfants de la nature, assis l'un près de l'autre, leurs yeux brillant d'un amour et d'une admiration mutuels. Lui, avec sa large poitrine découverte, sous laquelle battait un cœur de brave et courageux guerrier. Elle, toute petite, ses grands yeux noirs remplis de vie et d'animation et reflétant toute leur confiance dans le grand jeune homme qu'ils contemplaient.

« — Mon ami, disait la jeune indienne, comme je suis heureuse d'être dans cette vaste solitude seule avec toi, qui m'as enlevée à ceux qui ne m'aimaient pas. Ton cœur est comme tes yeux le montrent ; grand et généreux.

— Si mon cœur est généreux, c'est qu'un rayon de soleil le réchauffe. Qui ne deviendrait pas un guerrier fameux en se sentant aimé de la Fleur-des-Prairies. Aussi quand le Renard aura conduit sa fleurette dans son wigwam, quand il aura embrassé son père et sa mère, il ne lui manquera plus rien. Le cœur plein des souvenirs de sa compagne, il ira venger ses frères massacrés. L'image de la Fleur-des-Prairies le suivra et fera de lui un guerrier redoutable et un grand chef.

— Et au retour, le Renard trouvera son wigwam... Mais regarde donc là-bas, on dirait des canots qui se dirigent de ce côté.

« En effet, une quinzaine d'embarcations chargées de Cris avançaient rapidement vers l'île. « Ils nous ont vus, dit le Renard, impossible de fuir ».

« A peine les Cris étaient-ils apparus que l'indien vit d'autres canots qui remontaient le courant à l'autre bout de l'île. L'accoutrement de ceux qui les montaient paraissait être celui des Pieds-Noirs. Une lueur d'espoir brilla dans les yeux du Renard ; il imita le cri du renard à trois reprises et presque aussitôt un cri de chouette lui répondit. Le sauvage trépidait de joie ; plus de doute, c'était les siens, il allait pouvoir opposer une résistance à ses ennemis. Il réitéra son appel et cette fois ce fut une immense clameur qui retentit sur les eaux : « le Renard ! le Renard ! ».

« Les Cris voyant qu'ils auraient affaire à forte partie, se retirèrent sur la rive pour tenir

conseil. Cependant les Pieds-Noirs avaient rejoints leur jeune chef. Grande était leur joie de le retrouver, et en apprenant le danger qu'il courait, ils poussèrent leur horrible cri de guerre, défiant l'ennemi de venir enlever le Renard.

« Toute la journée les Cris se tinrent sur le rivage opposé, car ne connaissant pas le nombre de leurs adversaires, ils n'osaient pas commencer l'attaque. A la tombée de la nuit, leurs canots quittèrent la rive. Aucun bruit, pas un souffle du vent, et l'eau n'était troublée que par les sillons qu'ouvrait la proue des légers canots d'écorce. Les Cris approchaient de l'île, ils se glorifiaient de la surprise et de la défaite qu'ils causeraient aux ennemis, quand tout à coup nombre d'éclairs accompagnés d'un crépitement sec, rasent l'eau. Un cri de rage et de douleur répond et l'on distingue dans l'obscurité deux canots qui s'enfoncent lentement sous l'eau, pendant qu'un sauvage s'en va à la dérive et que les autres se mettent à la nage.

« La lune apparaît claire et pâle, projetant sur ce funeste tableau ses lueurs blafardes. Les Pieds-Noirs peuvent maintenant voir leurs ennemis sur l'eau. Une terrible fusillade commence et à chaque volée quelques guerriers poussent un cri et s'enfoncent pour réparaître plus loin sans mouvement et glissant au fil de l'eau. Quand enfin, ils peuvent prendre pieds, ils ne sont plus que quelques-uns mais la rage et la haine les affolant, ils se précipitent quand même sur les Pieds-Noirs. Cette fois la carabine n'a plus rien à faire, c'est le couteau et la hache qui s'abattent avec furie de part et d'autres et qui sèment la mort de chaque côté.

« Un vigoureux Cris s'élançait sur le Renard et le saisit à la gorge, mais celui-ci, prompt comme l'éclair, le frappe à la tête avec sa hache. Le bras du Renard s'était accroché à une branche en frappant et au lieu d'abattre son ennemi, il ne fait que lui couper l'oreille. Le Cris doit lâcher prise quand même et pendant qu'il recule pour fonder de nouveau, un autre sauvage arrache la hache des mains du Renard, puis la lutte reprend de nouveau entre les deux premiers antagonistes. Ils n'ont plus d'armes ni l'un ni l'autre, c'est une lutte corps à corps. Ils se roulent dans le sang et la poussière, ils se labourent les chairs de leurs ongles et cherchent à se saisir la gorge. Enfin,

le Renard renverse son adversaire sur le dos, quelques moments encore et ses doigts s'enfoncent dans la gorge de son rival, mais celui-ci, en passant sa main à terre, y rencontre une pierre, il la saisit pour frapper le Renard. Comme il lève la main, une femme bondit près des combattants et enfonce son couteau dans le cœur du Cris. En même temps l'indienne s'affaisse sur le corps du sauvage, une balle l'a atteinte en pleine poitrine. Le Renard l'enlève dans ses bras et court la cacher sous les arbres. Tous ses efforts pour ramener la jeune fille à la vie sont inutiles, elle ne fait qu'ouvrir les yeux un moment, elle regarde son fiancée avec un sourire heureux et s'évanouit pour toujours dans ses bras.

« Le soleil se lève radieux, il n'y a plus rien du tumulte et du carnage de la veille ; sans ce monceau de cadavres et ces visages tristes, on ne pourrait rien soupçonner de la tragédie qui vient de se dérouler dans les ombres de la nuit. Les guerriers enterrés, les survivants de la troupe se dirigent vers le sommet de l'île, portant une jeune indienne sur un brancard de branches et de feuillages. Le Renard suit à l'arrière du cortège funèbre et pousse de temps en temps des plaintes que redit au loin l'écho du matin.

« La jeune indienne fut enseveli sous ce tombeau que vous voyez. Le Renard demeura ici quinze jours, venant pleurer matin et soir sur le tombeau de sa fiancée. Puis il retourna dans son pays. Bien longtemps après, il épousa une femme blanche et eut un fils que vous voyez devant vous.

« Si je suis ici aujourd'hui, c'est que j'ai promis à mon père, lorsqu'il était sur son lit de mort, que je viendrais prier sur le tombeau de son premier amour ».

Et le métis, s'essuyant les yeux du revers de la main, se leva sans ajouter une parole et descendit de la montagne. Nous le vîmes de loin monter sur son cheval et disparaître en arrière d'un petit bois.

Nous ne revîmes jamais cet homme et dans la suite chaque fois que nous passions près de cet antique et primitif tombeau, nous faisons une courte prière pour la jeune indienne qui s'était perdue en sauvant son fiancé.

A.-S. BOILEAU,
(Jean Canada).

Edmonton, le 2 avril, 1920.

ANATOLE LE BRAZ

par Albert LARRIEU

(Suite et fin)¹

Comme cette race est restée immuable depuis ses obscures origines. Comme elle a su garder du naufrage l'amour de la légende et des rêves ancestraux !

Je vois très bien Le Braz grand-père, entouré de ses petits enfants et improvisant pour eux de ces merveilleux contes dont son imagination est remplie. Ces petits contes envolés aussitôt que nés, oubliés aussitôt que terminés, ne feraient pas mauvaise figure auprès de leurs aînés, les contes pour grandes personnes de la littérature.

* * *

Devant Le Braz écrivain, le critique est désarmé, il se recuse. On sent ou on ne sent pas Le Braz. Mais pour ne pas le sentir il faut vraiment n'avoir aucune émotivité, il faut être privé de tout « sens » artistique. Je crois ce phénomène-la impossible. A moins que, sérieusement, comme le soutient un mien ami, il faille admettre qu'il existe des hommes privés d'âme.

N'essayez pas d'analyser les procédés de l'artiste. Bornez-vous à être impressionné, à vous laisser emporter bien loin ; oubliez l'heure, oubliez même vos chagrins. Tout ce que vous pourrez faire quand vous serez revenu de ce voyage, quand vous aurez fermé le livre, ce sera de raconter vos impressions.

Vous pourrez affirmer, pour l'avoir senti, que l'imagination est bien la faculté maîtresse de Le Braz. Rien d'étonnant à cela : les Bretons ont toujours été des imaginatifs. Rappelez-vous les trois cycles littéraires du moyen âge : français, breton, celtique. C'est dans le cycle breton que l'imagination se donne libre carrière, que le merveilleux joue le principal rôle : tout n'y est que fiction. Le Braz est donc bien dans la tradition. Il est le dernier anneau, le dernier chaînon, l'aboutissement de ce cycle.

Il ne se plaint que dans les histoires merveilleuses et telle est l'intensité de son imagination qu'il semble croire à ces histoires, qu'il les raconte comme si elles étaient arrivées et que pour un peu il nous y ferait croire.

Il suppose a priori que vous avez en lui une entière confiance et il fait de vous son confident. Entre lui et le lecteur, il y a comme de la complicité. Relisez ce bijou de conte intitulé « Dans les Yeux », et dites-moi si l'on peut éprouver plus intensément une illusion... « Ma parole, c'est arrivé ! » pourrait-on dire. En lisant « Dans les Yeux », j'ai senti passer en moi les mêmes frissons qui terrorisaient l'innocente Licttick. Le vieux grand-père achevant de mourir dans le coin de la cheminée d'où il ne bouge plus, râlant sur son escabeau « où il est comme incrusté, en une pose d'idole barbare, les mains appuyées aux genoux, les pieds collés au foyer », est hallucinant.

Comme tous les Bretons, Le Braz conserve, inaltérablement, l'amour du pays natal, amour passionné, exalté, exclusif presque, qui vivifie toute son œuvre.

Comme Brizeux, cet initiateur de la beauté celtique, comme Luzel le vieux maître et tous les autres, il peut vagabonder à travers le monde, il peut parcourir les deux continents, il peut s'exiler même ; ce qu'il emporte avec lui, ce qui ne le quitte jamais, c'est le souvenir de sa Bretagne, c'est la préoccupation unique des choses de là-bas. Voici les mots qui reviennent le plus souvent sous sa plume : race, ancêtres, rêves primitifs, etc... Aussi, a-t-on dit de son œuvre qu'elle exprimait, non pas des hommes, mais toute une

race. Voilà pourquoi la Bretagne vit si intensément dans ses livres. Elle y vivra longtemps, même après que l'excécrable uniformisation aura détruit l'originalité bretonne, après que le nivellement universel aura submergé la poésie.

Une critique ignorante et étroite a reproché à Le Braz de manquer de psychologie, de n'avoir pas étudié les caractères, d'avoir fait parler ses marins et ses paysans avec trop d'élégance. Mais la psychologie de l'individu, l'étude d'un caractère, cela n'est pas la race, cela n'est pas la Bretagne, cela n'est pas l'affaire de Le Braz !

Othello, Harpagon, Gaudissart, Delobelle, Monsieur Homais, (je les prends pêle mèle), sont des portraits d'individus, des portraits frappants, des portraits de génie, reflétés comme dans un miroir. L'homme qui a posé pour ce portrait, vous l'avez reconnu, vous l'avez coudoyé, vous le rencontrerez partout, en Espagne, en Angleterre, en Italie comme en France. C'est un exemplaire d'humanité. Or, Le Braz ne s'intéresse pas à l'exemplaire, à l'individu. Ce qui l'occupe c'est la Race, sa race. Oui, et puis, il y a tout de même psychologie et psychologie. Ce n'est pas la faute de Le Braz si la psychologie d'un marin breton n'est pas la même que celle d'une petite Parisienne de Bourget.

Si ses marins, ses paysans ne parlent pas vulgairement comme on parle dans la vie, c'est que d'abord, il ignore que les Bretons parlent vulgairement dans la vie. Il sait ce qu'ils pensent, ce qu'ils éprouvent. Il a sa façon de les interpréter et il nous les montre comme il les voit, lui.

Logiquement, ils devraient parler Breton. Et alors nous ne comprendrions plus. Le Braz traduit : c'est un traducteur de génie, voilà tout !

* * *

Nous ne croyons pas qu'il existe un écrivain, un poète ayant mieux que lui compris la mer, la grande ensorceleuse, la « gueuse », comme disent quelquefois les pêcheurs, celle qui fait tant de victimes et qu'on aime toujours :

« A croire que tant plus on est à l'adorer,

« Tant plus elle a plaisir à nous faire pleurer » comme chante Botrel.

Le Braz a pourtant bien payé son tribut à cette mer sauvage qui, d'un seul coup, à la même minute, lui ravit sa mère, son père, ses sœurs, son beau frère, ses neveux et ses nièces. Mais son amour pour l'Océan et ses abîmes ténébreux, pour ses vagues trompeuses et enchanteresses, son amour de Breton pour la mer, l'exalte et le transporte encore.

Ses « marines » sont d'une touche singulièrement évocatrice, on y sent le varech avec le souffle du large. On l'a comparé à Loti, mais sa touche est plus imprécise, plus vague que celle de « Mon frère Yves ». Dans les tableaux de Le Braz, comme dans la peinture de Henner, la ligne est floue, indécise, perdue dans l'horizon, noyée dans la brume comme le ciel breton. Toutes ces descriptions sont courtes, quelquefois un trait lui suffit, le récit reprend aussitôt.

Le Braz s'arrange toujours pour nous indiquer l'endroit précis d'où il faut regarder son paysage, comme le peintre, qui choisit sa distance, son jour, son orientation, qui cherche la bonne place avant de nous faire admirer sa toile. Voici un exemple de ce procédé. Il s'agit d'un lever du jour dans la mer d'Islande :

« Tandis que nous bavardions ainsi sur le pont de la *Miséricorde* englué d'entrailles de morue, le pâle jour d'Islande envahissait lentement le ciel et dessinait autour de l'étendue encore

sombre des eaux, comme un grand cercle de blancheur ».

Nous voilà avertis : le paysage doit être vu sur le pont du bateau. C'est là le belvédère, c'est de là que vous allez voir surgir tous les plans, comme toujours, dans le flou :

« Dans la clarté lointaine pointaient ça et là des mâtures de navires mouillés comme nous au large de Faxa-Fiord. La veille, on eût vainement cherché à en apercevoir un seul, noyés qu'ils étaient dans l'étope grise des brumes. A présent, au contraire, on les distinguait quasi nettement, sans être obligé de se forcer les yeux. Vous eussiez dit une ligne de clochers ».

N'est-ce pas là une marine réussie ?

Je disais que Le Braz se contente souvent d'un trait. En voici, ramassés en passant, au hasard des lectures. Nous sommes dans les mers polaires ; on entend tinter la cloche du bord :

« C'était comme une averse de petites notes grêles et aiguës dont les vibrations allaient s'élargissant au loin, dans le silence glacé des solitudes ».

Voici le silence nocturne dans une maison :

« Le silence redevint vaste, entrecoupé seulement par le tic tac de l'horloge et par ces mille bruits à peine perceptibles que font les choses dans la sonorité des maisons endormies ».

Un aspect des vieux chênes dans la lande :

« Et les chênes, debout dans leur vivant repos, ont l'air de vieux bergers qui gardent leurs troupeaux ».

Et ce joli manoir breton :

« Tout proche est le manoir de Keranglaz, vêtu d'ardoise, tel qu'un preux dans sa cotte de maille, Et des logis de pauvre, aux coiffures de paille, Se prosternent autour de son pignon pointu ».

Ailleurs, se sont des goëlettes au repos dans le port, retour d'Islande : « immobiles et comme mal réveillés de leur long engourdissement dans les mers du pôle ».

Voici le calvaire de Trégor où sont groupés cinq christes :

« Ils sont là, cinq christes, tous pareils, Aux faces mornes et ridées, Que font grimacer les soleils, Que font larmoyer les ondées. »

A l'entour, des buis rabougris, Tordus au vent des épouvantes, Bercent l'immense horizon gris A leurs frissons d'orgues vivantes ! »

On a comparé Le Braz à Alphonse Daudet : c'est, dit-on, le Daudet du nord. Cela est très vrai.

L'un et l'autre sont avant tout, des conteurs. L'un et l'autre nous ont peint une race, chacun la sienne, (souvenez-vous de Numa Roumestan, de Tartarin, où toute la Provence est incarnée) tous deux ne réussissent pleinement que dans les thèmes populaires. Mais Daudet ne s'est pas contenté de son midi : il a exploré ailleurs, dans des mondes différents du sien, entre autres dans le menu peuple parisien, dans le monde de la finance que Le Braz ignore (oh ! absolument).

Cela n'empêche pas que leur génie est pétri de la même pâte, que leur charme est de même essence et que leurs procédés ne diffèrent pas sensiblement.

Par exemple : tous les deux aiment à donner de la vie, des sensations, des pensées même à des choses inanimées ; à concrétiser, à personnifier, à matérialiser des choses immatérielles, voire à les faire parler. Dans Daudet, c'est l'échance et le « petit homme bleu », ce sont les petits oiseaux pour modes, confidents de Zizi, c'est la déclaration manquée de Frantz Risler : « Ce grand fauteuil ne sut jamais ce que la petite chaise basse avait à lui dire ». Dans Le Braz « les vieilles ardoises claquent de peur, les poutrelles de la charpente se mettent à trembler, — les petits chênes souffreteux ont des contorsions d'infirmités ».

¹ Voir la Revue Nationale de juillet.

Poète, Le Braz a été comparé à de Heredia. — Il y a toujours moyen de comparer. Voici des vers qui rappellent en effet la manière de l'auteur des sonnets :

« Et leur troupeau, vautre dans les horizons --
graves
Sur le grand pays morne a l'air d'être sculpté ».

Remarquez que cela pourrait être aussi bien du Leconte de Lisle.

Voici encore du de Heredia si l'on veut, à moins que ce ne soit du Théophile Gautier :

« Breton joli des quimperoises
Qui de leurs lèvres, grain à grain,
En perles fines, en turquoises,
S'égrène ainsi que d'un écrin ».

Il n'est pas de personnalité qui resterait debout après ce petit jeu de massacre des comparaisons. La vérité est que Le Braz est bien Le Braz, que son talent est bien à lui et qu'il ne doit rien à personne tout en devant à tout le monde.

* * *

Faut-il chercher à formuler sa philosophie ? C'est bien imprudent, bien prématuré : Le Braz n'a pas encore tout dit, heureusement pour nous ! Faisons seulement remarquer que, comme tout homme qui pense, il est torturé par le mystère de l'Au-delà qu'il a tant médité en recueillant les légendes qui s'y rattachent. Mais il n'a rien résolu, rien trouvé : l'incertitude, le doute le harcèlent encore. Un de ses personnages, le vieux Rohan, vient de traiter de « fariboles », les histoires que les Bretons racontent ayant trait à l'Au-delà :

« Es-tu sûr que ce soient des fariboles, lui demande-t-on.

— Hé ! donne-leur le nom que tu voudras ! Et il ajouta d'un ton plus grave :

— Après tout, on n'est jamais sûr de rien en ce monde de mystère où les plus habiles ne marchent qu'à tâtons ».

Cette opinion, qui n'est qu'un manque d'opinion, pourrait bien être au fond celle de notre auteur. Ce qui est certain c'est que, comme tous les Bretons, Le Braz est un déiste. Toute ma race, dit-il quelque part, est « ivre de Dieu ! » Et puis, les enseignements du vieux curé de Ploumiliou ne peuvent pas s'oublier. Je crois avoir deviné à travers le mysticisme dont tous les livres de Le Braz sont imprégnés, que, tout au fond de son cœur, dans un repli obscur, caché, inaccessible, par un atavisme auquel aucun de nous n'échappe, ce breton a gardé la foi des aïeux.

Et comme il les aime ces aïeux mystérieux ! J'ai copié pour vous, à ce propos, le joli passage où il nous raconte son entretien avec un Le Braz, aubergiste, qui, de suite, se dit son cousin :

« Vous est-il arrivé, cher cousin, de penser à l'encêtre qui, le premier porta notre nom ? Quant à moi, dans mes pérégrinations solitaires au trot de mon bidet de Cornouailles, je me suis souvent persuadé pour me distraire de la monotonie de la route, qu'à travers l'épaisseur des temps, je m'entretenais respectueusement avec lui. Il dut avoir une belle prestance : ce nom qu'il nous a légué en témoigne. Quel métier exerça-t-il ? Fût-il terrien ou coureur des mers, pauvre ou riche, savant ou illettré ? Dieu le sait, Dieu seul ! En tout cas il fut un honnête homme, car il a fait souche d'honnêtes gens. N'est-ce pas cousin ? Je n'avais qu'à m'incliner ».

* * *

Nous croyons avoir dégagé les principaux traits qui caractérisent ce grand écrivain. La race, le milieu, le moment (Emile Souvestre, Brizeux, de la Villemarqué venaient de créer un mouvement de renaissance bretonne, Luzel l'avait amplifié), la faculté maîtresse, telles sont les influences qui ont fait éclore ce beau talent.

Je finis par un souhait : je voudrais qu'un soir d'hiver, il vous arrive d'être assis au coin du feu, dans quelque chaumière bretonne, lorsque le vent galope dans les landes « comme une taureau affolée, avec des plaintes, des cris, des beuglements et des appels rauques ». La « veillée » a

commencé : on a déjà mangé des crêpes, des châtaignes et bu plusieurs « bolées » de cidre. Chacun raconte son histoire, le plus souvent effrayante (le breton a gardé le souvenir des « primitives épouvantes »), parfois follement gaie, surtout celle du tailleur.

Le Braz est là, avec vous, assis sur son escabeau, fumant sa cigarette et rêvant des choses du pays. Il a tremblé « pour de bon », il a ri franchement pendant ces récits. Mais voici qu'est venu son tour de raconter. Il se lève. Il commence.

Personne n'ose plus broncher. La grand-mère a cessé de tricoter, les enfants se sont rapprochés, l'ajonc qui brûle dans l'âtre étouffe ses crépitements. Le silence est absolu, religieux.

C'est qu'on le connaît, ce magicien, ce consolateur, ce verseur d'oubli ! On est sûr de ne pas être trompé : il va vous remuer, il va faire vibrer les fibres les plus profondes de votre âme ! On va boire à même la source de l'idéal et du merveilleux, on va partir au pays de la fantaisie, on va planer dans l'azur sur les ailes de la chimère, loin des soucis, loin des réalités, en plein rêve...

Je vous souhaite une veillée bretonne en compagnie d'Anatole Le Braz.

Albert LARRIEU.

Chronique de la Société

LE FORT DE CHAMBLY. — L'opinion publique s'est émue à la nouvelle venue d'Ottawa, en juin dernier, que le vieux fort de Chambly, dont la construction remonte à 1665, allait être privé de son gardien. Devant ce mépris affiché envers une pareille relique nationale, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a protesté en adressant la lettre que voici à M. le premier Ministre du Canada :

« C'est avec étonnement que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a appris que le ministre de la Milice avait résolu d'abandonner le fort de Chambly, en rayant du budget les émoluments de son conservateur. Car vous savez que nos souvenirs historiques sont plutôt rares, que celui-ci a des droits tout particuliers à notre respect et que la vénération populaire n'a jamais cessé d'entourer ce témoin d'un passé riche de gloire.

« Permettez-moi de vous rappeler que le fort de Chambly n'appartient pas uniquement à la vallée de la Richelieu, dont il avait la garde. Les conditions géographiques qui ont présidé à sa construction et le rôle militaire de premier ordre qu'il a rempli en font un legs de l'histoire au sens le plus parfait du mot.

« Laisser plus longtemps ce fort menacé de ruine nous paraît être un non-sens, alors que votre gouvernement confie à une Commission d'historiens — la Commission des champs de bataille — le pieux devoir d'ériger des cairns, pour perpétuer le souvenir des lieux qui rappellent les fastes militaires du passé canadien.

« L'exécution de cette mesure serait comme

l'expression officielle d'un mépris de l'Etat envers une des vénérables reliques qui tiennent le plus au cœur de nos compatriotes. Au contraire, vous voudrez non seulement maintenir un gardien dans ce fort qui menace ruine, mais encore aviser aux moyens de le conserver.

« Au nom de ses milliers de membres la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal vous engage fortement à ne pas donner suite à la décision de votre collègue, M. le ministre de la Milice, car il y va de l'honneur bien entendu de notre pays ».

Notre protestation, jointe à celles de M. le député Joseph Archambault, de la Société historique de Montréal et de divers particuliers, a eu l'effet désiré : le fort de Chambly ne cessera pas d'avoir son gardien dévoué dans la personne de M. L.-J.-N. Blanchet.

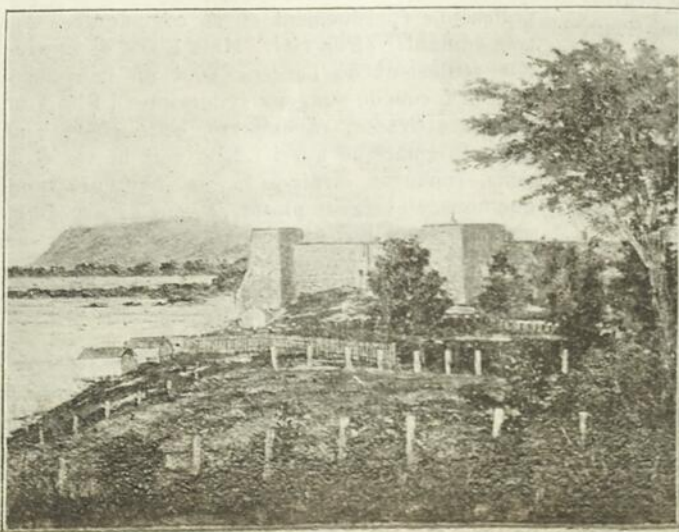
A L'HONNEUR. — Au cours de ces derniers mois notre Société a vu se fonder plusieurs sections : *Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours*, au quartier Emard, qui groupe déjà 309 sociétaires ; *Marguerite-Bourgeoys*, dans cette paroisse de Saint-Charles, qui compte déjà une section remarquable tout à la fois par son effectif et ses œuvres, celle de *Cavelier de la Salle* ; enfin une fille lointaine, *l'Isle-Verte*, comté de Témiscouata.

En outre de ces fondations, nous avons assisté à une intéressante résurrection : *Saint-Jean-Baptiste*, qui ne mourra plus, puisqu'en trois semaines elle a su grouper 148 membres convaincus et agissants.

Avant même que ce regain de vie se fût manifesté, il a été institué un concours d'adhésion entre les sections. Ses résultats sont des plus encourageants.

Dans la division de l'Ouest, la palme va à la section Verdun qui, en portant son effectif à 544, dépasse de 415 celui de l'an dernier. — Division de l'Est, la palme va à la section Papineau qui, en portant son effectif à 148, dépasse de 50 celui de l'an dernier. — Division du Nord, la palme va à la section Sault-au-Récollet qui, en portant son effectif à 134, dépasse de 21 celui de l'an dernier. Dans la catégorie des hors-concours, comprenant les sections dont l'effectif était supérieur à 250, le prix est échu à la section Cavelier de la Salle, qui s'est élevée de 367 à 534.

En parlant de palmes, nous faisons mieux que d'employer un langage figuré, puisque le Conseil général avait promis comme récompenses un drapeau aux armes de la Société et trois médailles de Dollard, l'héroïque sacrifié de 1660, à qui la reconnaissance nationale vient de décerner la palme de l'immortalité en lui érigeant un superbe monument au parc Lafontaine. Ce médaillon qui est, tout comme le monument, l'œuvre du talentueux sculpteur Alfred Laliberté, contient le profil de Dollard en haut relief, entouré d'une palme et d'un rameau d'érable. Il en a été décerné un exemplaire aux sections Cavelier de la Salle, Papineau et Sault-au-Récollet. Quant au drapeau, il a été réclamé par Verdun, la plus puissante de nos sections.



LE VIEUX FORT DE CHAMBLY

D'après un tableau de J.-C. FRANCHERE

Le vieux fort de Chambly, construit en 1665, par Jacques de Chambly, capitaine au régiment de Carignan-Salières, est cité dans les annales de notre histoire. Après avoir protégé nos rives contre les incessantes attaques des Iroquois, il reste aujourd'hui un des chers souvenirs que nous ayons de ces temps héroïques.

Pris d'un zèle d'économie aussi subit qu'étrange, le ministère de la milice avait décidé de supprimer la subvention de quelques centaines de piastres qu'il verse depuis nombre d'années à un conservateur pieux, pour l'entretien de ce monument historique. Devant les vigoureuses protestations qui se sont élevées de partout, il est cependant revenu sur sa décision et le vieux fort ne sera pas abandonné.

L'Ame irradie sa lumière

NOUVELLE DIALOGUÉE

Première partie

Madame DUMESNIL,
JULIANE, sa fille,
Gabrielle MAROIS,
MIMI,
André MAROIS, avocat, homme de lettres,
frère de Gabrielle — amis de Juliane.
JULES,
LEON,
LA BONNE.

Chez Mme Dumesnil, à la campagne, en juillet. Un jardin, avec, au fond, à travers une rangée de pins magnifiques, une perspective sur la rivière. Une partie de tennis se livre en ce moment à l'un des angles du jardin entre Juliane, Gabrielle Marois, André Marois et Léon. Il est près de huit heures. Le soleil couchant s'irise. Ses reflets changeants, aux nuances délicates, répandent sur tout des clartés féériques, de la douceur et du rêve. Une fraîche odeur de résine descend et se mêle aux parfums des fleurs que l'on aperçoit, ici et là, dans des plates-bandes soigneusement entretenues. Sur l'un des bancs rustiques, Madame Dumesnil, bien que ne perdant pas de vue les joueurs, cause avec Mimi et Jules. Sa grande distinction, sa dignité, tempérées par un sourire très doux, imposent un peu de respect à cette froufrou de Mimi. Elle n'a pas osé mettre de la poudre sur sa figure empourprée par la dernière partie de tennis, qu'elle vient de perdre en compagnie de Jules. Le jeune homme s'en amuse et observe — en l'admirant beaucoup — la physionomie mobile, volontaire et charmante de la jeune fille.

Madame DUMESNIL, MIMI,
JULES

Madame DUMESNIL — (avec un sourire). Ma petite Mimi, vous avez un cœur excellent, mais la tête n'est-elle pas un peu frondeuse ?

Jules — Oh ! Madame, un cœur excellent, permettez...

MIMI — (vivement). Voyons, Jules, un peu de manières, vous alliez contredire Madame Dumesnil.

Mme DUMESNIL — Je permets. (Son regard s'est fait lointain. Elle contemple sa fille, Juliane, très ardente au jeu, et n'entend plus qu'à demi).

JULES — Eh bien ! Madame, je crois que contrairement à l'axiôme, Mimi a une assez bonne tête, mais un très mauvais cœur.

Mme DUMESNIL — (distrainment, d'un ton toujours gracieux). Ah !... vraiment ?

JULES — (s'enhardissant). Elle a un cœur... barbelé !

MIMI — (indignée) Barbelé ! Quelle expression ! Depuis que vous êtes revenu du front, vous en avez un bagoût.

JULES — Précis, Mimi, très précis. Je fais le siège de votre cœur. Il résiste. Il se barricade. Rien d'étonnant à ce qu'il m'apparaisse gardé, défendu, ainsi que par l'une de ces irritantes clôtures à fils barbelés, auxquelles l'on se heurtait là-bas.

MIMI — Aussi ce que vous êtes archi-vieux jeu ! (Elle hausse les épaules). Qu'est-ce que vous désirez au juste, voyons ? Quelques larmes romantiques versées devant le premier venu de clair de lune, vous êtes, tout ce qu'il y a de plus Musset... et en moi, il y a si peu de Mimi Pinson... « N'avoir qu'une robe, landeriette »... ah ! Zut ! Et puis, que vous faut-il encore ?... Des regards frénétiques devant toutes les cravates fraîches — cueillies ; des extases au moindre

susurrement amoureux... (elle s'interrompt, et rougit légèrement).

JULES — Indiscrète !

MIMI — (tout son aplomb lui revient). Comment ! Mais, là, sincèrement, vous croyez-vous le seul à me faire la cour ? Je ne songeais pas à vous en ce moment. Non, non. Dieu ! que chaque homme croit donc régner sans partage sur nos cœurs.

JULES — (vexé). Coquette ! Je viens, au contraire de gémir sur ma situation désespérée. Mais lorsque nos petites Célimène ne parviendront pas à se tirer d'embarras... à nos dépens !

MIMI — (avec un coup d'œil sévère à Jules et en se rapprochant de Mme Dumesnil). Chère Madame, Jules devient insipide. Je ne l'écoute plus. Dites, ne trouvez-vous pas que la chère Liane est en beauté ce soir, et... qu'elle a l'air heureux !

Mme DUMESNIL — Vous l'entourez d'une affection qui la rend de plus en plus radieuse, la chère petite. Je vous en sais gré, profondément.

JULES — (candidement). Et puis il y a aussi André Marois !



MIMI — Qu'est-ce que vous désirez au juste, voyons ?

Mme DUMESNIL — (surprise, et tout aussitôt devenant un peu distante). Vous dites, Monsieur ?

MIMI — (poussant Jules du coude et lui soufflant tout bas : gaffeur ; puis, à Madame Dumesnil, d'un ton très naturel). Oh ! Madame, nous savons tous que Liane compte parmi ses admirateurs, André Marois, l'écrivain. Il, il... ; philosophe éperduement en sa compagnie. C'est très édifiant. (Elle rit). Mais Liane se soucie-t-elle seulement de l'encens dont on l'enveloppe, sous la forme de nuageux syllogismes ! Elle a une nature attirante, rayonnante, cette chère amie, mais énigmatique aussi. Elle voit la vie et les gens, comment dirais-je ?... en hauteur, tandis que nous, en largeur plutôt, je vous assure. Liane, c'est un beau lys, fièrement dressé vers les sommets, et, qui demande à s'épanouir... un peu à l'écart. Vous savez, Madame, je l'appelle souvent « ma très mystique amie » ?

Mme DUMESNIL — (qui s'est rasserenée). Oui, oui, je sais, ma petite Mimi, (à cet instant, la bonne s'approche et dit quelques mots à Mme Dumesnil qui se lève aussitôt). Vous m'excusez, mes enfants, une vieille amie vient d'entrer et réclame sa partie de bégue. Mimi vous seriez

aimable d'avertir Juliane de ne pas s'attarder ce soir, au jardin. Dans une heure ou deux, ce sera trop frais.

MIMI — Certainement, Madame. (Madame Dumesnil s'éloigne, suivie à distance respectueuse de la bonne).

MIMI, JULES

JULES — (voix incertaine). Mimi ?

MIMI — Jules ? (Ses yeux restent fixés à terre).

JULES — Dites-moi ?... (Il s'avise tout à coup que le regard de Mimi ne quitte pas ses souliers). Mimi, vous êtes impitoyable !

MIMI — Pardon, mon pauvre petit. Mais ce n'est pas ma faute si je les découvre de dimensions assez respectables pour avoir fait éclater le plat, tout à l'heure.

JULES — (un peu impatient). Très bien Admettons que la catastrophe ne pouvait être évitée. Je suis un maladroit, un « gaffeur », comme vous dites. Je m'incline humblement. Mais de grâce, expliquez-moi tout ceci. Je n'y vois goutte.

MIMI — Ecoutez, ô le moins psychologue des hommes ! Si vous avez eu raison d'avouer le béguin d'André Marois pour Liane, vous avez eu tort de laisser entendre que l'air heureux de Liane signifiait qu'on rendait la réciproque à André Marois. Et devant Madame Dumesnil, encore ! Double tort.

JULES — Pourquoi ? N'est-ce pas la vérité ? Elle nous aveugle. Ils... philosophent ensemble... éperduement !... (il ne peut s'empêcher de rire), vous l'avez déclaré vous-même, en véritable enfant terrible.

MIMI — Ah ! pardon, j'y ai mis la nuance. Je n'ai décrit que l'attitude d'André Marois. Quant à celle de Liane, je demande à réfléchir. Elle est étrange, mon amie... (rêveuse) si lointaine, parfois. Elle habite les cimes, je vous l'ai dit, plus volontiers que nos régions tempérées... intempérées serait plus juste. Et pourtant... avec cela, qu'elle est vibrante, Liane, et d'un enthousiasme profond et chaud devant toute manifestation du beau ! Pauvre André Marois, je le plains de s'être épris à ce point de mon amie. Il pourrait être déçu. L'aime-t-elle ? Ne l'aime-t-elle pas ? Chi lo sa. Savez-vous Jules, ces femmes graves, aux yeux lumineux et tendres, sont irrésistibles. Leurs âmes irradient, vraiment. Elles dégagent des rayons. Ne trouvez-vous pas ?

JULES — Oui. Mais on peut (intentionnellement) leur en préférer d'autres. (Il se rapproche de

Mimi, délicieuse, sous le coup de cette émotion qui allonge son minois délicat et espiègle).

MIMI — (avec reproche). Jules, nous parlons sérieusement.

JULES — Je le sais, ma chérie. Je ne cesse pas de l'être. « Tout ce qu'il y a de plus Musset », avez-vous dit tout-à-l'heure, à mon sujet. Alors, « on ne badine pas avec l'amour », dans mon pays. J'ai dit, « on peut préférer d'autres jeunes filles à votre amie ». Je le maintiens.

MIMI — Très bien. Inutile d'appuyer. (Haussant les épaules). Ce besoin que vous avez de toujours souligner avec moi. Me croyez-vous dépourvue ?

JULES — Mimi, vous êtes adorable, et... que vous m'exaspérez ! (D'un mouvement très prompt, le jeune homme a saisi la main de Mimi, et posé ses lèvres sur les doigts fins).

MIMI — (retirant vivement sa main). La conversation est impossible avec vous, Jules. (Puis, froidement). Mon ami, si vous avez besoin de mouvement, nous pouvons nous promener.

JULES — (riant). Merci. Ces petites interruptions, me remettent d'aplomb. Je ne bouge plus. Reprenons notre entretien. Où en étions-nous, Mimi ? Ah ! oui... Dites, pourquoi, Ma-

dame Dumesnil a-t-elle eu ce geste de recul au nom d'André Marois ? Ce n'est pas un parti à dédaigner, pourtant. Toute mère serait heureuse de lui confier le bonheur de sa fille. André Marois est intelligent, l'argent ne lui fait pas défaut, il est séduisant de sa personne.

MIMI — Oh ! oui, mais... (Elle regarde Jules du coin de l'œil).

JULES — (vivement). Mais... on peut lui en préférés d'autres, n'est-ce pas ? (Pressant). Dites-le donc, ma petite Mimi, vous me rendriez si heureux ?

MIMI — (taquine et tendre). Ce n'est pas tout-à-fait ce que je voulais dire... mais enfin... pour vous rendre heureux... (Puis, d'un ton sérieux). Jules, nous sommes en présence d'un cas intéressant d'égoïsme maternel. Madame Dumesnil est et restera jalouse de tous les prétendants de sa fille. Elle feint de ne les trouver jamais à son gré afin que Liane ne lui soit pas enlevée. Elle l'aime d'un amour tellement exclusif. Idéologue et dévote avec cela, Mme Dumesnil s'illusionne sur les motifs de son opposition. Elle entoure l'esprit de sa fille de précautions infinies et nécessaire, croit-elle. Elle est de bonne foi. D'ailleurs elle a fait de Liane une âme des plus hautes. C'est indéniable.

JULES — L'orgueil ne filtre-t-il pas un peu à travers ce beau cristal ?

MIMI — Peut-être ! Puisqu'il est convenu que l'orgueil est le vice caché des grandes âmes. Je ne demêle pas très bien pourquoi, par exemple... Bah ! passons. Je ne suis pas un directeur de conscience ! (après quelques instants de réflexion). Il ne faut pas trop médire de l'orgueil. Il est la sauvegarde de beaucoup d'esprits. L'unique vertu suppléant à toutes les autres, quelquefois...

JULES — Oh ! Oh ! Mimi ! un paradoxe... fort dangereux et d'une orthodoxie douteuse. Il y a de l'ange rebelle en vous. Au nom de la caustique, je vous condamne !

MIMI — (remettant la convention sur le chapitre de son amie). Tenez, Jules, mon amie, entrerait au Couvent, demain, que je ne m'en étonnerais aucunement. Et l'initiation ne serait pas longue. Sa piété est raffinée.

JULES — Mais est-ce que le cloître n'enlèverait pas Liane à Mme Dumesnil, beaucoup plus sûrement que le mariage ?

MIMI — Parfaitement. Et c'est bien ce qui la désole. Alors en tremblant elle essaie des plaisirs du monde. Elle espère de la sorte maintenir un bienfaisant statu quo, Liane se sentant à la fois attirée et repoussée vers l'une ou l'autre de ces vocations. Je puis me tromper, Jules, mais ses pieuses ruses seront bientôt inutiles. Je vous prédis, dans un avenir rapproché, une crise douloureuse entre ces âmes qui s'adorent en se ressemblant trop, et ne veulent d'aucune des séparations que la vie impose, avec raison pourtant. Et cette crise les brisera.

JULES — (impressionné). Quelle analyste vous êtes Mimi ! La généreuse et parfaite amie que possède Liane. (Plus gaiement). Allons, allons, un diplomate serait heureux avec vous, petite. Vous le raviriez, sans compter que, parfois, vous lui mâcheriez, joliment la besogne.

MIMI — (très satisfaite au fond de l'admiration de Jules). Vous croyez ? Alors... (souriant), je dois, selon vous, appartenir à un diplomate ? Ainsi en décide votre sagesse. Vous ne voulez donc plus de moi ? Fort bien. Je me résigne. Présentez-moi ce charmant attaché d'ambassade ?

JULES — Petite folle ! Vous savez bien que je vous disputerais non-seulement aux attachés... les plus attachants, mais encore à tous les monarques de l'univers. (Tous deux rient, et se regardent avec une pointe d'attendrissement).

MIMI — (tout à coup et d'une voix suppliante). Jules, voici nos amis. Ils approchent rapidement. Eloignez-vous un peu. Je ne me soucie pas de voir les yeux railleurs d'André Marois posés sur nous.

JULES — Regardez-le venir. Il n'y songe guère, ma parole ! Quel air préoccupé ! (Il obéit cependant, tandis que les deux couples s'avancent vers eux en causant).

Les mêmes, JULIANE, GABRIELLE MAROIS, ANDRÉ MAROIS, LEON.

MIMI — Eh bien !... Gabrielle, quels sont les vainqueurs ?

GABRIELLE — Léon et moi. La douceur de Liane est héroïque, en ce moment, je t'assure. A sa place, je ne pardonnerais pas à André, d'avoir si bien servi... ses adversaires. Il aurait fait exprès qu'il n'eût pas mieux réussi. Pour une joueuse de la trempe de Liane, ce doit être vexant !

LIANE — Mais non, mais non. Il faut perdre parfois. Et cela s'appelle encore être « beau joueur », si je ne trompe.

LEON — (un peu bas). O amoureuse indulgence !

MIMI — Mon cher Léon, ne vous faites donc pas perdre chacune de vos réflexions piquantes. Pourquoi, bredouillez-vous ainsi ?

ANDRÉ — Ma sœur, a raison, Mademoiselle Liane. Je suis tout confus. Vraiment, ma main se ressent trop de l'état de mon humeur. Et je ne suis pas dans mes meilleurs jours. (Un peu de tristesse perce dans sa voix).

LIANE — (surprise). Oh ! vraiment ?

JULES — (bas à Mimi). Tut ! tut !... Votre amie y met trop de candeur. Je me méfie. Elle se doute, voyons, des ravages qu'elle crée dans ce cœur.

MIMI — (rapidement). Des ravages ! Comme si elle passait en cyclone, ma douce Liane. Tant pis, pour André Marois, s'il vise trop haut !

JULES — Vous êtes féroce, enfant !

GABRIELLE — (se laissant glisser sur la pelouse). Rafraichissons-nous, un peu ! Il fait bon, ici. Mes compliments, Mimi. Vous savez choisir votre cadre.

JULES — Et cependant c'est ainsi qu'elle se fait l'ennemi de mon repos ! J'éprouve un tourment infini dans les coins reposants choisis par Mademoiselle Mimi !

GABRIELLE — Pauvre Jules ! (Elles se tourne vers Liane). Venez près de moi, voulez-vous ? (Mais André avance rapidement à Liane un siège rustique, l'y installe, et demeure appuyé au dossier).

ANDRÉ — Trop tard, petite sœur.

GABRIELLE — (souriant). Très bien. Et vous savez que vous gênez pas, causez en paix. Nous ne nous occupons plus de vous. (André, en effet très habilement, a placé un peu à l'écart le siège de Liane).

MIMI — Dommage que vous partiez demain, Gabrielle, et vous aussi Léon. Nous aurons plus d'une soirée aussi douce, aussi parfumée que celle-ci.

JULES — Et moi Mimi ? Je pars aussi.

MIMI — (avec indifférence). Oh ! évidemment, c'est très pénible. Mais qui vous presse aussi d'aller respirer les brises saines de la rue Saint-Jacques ?

JULES — (avec ironie). Vous êtes charmante, Mimi !

MIMI — (le regardant un peu en dessous). Bas ! mes conseils sont superflus. Vous n'en faites qu'à votre tête.

GABRIELLE — (qui s'amuse). Mon bon Jules, que je vous plains ! C'est qu'elle est intolérable, Mimi, lorsqu'elle s'y met. C'est un échec de contradictions. Démêle qui peut !

MIMI — Voulez-vous dire, Gabrielle, que pensant en ce moment tout-à-fait le contraire de ce que j'énonce, des larmes, demain, mouilleront mes paupières ? Vous entendez, Jules ? Etes-vous heureux ?

JULES — (Il hausse les épaules).

MIMI — (se penchant avec douceur vers lui). Vous êtes muet, chéri ?

JULES — Oui. Mais malheureusement pas sourd ! (Tous rient).

LEON — Mimi a raison. Entre ce beau jardin et la rue Saint-Jacques !... (Il soupire).

JULES — (moqueur). Il est écrit : « Homme tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! Et alors, le Seigneur les chassa du beau jardin » (En s'inclinant). Ce fut pourtant par votre faute, Mesdames !

GABRIELLE — Très galant, Jules, cette reminiscence. Comme si après tout, le travail n'était pas une loi agréable ! Le mouvement, l'action, voilà la vie. Il y a du réconfort, du bonheur à agir.

LEON — Que ne suis-je capitaliste ! La douce profession !

MIMI — Etes-vous paresseux ! Avant d'être capitaliste, commencez tout de même par n'être pas un néant ! Créez-vous une personnalité, mon cher !

LEON — (imitant Mimi). « Créez-vous une personnalité, mon cher » ! Ah ! vous êtes une petite bonne femme bien moderne, vous ! Une personnalité !... Vous n'en manquez guère pour votre part, Mesdemoiselles. Et je m'en plains amèrement. Votre concurrence dans tous les domaines nous oblige à un travail colossal, exténuant... qui abrège déjà mes jours !... Oui, oui, riez, Mademoiselle Gabrielle !

GABRIELLE — Mon cher, faites des chefs-d'œuvre, alors. Puisqu'ils est avéré, que nous les femmes, n'allons que... jusqu'au chef-d'œuvre, exclusivement ? De Maître, l'infaillible de Maître en a ainsi prononcé ! Il dit....

MIMI — (l'interrompant). Gabrielle, par pitié, pas de citations, aie...

JULES — (railleur). De la personnalité, ma chère ! A bas les allusions littéraires !

GABRIELLE — (d'un ton doctoral et comique). Messieurs, puisque vous êtes le sexe supérieur, prouvez-le !

JULES — Voilà notre procès qui s'amène. Heureusement nous avons un de ces Messieurs du Palais. André !

MIMI — Jules ! Voulez-vous bien vous taire ? Ne voyez-vous qu'André plaide en ce moment une cause... beaucoup plus intéressante. Oh ! ce sexe supérieur ! (Elle prononce ces derniers mots si drôlement que tous ne peuvent s'empêcher d'rire).

GABRIELLE — (se levant). Allons, je file. J'ai quelques courses au village.

LEON — Je vous accompagne Mademoiselle. « Le mouvement, l'action, voilà la vie »

GABRIELLE — Moqueur ! Venez, tout de même, j'ai besoin de tyranniser quelqu'un.

LEON — (s'inclinant). Votre serviteur et victime. (Discrètement). Et votre frère ?

GABRIELLE — Bah ! Je le laisse en panne. (S'attendrissant). Ce bon petit, laissons-lui cette dernière heure de causerie ! Fuyons tous gentiment, et sans bruit !

JULES — Venez, Mimi.

MIMI — (paresseuse). Oh ! ce ton de maître ! Jules — A votre aise. (Il s'éloigne rapidement, souriant « in petto » car il la connaît sa petite Mimi).

MIMI — (elle cherche à le rejoindre). Jules, Jules. Que vous manquez d'ironie, mon cher ! Jules ! voulez-vous bien m'attendre ?... (d'un ton pitoyable). Oh ! que je suis essouffée ! Vous le savez... bien... pourtant... j'ai le cœur capricieux !

JULES — (il s'immobilise, puis, Mimi, tout près de lui, il passe tendrement son bras sous le sien). Oui, cruelle Mimi, vous avez le cœur capricieux et j'en souffre parfois tout autant que vous. Je... (Leur voix se perdent bientôt).

Charlotte DUFRESNE.

(à suivre)

AVIS IMPORTANT

Les droits de reproduction du superbe tableau de Georges Delfosse, que nous avons donné le mois dernier en page frontispice, sont réservés par l'auteur.

KERNEVEZ

(Ouvrage couronné par l'Académie Française).

Mlle PAPE-CARPANTIER

8

(suite)

« Le plus claire de la chose, reprit Mme Girault, c'est que cette jeune personne met le trouble partout, et qu'il faut sans cesse s'occuper d'elle. Elle grimpe sur tous les meubles ; elle m'a cassé un vase auquel je tenais beaucoup ; hier, j'ai passé plus d'une heure à débrouiller mon peloton de laine avec lequel elle avait joué ; ton parrain a retrouvé une de ses pantoufles à la cuisine, dans la boîte à charbon. Jeanne-Yvonne est d'une humeur ! Et tiens, regarde un peu ce qu'elle fait maintenant ! Elle est en train de déchirer machancelière. Voulez-vous bien lâcher ça, mademoiselle Lolotte ! Vilaine mademoiselle Lolotte ! »

Bien qu'elle ait reçu une tape, (une toute petite tape !) Mlle Lolotte avait l'air parfaitement indifférente aux reproches.

« Ce n'est pas sa faute non plus, reprit la vieille dame, avec cette indulgente sérénité qui lui donnait tant de charme. Les petits toutous de cet âge ont besoin de faire leurs dents. »

Jeanne-Yvonne entrebâilla la porte.

« Le jardinier voudrait bien parler à madame. Il a fini de faucher le gazon et demande où planter les pensées. »

— C'est bien, j'y vais. Tu m'attends n'est-ce pas, mon petit ?

— Ah ! monsieur Pierre ! gémit la servante. Vous devriez bien remmener cette bête où monsieur l'a prise. Elle me fera perdre ma part de paradis, et c'est déjà assez difficile de faire son salut ! »

Jeanne-Yvonne avait suivi sa maîtresse. Pierre regardait machinalement par la croisée, lorsqu'il s'aperçut que la petite chienne avait sauté sur le secrétaire resté ouvert, et venait de s'emparer d'un portefeuille, un portefeuille en cuir rouge brodé d'or que Pierre connaissait depuis son enfance ; Mme Girault l'avait jadis rapporté d'un voyage en Algérie, et y serrait les lettres auxquelles elle tenait.

Pierre se précipita pour l'enlever à la petite bête. Ce n'était pas chose facile : elle gardait jalousement sa capture sous ses pattes, et déchirait le cuir avec ses jeunes crocs, pointus comme des aiguilles.

Lorsque le jeune homme parvint à reprendre le joli portefeuille, une des poches en était déjà en lambeaux ; il rangea l'objet dans un tiroir du secrétaire qu'il referma.

Cependant Lolotte s'était réfugiée sous une chaise avec quelque chose qu'elle continuait à mordiller. Pierre crut d'abord que c'était un bouchon de papier qu'on lui avait donné pour jouer, et n'y prit pas autrement garde ; tout à coup, il eut un soupçon : si c'était une lettre tombée du portefeuille ?

Lorsque, après des prodiges d'agilité et de ruse, il eut réussi à rentrer en possession du papier si fort en danger, il essaya de le défroisser afin de se rendre compte de ce que c'était.

Au premier coup d'œil, un nom qui y était écrit le fit sursauter. En vérité, si, à cette minute, le Dieu tout-puissant lui fut apparu et lui eut défendu d'en lire davantage, Pierre eût désobéi.

Il se penchait sur le lambeau de papier comme un avaré sur son trésor, rapprochait les fentes, ressoudait les morceaux déchirés :

Votre Marik est heureuse, très heureuse. Elle n'a qu'une pensée et son cœur en est plein ;

et, à la suite d'un morceau arraché, ces mots que les coups de dents rendaient presque illisibles :

espoir d'arriver au but que vous-même lui avez tracé.

Il sembla à Pierre qu'il n'y voyait plus. Il roula la feuille de papier en une boule qu'il rejeta à Lolotte et s'enfuit.

Le voilà donc le mot de l'énigme ! Voilà le secret qui tenait closes les lèvres de sa marraine ! Marik était partie parce qu'elle avait voulu partir. C'est par sa propre volonté qu'elle demeurait cachée, et tandis que lui s'était désespéré et ne se consolait point, elle pouvait écrire :

Votre Marik est heureuse, très heureuse,



PIERRE ET MARIK.

Et sa marraine savait où elle était, sa marraine était au courant, elle l'avait aidée à fuir : *le but que vous-même lui avez tracé.*

Ainsi, ces deux êtres qu'il aimait tendrement, à qui il avait donné sa confiance d'une façon enfantine, ces deux êtres l'avaient trompé.

Votre Marik est heureuse ! Oh ! quelle misère !

Et lui qui l'adorait, lui qui avait cru en son cœur, il n'avait été pour elle que celui qui ne compte pas, celui que l'on quitte sans une pensée. Et voilà pourquoi il avait retrouvé ses pauvres petits présents d'amour brisés, souillés, déshonorés, gisant dans la poussière. Elle les avait jetés en s'en allant, comme une chose qui ne vaut pas la peine d'être gardée ; elle en avait fait mépris.

Pendant près de deux heures, ces idées se heurtèrent en son cerveau, incohérentes et perpétuellement les mêmes, s'enfonçant en lui comme des certitudes, tandis qu'il arpentait les sentes, la lande, la grève, ne voyant rien de sa route ni des gens qui le croisaient.

Arrivé au pied de l'église de Bénodet, il descendit la petite jetée en pente douce, le long de laquelle sont attachées quelques barques. Un pêcheur venait de sauter dans la sienne, et démarrait pour aller poser ses casiers à homards.

Pierre ne l'aperçut pas. Il tira de sa poche le petit paquet si religieusement gardé. Sans le défaire, il l'écrasa entre ses doigts et le lança de toute sa force dans l'Odet.

« Que jettes-tu là, Le Goaz ? cria gaiement le pêcheur. Est-ce ta bourse, ou de l'appât pour les poissons ? »

— Rien qui vaille, répondit Pierre avec un grand éclat de rire. De méchants débris, très vieux... de je ne sais plus même quoi. »

XXIX

Il était tard

Mme Le Goaz s'était assise dans son large fauteuil de paille, en face de la cheminée. C'était la seule heure du jour où elle se reposait.

Pierre rentra.

« Nous avons fini de souper, lui dit sa mère, mais on a laissé ton couvert et la soupe est encore chaude. »

— Merci ; je n'ai pas faim. Je préfère m'asseoir près de vous. »

Il s'assit sur la marche en briques qui surélève l'âtre, tout près, tout près de sa mère.

On n'entendait rien que le battement de la grosse horloge, le chant de l'eau dans la bouilloire, le sifflement de la sève au bout d'une bûche de bois vert.

Au bout d'un moment, Pierre leva son visage éclairé en plein par la flamme ; ses yeux brillaient comme ceux d'un homme qui a la fièvre.

« Maman, maman, j'avais un poids lourd... très lourd... là... sur le cœur... et je ne l'ai plus. Embrassez-moi, maman. »

Jacquette saisit à pleines mains la tête de son fils, l'attira à elle et imprima sur le front de l'enfant reconquis, un baiser silencieux, mais impératif comme une reprise de possession.

« Dieu soit loué ! fit-elle simplement. Voici longtemps que j'attendais cette minute-ci. »

XXX

« Pierre, dit Mme Le Goaz du ton gai et adouci qui était devenu le sien depuis quelque temps, c'est demain dimanche, tu n'as rien à faire, veux-tu m'accompagner chez Yann le sabotier ? Il me demande des réparations à son toit. Sa femme est venue hier dire que l'eau coule sur les lits quand il pleut. De fait que la maison est une bicoque. Je veux voir ce qu'il en est ; ça me coûtera, sans doute, plus cher qu'ils ne me paient de location, mais ce sont de braves gens. »

— Et point riches ! ajouta Alanik, qui ne demandait jamais la permission de se mêler de ce qu'on disait. La faim s'assied à leur cheminée plus souvent qu'on ne l'invite. Aussi, bien besoin était de marier leurs deux pauvretés ! Des tas d'enfants ! des oisillons qui demandent la becquée quatre fois par jour ! Il en faut des crêpes pour tout ce monde-là ! Oh, les enfants ! Voilà la pire des misères !

— C'est vrai, dit Mme Le Goaz ; tous les ans une marmaille de plus.

— Quelquefois deux, rectifia consciencieusement le vieux domestique, non sans un geste indigné. Cette année, ça a été des jumeaux. »

XXXI

A cinq minutes de la pauvre cabane, Mme Le Goaz et Pierre commencèrent à voir s'égrener sur la route cette marmaille qu'Alanik qualifiait de : *pire des misères.*

C'était une misère bien portante, en tous cas, j'ouffle, agile, n'ayant rien de commun avec le même genre de fléau natif des grandes villes. Les mioches de Yann étaient de la petite espèce bretonne, comme leur père, leur mère, et l'unique vache de la famille. Mais l'air de la lande, les bonnes senteurs de l'ajonc et de la marée, qui sait ? peut-être même celles nauséabondes qui s'exhalent des tas de goémons dont on fumait les champs, leur avaient fait une chair ferme et brune et des poumons robustes.

A l'approche du char à bancs, une dizaine de pieds nus détalèrent du talus dans la direction de la cabane ; tandis qu'une fillette de sept à huit ans, qui tenait sur ses genoux un tout petit à la figure poisseuse et aux menottes sales, regarda les visiteurs à travers la broussaille d'or de ses cheveux.

Il fallait descendre une marche pour entrer dans la cabane ; il y faisait très sombre, et, tout d'abord, Pirere n'aperçut pas une forme svelte, habillée de clair, assise près du berceau où dormait la dernière édition, en deux volumes, de la pire des misères.

« Bonjour, madame Le Goaz, bonjour, monsieur Pierre ! Vous ne me reconnaissez pas, dit gentiment la forme svelte en s'approchant des visiteurs. »

— Tiens, mademoiselle Cécile ! s'écria Jacquette. Non, je ne m'attendais pas à vous rencontrer.

— Nous demeurons pourtant tout proche d'ici, l'été. Vous en savez quelque chose, puisque c'est vous qui avez vendu à papa une partie de notre jardin. Voyez, ces arbres, de l'autre côté du chemin, c'est chez nous. Je viens souvent chez Katel ; je suis la marraine des deux petits derniers. »

Pierre, qui avait à peine salué, ennuyé qu'il était de la rencontre, caressait un maigre chat, grimpé sur les outils du sabotier ; mais, en même temps, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Comment ! elle, si élégante, si futile, elle qui s'habille comme une poupée, elle s'installe sans dédain chez de pauvres diables de paysans ? »

« Oh oui ! la chère demoiselle est souvent ici, reprit la sabotière, comme si elle avait deviné la réflexion de Pierre. Elle est si bonne avec tous mes petlots ! »

— Katel ! Veux-tu bien te taire ! Pour quelques bonbons, et quelques petites robes que tricote ma tante Rose ! Ce n'est pas la peine d'en parler. Vous allez nous faire une petite visite, n'est-ce pas madame Le Goaz ? C'est impossible que vous soyez venus si près de chez nous sans entrer. Je cours prévenir maman. Tenez, en remontant la route et en tournant à droite, votre voiture pourra arriver jusque devant la maison. Moi, je rentre par la haie. C'est plus court, mais ça ne peut pas se faire en équipage ».

Elle partit en riant, et Pierre la suivit du regard, tandis qu'agile et souple dans sa robe rose, elle escaladait le talus pourpré de digitales, et se faufilait entre deux buissons. De l'autre côté, on entendit encore quelques minutes les fusées de son rire.

« Ah ! que voilà une gentille créature et pimbèche, fit Pierre avec une certaine aigreur.

— Coquette ? un brin, c'est sûr ; dit à son tour le sabotier, de son parler traînard. La demoiselle a son âge, et elle n'a pas à compter ses sous ; c'est joli ça aime à se parer. N'empêche qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes pour être aussi peu fières au pauvre monde ».

XXXII

Les Coléou au grand complet, y compris un long jeune homme mince, de tournure un peu gauche, (le cousin Kaour), descendirent le perron au devant des visiteurs. Pierre, qui cependant ne remarquait jamais rien en fait de toilette féminine, s'aperçut du premier coup d'œil que Cécile s'était recoiffée, avait changé de cravate et mis un petit bouquet à son corsage.

« C'est pour nous qu'elle fait ces frais-là », pensa-t-il dédaigneusement. Cependant, il la considéra avec un peu plus de sympathie, à cause de ce que le sabotier avait dit d'elle.

Un goûter attendait, servi sur la terrasse de laquelle on voyait, au fond, les superbes ombrages du Pérennou, et, plus près de soi, au bas du grand jardin, les flots bleus et miroitants de l'Odet.

Ce goûter était également servi, avec certaines recherches absolument inconnues à Kergoz. Deux vases de fleurs ornaient la table.

« C'est ma fille qui a brodé cela, fit en confidence à Mme Le Goaz le gros César, d'un air de paon, cette espèce de nappe. Comment appelle-tu ça, fille ?

— Un chemin de table ; mais qu'est-ce que tu veux que ça fasse à Mme Le Goaz que celui-ci soit de ma façon ?

— Elle a voulu absolument y broder les armes de la reine Anne, continua le père exalté. Voyez-vous, là, aux deux bouts : l'hermine de Bretagne. C'est que c'est une fière Bretonne, ma fille.

— Reprenez un peu de confitures, chère madame, bêla l'excellente demoiselle Pédarnek. C'est Cécile qui les a faites.

— Ah ! ma tante ! s'exclama la jeune fille d'un ton impatient, ne parlez pas toujours de mes confitures. Ça manque d'intérêt.

— Pourquoi dis-tu ça ? fit l'autoritaire Mme Coléou. Pour une femme, rien de ce qui touche la maison n'est indifférent. Dieu merci ! j'ai fait de ma fille une bonne ménagère, et, si du jour au lendemain, je venais à manquer... (sa voix s'attendrit). Ainsi, ces petits gâteaux, c'est elle...

— Bon ! Après mes confitures, voilà mes petits gâteaux ! Mais j'en ai brûlé une fournée, ce matin, maman ! On aurait dit des charbons ! Kaour en sait quelque chose : il m'a aidée à les manger en les sortant du four. Ah ! ah ! ah ! Pauvre garçon ! Il n'osait pas dire que c'était mauvais, mais il faisait une grimace ! »

Elle riait aux éclats.

« Voyez-vous, continua Cécile en manière d'explication, j'ai un père, une mère et une tante qui parle toujours de moi comme si j'étais un phénomène. Cela dure depuis ma naissance ; et mes parents m'auraient certainement perdue d'orgueil, si Dieu ne m'avait donné un bon petit cousin, à seules fins de rabattre mon amour-propre. N'est-ce pas, Kaour ? Tu ne me fais jamais de compliments, toi.

— Tu sais bien que c'est parce que je les pense tous », répondit le jeune homme à voix très

basse et pour Cécile seulement. Mais Pierre, assis tout à côté, entendit, et s'aperçut alors que Kaour ne quittait pas sa cousine des yeux, buvant chacune de ses paroles, suivant chacun de ses gestes à la manière d'un chien fidèle.

Après le goûter, on rentra au salon, on fit mettre Cécile au piano, et Pierre se ressouvint du jour où, pour la première fois, sa mère lui avait parlé des Coléou : « Leur fille est charmante ; elle joue du piano. — Oh ! du moment qu'elle joue du piano ! » avait-il répondu en se moquant. Pourquoi donc s'était-il moqué ? N'était-il pas naturel qu'une jeune fille de l'éducation de Mlle Coléou jouât du piano ?

« Chante-nous un air d'opéra, commanda Mme Coléou.

— Nonnes qui reposez ! beugla César. C'est le morceau que j'aime le plus.

— Mais, papa, c'est pour une voix de basse.

— Qu'est-ce que ça me fait ? C'est beau dans toutes les voix.

— Chante-nous : O mon Fernand ! supplia tante Rose.



— Mettons-nous sur les bancs.

Sonnez, sonneurs, sonnez !

Et marquons la mesure à grands coups de souliers.

entonna une voix délicieusement fraîche, qui avait l'air de se moquer du monde.

« La soupe au lait ! » s'écria Mme Coléou scandalisée.

— Pas ça, mignonne ! Pas ça ! Un grand air ! »

Cécile pirouetta sur son tabouret :

« Je déteste les grands airs et les roucoula-des. Je suis bretonne, je chante des chansons bretonnes ».

Elle reprirouetta face au piano :

— Ils voudraient bien dormir.

Sonnez, sonneurs, sonnez !

Servons la soupe au lait aux nouveaux mariés. »

Kaour jubilait. Pierre se dit en lui-même :

« La soupe au lait, chanson très populaire. Voyez : Mélodies populaires de Basse-Bretagne, L.A. Bouffault-Ducou-dray ; traduction française de François Coppé.

« Elle est vraiment gentille.

Elle prend sa cuillère...

— Assez ! gronda Mme Coléou. Assez ! Tu ne vas pas nous chanter tous les couplets, je suppose.

— Maman a peur que je n'imitte ce que les jeunes gens ont fait lorsque ma cousine Marie-Jeanne s'est nocée avec Marc Heloury ; on a chanté la soupe au lait jusqu'à près de deux heures du matin. Là, j'ai fini, maman ».

Elle plaqua deux ou trois accords, ferma brusquement son piano et se sauva dans le jardin.

Après quelques doléances de Mme Coléou, qui déplora que des parents payassent des leçons de chant, (des leçons très chères !) à leurs filles pour aboutir à leur faire chanter la soupe au lait, tout le monde suivit Cécile, et Kaour se retrouva bientôt marchant dans son ombre, le long des allées couvertes et moussues, où dansaient des taches de soleil.

Pierre accompagnait les jeunes gens. Les parents suivaient, d'une démarche alourdie par l'âge et l'importance sociale. Mme Coléou, d'un air suprême, détaillait à Mme Le Goaz les moindres recoins de sa propriété : « Ici, les melons ; nous en mangeons tous les jours de superbes. Là, des petits pois sucrés, une espèce délicieuse et rare. Madame ! personne d'autre que moi n'en a par ici.

— Venez voir mes poules, s'écria gaiement Cécile, en entraînant les deux jeunes gens dans une contre-allée. Ça, c'est mon orgueil. Je leur donne à manger moi-même. Dites, monsieur Le Goaz, n'est-ce pas que vous n'en avez pas de si belles à Kergoz ?

— Sûrement, non, mademoiselle, puisque c'est vous qui soignez celles-ci. »

Qui eût pensé jamais que Pierre pût formuler semblable galanterie ?

Eh bien ! Cécile n'eut pas seulement l'air de s'en apercevoir, et poussa la porte en grillage du poulailler. Alors, quatre ou cinq pigeons blancs, mordorés, gris-ardoise, s'abattirent d'un vol lourd à ses pieds, sur ses épaules, l'un même sur son chapeau. Elle riait !

« Les ravissantes petites bêtes ! » pensa Pierre.

« Petits ! Petits ! Voyez comme ils m'aiment ! Et je n'ai rien à leur donner. Kaour ! cours à la cuisine. Demande du petit blé et du chènevis. Vite ! »

Kaour s'élança vers la maison comme un bon pointer qu'on met sur la piste.

« C'est un garçon bien complaisant que M. Kaour, fit Pierre d'un ton involontairement vexé ».

Cécile retourna vivement la tête vers lui. Son petit nez agressif se fronça, et, sous des sourcils subitement haussés, elle lança, un regard qui ressemblait — en très joli — à celui de sa mère.

« Je voudrais bien voir qu'il ne fût pas complaisant, dit-elle ; à quoi servirait les cousins alors ? »

L'aimable garçon ne semblait pas, du reste, désireux le moins du monde d'échapper à son joug ; car, lorsqu'il fut revenu, rouge et essoufflé, et que Cécile, ayant distribué leur provende aux pigeons, avec de jolis gestes souples comme des envols d'oiseaux, on eut repris la promenade à travers l'immense jardin, le séduisant petit tyran continua à commander coup sur coup, cent menus actes d'obéissance : noisettes arrachées aux branches hautes, roses prises aux massifs épineux, et ne recueillit de Kaour que des regards reconnaissant d'esclave heureux et enorgueilli.

Tout au bas du jardin, tout au bord de l'Odet une minuscule barque était attachée au tronc oblique d'un aulne, dont les branchages trempaient dans l'eau.

« Kaour, Kaour, regarde donc tante Rose qui ne peut pas descendre du labyrinthe. Ce sentier est plein d'aiguilles de pins et de racines où les pieds se prennent. Elle va se jeter par terre. Attends, attends, ma pauvre tante. Ne te presse pas, Kaour va aller t'aider ».

Et tandis que, docile, le jeune homme s'élançait au secours de la vieille demoiselle, Cécile sauta dans la barque, et, détachant la corde : « Venez, dit-elle gaiement à Pierre, allons faire un tour sur la rivière.

— Et M. Kaour ? fit le jeune homme indécis.

— Ah ça ! Kaour n'est pas chargé de ma personne, je pense, et je peux faire un pas sans lui. D'ailleurs, il n'y a guère que deux places dans la barque, pour être à son aise.



CHRONIQUE

Au temps du bonheur

Depuis que les dépêches d'Espagne nous ont appris la mort de l'Impératrice Eugénie, notre pensée erre, avec une mélancolique persistance, autour de la Société du Second Empire. Eugénie de Montijo n'en fut-elle pas le délicat et somptueux ornement ? Par la puissance et la magie du souvenir, nous revoyons la belle souveraine française de jadis, dans le cadre opulent de ses jeunes années. Près d'elle, également rajeuni et transformé, évolue tout un monde d'aïeules très douces, aux atours extravagants et délicieux : crinolines et châles, capelines fleuries, ombrelles aux soies crues. Ces fantômes, à la grâce vieillotte et parfumée, s'agitent avec l'exquise légèreté d'antan, leurs pas se rythment aux phrases d'une musique entraînante et naïve. Ne semble-t-il pas que nous percevons les sons lointains d'une valse de Strauss... ?

Ah ! que l'on sut rire et aimer, danser et se parer à cette époque de fêtes ? N'avait-on pas, imprudemment, quelques années plus tôt, lancé un défi à la race souriante et gaie entre toutes : la française ? « Messieurs, avait prononcé Lamartine à la Chambre des députés, en s'inclinant fort courtoisement, Messieurs, j'ai l'honneur et le regret de vous avertir que la France s'ennuie ». On prit le poète au mot. On prend souvent les poètes au mot. Que ne connaissent-ils, ô ces pêcheurs de lune, toute leur puissance sociale, et que ne repêchent-ils plus souvent de l'eau trouble, les époques moroses ! Devant le conseil narquois et poli de M. de Lamartine, la France s'exécuta. Elle s'appliqua à se divertir. Combien elle se réjouit davantage, quelques années plus tard, à la suite de la belle jeune femme que la volonté amoureuse d'un prince venait d'asseoir sur le trône. Des mains fines, frémissantes de vie, tenaient, avec le descendant des Bonaparte, le sceptre de France. D'ailleurs, est-ce qu'on ne le pressentit pas tout de suite que s'ouvrirait une ère d'élégance et de joie ? Dès les fêtes du mariage impérial, le 30 janvier 1853, tous demeurèrent éblouis de l'incomparable grâce d'Eugénie de Montijo, de son sourire, de la somptuosité chatoyante de sa mise, que l'on a ainsi décrite : « L'Impératrice portait une robe de velours blanc uni, à longue traîne. La jupe était couverte de volants de dentelles. Le corsage à basquines avait des épis de diamants placés comme des brandebourgs. Le voile en point d'Angleterre était attaché sur la tête par une couronne de fleurs d'oranger que surmontait un diadème de saphir ». La fée venait, vraiment, d'assurer à sa filleule l'amour, la gloire, les riches parures.

Oui, l'on sembla souvent, durant ces courtes années du Second Empire, se mouvoir en pleine féerie. Plus d'une radieuse beauté passait ainsi les épaules couvertes de pierres étincelantes, la robe chargée de fleurs, et de rubans aux nuances vives. On les jetait à profusion sur l'hospitalière crinoline. Et ces femmes chantaient la joie de vivre, l'ivresse du plaisir, le tourbillonnement délicieux de fêtes sans cesse renaissantes...

Bientôt l'on s'en émut. Cette insouciance folle des vraies réalités, cette imprévoyance de l'avenir, chargé d'inconnu... menaçant, peut-être, cet oubli de tout devoir grave firent hocher les têtes blanches. La joie étourdissante du Second Empire leur fit mal, et rendit aiguë leur clairvoyance. Avec douceur, avec compassion, l'on murmura : « Les pauvres petites ! Riront-elles... se pareront-elles ainsi demain... Oh ! demain ! »

Et peu à peu, les voix s'élevèrent. L'Histoire conserve le discours prononcé au sénat, au mois de juillet 1865, par Dupin aîné. Il avait pour titre : « Contre le luxe effréné des femmes ». Le sévère orateur concluait sa harangue par ces mots : « Nous avons des sociétés de tempérance ; pourquoi les mères de famille ne formeraient-elles pas une société du genre que voici ? Ces mères ne renonceraient pas au monde, et même, elles conserveraient le luxe qui convient à la fortune. Mais elles jureraient de retrancher de leurs toilettes, et de la toilette de leurs filles, le superflu ».

Vous souriez, Mesdames, vraiment les mœurs, les censeurs et leurs remèdes se ressemblent toujours trop, sommes-nous en 1865, ou en... ?

Hélas ! en ces temps, comme aux nôtres, l'on approuva poliment d'aussi sages paroles, mais l'on passa outre, dans la pratique. Les mazur-

Heures lyriques.

MAGNIFICAT

*Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,
Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point Isis et Osiris,
Ou la Justice, ou le Progrès ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou
les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté,
Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne sont pas, ou le
Vide laissé par votre absence.*

*Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette planche en trop
fabrique Apollon,*

*Ainsi tous ces parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs se sont
fait des monstres sans substance,*

*Pplus creux que Moloch, mangeur de petits enfants, plus cruels et plus
hideux que Moloch.*

Ils ont un son et point de voix, un nom et il n'y a point de personne

*Et l'esprit immonde est là, qui remplit les lieux déserts et toutes les choses
vacantes.*

*Seigneurs, vous m'avez délivré des livres et des Idées, des Idoles et de
leurs prêtres,*

Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le joug des Efféminés.

Je sais que vous n'êtes point le Dieu des morts, mais des vivants.

*Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni Diane, ni le Devoir, ni
la Liberté, et le bœuf Apis.*

Et vos « génies » et vos « héros », vos grands hommes et vos surhommes...

*Savants, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de l'Intro-
duction au Néant,*

Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Egypte ! vos conseils,

Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,

*Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je lève
mes mains dans le désespoir, je lève mes mains dans la transe et le trans-
port de l'espérance sauvage et sourde !*

*Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'être, et qui hait l'Être, il
hait sa propre existence.*

Seigneur, je vous ai trouvé.

Paul CLAUDEL.¹

¹ Pourquoi ne pas rappeler ici les réflexions saisissantes de Paul Claudel au sujet de l'art : « Le rôle de l'art, écrivait-il un jour, à Robert Vallery-Radot, est d'autant plus important que le mal dont nous souffrons depuis plusieurs siècles est une scission beaucoup moins entre la foi et la raison qu'entre la foi et l'imagination devenue incapable d'établir un accord entre les deux parties de l'univers visible et invisible. Toute la représentation du monde (sciences, art, politique, philosophie) que nous nous faisons depuis quatre siècles est parfaitement païenne. Dieu est d'un côté, et le monde de l'autre ; pas de lien entre les deux. Qui se douterait à lire Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Victor-Hugo, qu'un Dieu est mort pour nous sur la croix ! C'est cela qui doit absolument cesser ».

kas et les chansons reprirent. Elles ne cessèrent que lorsque l'abîme s'en-
trouvrit, sous les petits pieds affolés de cadences.

Non, nous ne voulons pas aujourd'hui, faire œuvre de sermonnaire. Nous n'aimons que nous souvenir, avec indulgence et mélancolie, des années heureuses d'Eugénie de Montijo. Et par une dernière et fugitive vision, voyons-la repasser sous nos yeux, adulée, joyeuse et belle.

« Un jour, en entrant dans la Cour des Fontaines, à Fontainebleau, rappelle l'écrivain Augustin Filon, j'aperçus l'Impératrice qui venait du jardin anglais. Un vieux monsieur marchait à côté d'elle en regardant les pavés. Mise soignée et même coquette ; pantalon gris, gilet blanc, ample cravate bleu ciel, d'ancien style... L'allure générale très raide. Probablement un diplomate anglais. L'Impératrice m'appelle pour me présenter. C'est Mérimée ».

Le cœur de l'Impératrice Eugénie sut toujours demeurer fidèle aux vieux amis des Montijo.

Marie-Claire Daveluy



Portrait littéraire



ANDRÉE CORTHIS

Mlle Andrée, Husson, en littérature André Corthis, débutait dans les lettres en 1906, par un beau volume de vers : *Gemmes et Moires*. Le jury féminin de *La vie heureuse* lui décernait bientôt son prix annuel de cinq mille francs. C'était la célébrité. « Si j'ai bien compris cette jeune âme, que je découvrais entre les pages de son livre, comme on devine à son petit bruit une source cachée, — écrivait M. Henri Chantavoine, — il m'a semblé que c'était une âme un peu nostalgique et subtile, mais tendre, artiste et chrétienne. Ce sont, à mon gré, les cinq nuances, les cinq aspects de cette nature de poète qui en est encore à ses premières émotions, cinq cordes de cette jeune lyre très féminine, de cette petite harpe suspendue au vent des jours, et que chaque frisson de l'heure qui passe fait chanter, ou pleurer alternativement ».

Depuis, André Corthis a fait paraître plusieurs romans dont le dernier, *Pour moi seule*,¹ vient, lui aussi, de recevoir des honneurs : le prix du roman, à l'Académie française. Un article élogieux et sympathique de *La Revue des Deux-Mondes* (livraison du 15 juin, 1920) fait rutiler, en des pages colorées cette jeune gloire, dont le ciel d'Espagne tout autant que le ciel de France, a ciselé harmonieusement le talent.

SUR LES BELLES MAINS DE MADAME DE GRIGNAN

Je pense à vous — ce n'est pas à votre renom
De précieux savoir et de beauté parfaite
Non plus qu'à la façon dont vous dansiez aux fêtes
Et qui fit que le Roi vous regarda, dit-on.

Vous me plaisez — non dans les vers de Benserade,
Ni dans les Lettres, dans ces Lettres vous contant
Les ragots de la Cour, les foins et le beau temps,
Et que l'on avait mal à votre cœur malade.

Je pense à vous souvent, à cause de vos mains
Si belles, et du bel air dont vous ripostâtes
Au fâcheux qui vous dit, blâmant vos aromates :
« Madame, mais ces mains iront pourrir demain ».
— Qu'importe ! aujourd'hui, elles sont encore fraîches.
Vous me plaisez d'avoir continué d'aimer
Ces mains, de les baigner et de les parfumer.
Je les vois s'amusant de cueillir une pêche,

Je les vois, feuilletant Descartes et Platon,
Ces mains, où la manchette en vieux point faisait ombre,
Et je les vois froissant les cartes du jeu d'ombre
Ou les billets rimés qu'envoyait le Bien Bon.

Sur la terrasse de Grignan, quand, à l'automne,
Vous traitiez les chasseurs et la société,
Je les vois désignant la table du goûter,
Le vin vieux de Jusclan et le miel de Narbonne.

...Je les vois aujourd'hui, cet aujourd'hui, mon jour
À moi, qui suis vivante et ris de mes mains fraîches.
Que disait-il, déjà, le bon faiseur de prêches ?
« Madame, ces mains-là pourriront à leur tour ».

Que disait-il ? — Ah ! ce que sont, dans le silence,
Vos deux mains en cet aujourd'hui, mon aujourd'hui !
L'une en griffe, une encore plus antique et conduit
La ronde cliquetante et marque la cadence,

Mais l'autre, contournée et sèche et qui s'avance
Qui donc invite-t-elle à entrer dans la danse ?

André CORTHIS.

¹ L'astérisque placé avant le titre indique que l'œuvre ne peut être mise entre toutes les mains.

Sur les rayons de la bibliothèque.

L'annonce faite à Marie

par PAUL CLAUDEL.

Cette pièce, d'un mysticisme profond, jouée pour la première fois à Paris, en 1912, et dont on connaît déjà des traductions anglaise, tchèque et allemande, renferme plus d'un passage comme celui-ci :

PIERRE DE CRAON.

O que la pierre est belle et qu'elle est douce
aux mains de l'architecte ! et que le poids de son
œuvre tout ensemble est une chose juste et belle !

Qu'elle est fidèle, et comme elle garde l'idée,
et quelles ombres elle fait !
Et qu'une vigne fait bien sur le moindre mur,
et le rosier dessus quand il est en fleurs.

Qu'il est beau, et que c'est réel ensemble !
Avez-vous vu ma petite église de l'Épine qui
est comme un brasier ardent et un buisson de
roses épanouies ?

Et Saint-Jean de Vertus comme un beau
jeune homme au milieu de la Craie Champanoise ?
Et Mont-Saint-Martin qui sera mûr dans
cinquante ans ?

Et Saint-Thomas de Fond-d'Ardenne qu'on
entend le soir appeler comme un taureau du milieu
de ses marécages ?

Mais Justitia que j'ai faite la dernière, Justitia,
ma fille est la plus belle !

ANNE VERCORS.

J'irai y faire ex-voto de mon bâton.

PIERRE DE CRAON

Elle-même est dédiée dans mon cœur, rien
n'y manque plus, elle ne fait plus qu'un morceau.
Et pour le faite.

J'ai trouvé la pierre que je cherchais, non
détachée par le fer,
Plus douce que l'albâtre et d'un grain plus
serré que la meule.

Comme les frères os de la petite Justitia servent
de base à mon grand édifice

C'est ainsi qu'à son sommet en plein ciel je
mettrai cette autre Justice,

Violaine la lépreuse dans la gloire, Violaine
l'aveugle, dans le regard de tous.

Et je la représenterai les mains croisées sur
la poitrine, comme l'épi, encore à demi prisonnier
de ses téguments,

Et les deux yeux bandés.

ANNE VERCORS.

Pourquoi les yeux bandés ?

PIERRE DE CRAON.

Afin qu'elle écoute mieux, ne voyant pas.

Le bruit de la ville et des champs, et la voix
de l'homme avec la voix de Dieu en même temps.
Car elle est Justice elle-même qui écoute et
conçoit dans son cœur le juste accord.

L'oeuvre de Paul Claudel

À côté de l'intéressante étude de Georges Duhamel sur ce poète, il faut placer celle-ci. Elle débute ainsi :

Il est impossible de suivre l'histoire des idées de ce temps-ci sans rencontrer Paul Claudel. Adoré par les uns et brûlé en effigie par les autres, fascinant et déconcertant, étincelant et ténébreux, il dresse, au-dessus de la foule des littérateurs, une haute figure énigmatique, qu'on est forcé d'apercevoir et devant laquelle on ne peut passer indifférent. Son influence va rayonnant toujours plus au large et s'introduit partout. Cet écrivain qui touche à la cinquantaine a des attaches avec les principaux groupes littéraires actuels, surtout avec les groupes de jeunes, et les groupes dits « d'avant-garde »...

...Depuis quelques années, il se fait éditer à la Nouvelle Revue française, au milieu d'une constellation de jeunes talents hardis. Il contribue, dans *Vers et prose*, à « rénover le fond et la forme des lettres françaises »...

...Après le succès de *L'annonce faite à Marie*, le groupe néo-classique, tout en maintenant d'explicites réserves, salua, dans l'œuvre de Claudel, « une beauté qui se levait sur les lettres contemporaines »... Symptôme encore plus significatif, Claudel force l'attention des grandes revues anciennes, dont le suffrage circonspect n'a pas coutume de s'égarer sur les renommées mal établies. La *Revue des Deux-Mondes* se décide à s'occuper de lui ; le sage *Correspondant* lui ouvre ses portes...

Le public catholique surtout se montre de plus en plus intéressé...

...Le moment est venu d'analyser dans son ensemble l'œuvre qui attire tant de regards.

Joseph de TONQUEDEC, S.J.

Chez nous.

Le distingué professeur de littérature à l'Université de Montréal, M. Le Bidois, vient de recevoir une part du prix Guizot (séance de l'Académie française, 21 mai 1920), pour son beau livre : *L'honneur au miroir des lettres françaises*.

Egalement, un professeur de jadis, à l'Université de Montréal, M. Louis Gillet dont plusieurs, ici, conservent le plus sympathique souvenir, a été mentionné dans ce palmarès. M. Gillet s'est vu décerner le prix Halphen pour sa biographie de Louis de Clermont-Tonnerre (1877-1918).

Le *Canadian Bookman* de Toronto, consacre quelques lignes d'appréciation à l'*Anthologie des poètes canadiens* de MM. Fournier et Asselin, et nous promet une étude détaillée de cette œuvre dans sa prochaine livraison.

Ailleurs.

En France, l'on vient de créer la « Médaille de la famille française ». (26 mai 1920).

« Le modèle de bronze est accordé aux mères de famille, lorsqu'elles auront eu cinq enfants légitimes simultanément vivants, le dernier étant âgé d'au moins un an.

Le modèle d'argent, lorsque, les mêmes conditions étant remplies, le nombre des enfants est de huit.

Le modèle de vermeil, portant le nom de « médaille d'or », lorsque le nombre des enfants est de dix.

Ne peuvent obtenir la médaille de la Famille française que les mères de famille de nationalité française qui, par leurs soins éclairés, leur activité laborieuse et leur dévouement, auront fait un constant effort pour inspirer à leurs enfants, dans les meilleures conditions d'hygiène physique et morale, l'amour du travail et de la probité et le souci de leurs devoirs sociaux et patriotiques ».

Nous lisons dans le numéro du 10 juin de *La Revue des Jeunes*, ce passage extrait d'une lettre adressée à la revue par un abonné de la province : « Laissez-moi vous redire la joie que j'ai eue à me trouver, rue de Luynes ce dernier vendredi d'avril... Je regardais autour de moi pendant la très belle lecture d'*Henri Ghéon*... Ne croyez pas que mon « provincialisme » seul se soit réjoui de voir là des hommes comme M. René Bazin, M. Maurice Denis, d'autres personnalités illustres que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer. J'ai été heureux de voir à la Revue, des étrangers comme Lord et Lady Ashburne, comme ce jeune professeur japonais que son pays envoie connaître le nôtre, comme ce sympathique canadien avec qui j'ai longtemps causé. Ne croyez-vous pas que tous ces amis feront leur, le mot de cette jeune canadienne que l'un de vous me rapportait : « Je savais bien qu'avant ce jour, je ne connaissais pas la France. J'avais vu un Paris mondain. La France, c'est ici que je prends contact avec elle... »

Voici de singuliers noms de revues, mais ce sont des revues dadas : le *Dadaphone*, le *Cannibale* dirigée par Francis Picabia, le *Dd H2 O4* fondée par G. Ribemont-Dessaignes, Z, par Paul Dermée, et *M'amenez-y* par Céline Arnould.

En Belgique, une loi votée le 15 avril 1920, interdit l'entrée des salles cinématographiques aux mineurs des deux sexes âgés de moins de seize ans accomplis.

JEANNE CLOSSE.

DU SALON A LA CUISINE



TOILETTE DE FIN D'ETE EN CHARMEUSE OU CREPE DE CHINE — MODELE DE LA MAISON DUPUIS FRERES.

La mode des plissés continue d'être en grande faveur ; elle nous aide à multiplier la fantaisie et la diversité de nos garnitures. Cette décoration

L'été bat son plein, la chaleur est encore accablante et déjà nous commençons à songer aux toilettes que nous porterons pour la demi-saison. On entend par ce vocable de demi-saison, la période de transition entre l'été et l'automne et cette période qui, il y a quelques années encore, passait inaperçue et était jugée commode pour user un brin les toilettes estivales, réclame maintenant tout un acoutrement nouveau. C'est la logique spéciale de la mode, que de multiplier les exigences, à mesure que les économistes s'inquiètent sur le prix excessif de toutes choses.

On prépare donc pour la demi-saison, des chapeaux où le satin sera combiné avec le feutre et la peiuche, des robes de flanelle sombre mais légère, des fourrures que l'on n'apercevra plus, une fois l'automne venue, etc. Les femmes raisonnables peuvent toujours s'affranchir de cet esclavage et se mettre au-dessus de ces préjugés, mais, pour être de son temps, on ne peut tout de même ignorer complètement qu'il y a des modes d'entre-saison.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de ne pas être exclusive dans son choix et de hâter plutôt l'achat d'un costume ou d'un chapeau d'automne que l'on portera ensuite toute la saison et, même, pour le costume, deux ou trois saisons de suite.

Quant à la fourrure, une jolie écharpe, bien que d'un prix plus élevé est préférable à un étroit tour de cou, tel qu'on le porte en ce moment ; l'écharpe ne se démode pas et on peut la porter jusqu'au moment de sortir le manteau de fourrure, et l'hiver, avec un costume, pour les jours où le froid n'est pas trop vif.

et qui laisse tout de même dans l'organisme des déchets plus nocifs.

Comment vous apercevez-vous donc que votre enfant est nourri, alimenté comme il convient et qu'il se porte bien ?

C'est avant tout à quelque chose de bien connu des cliniciens, mais de mieux connu encore des mamans : c'est à l'aspect général de l'enfant, à la fermeté de ses joues et de ses mollets.

Si votre enfant ne paraît pas bien pousser, allez consulter votre médecin.

Vous avez un autre élément que vous ne devez pas négliger, et qui est peut-être, au fond, le criterium le plus sûr d'une bonne santé : c'est le poids. On sait qu'un nourrisson doit être pesé, on sait moins qu'un enfant, un adolescent doivent l'être également. La courbe de poids d'un enfant et même d'un adolescent est un élément d'appréciation des plus précieux et qu'il vous est facile d'établir pour chacun des vôtres.

Sachez d'autre part que l'enfant qui grandit trop vite, qui souffre dans ces jointures, dans ses articulations, qui a des points dans le dos, est bien souvent un enfant mal nourri. Faites-y attention et ne fermez pas l'oreille au cri d'alarme de l'organisme qui se plaint.

Petits conseils d'élégance

Voici quelques conseils basés sur une grande habitude des formes et des couleurs :

Le vert fait ressortir le rouge ; une personne de teint coloré s'abstiendra de cette couleur.

LA MODE SIMPLE ET JOLIE

souple, mouvementée, légère, met du caprice dans nos façons et peut se répéter à l'infini sans que l'originalité du costume en souffre, car il est bien des manières de la disposer.

Voici quelques modèles simples, dont le charme délicat flatte toujours notre coquetterie. La robe est en voile de coton fin, n'ayant pour toute garniture que de courts plissés Tom Pouce hauts de trois lignes environ. Ils festonnent tout d'abord autour de l'échancrure arrondie et de l'ouverture du corsage en avant ; ils forment tête à la monture de la jupe et dessinent dans le bas une suite de dents régulières qui remontent d'un côté à mi-hauteur de la jupe, faisant ainsi des rayures très décoratives. Sur une robe d'intérieur en foulard, en percaline, en crêpon de coton, en voile, nous emploierons de même volontiers ces plissés souples pour décorer le bord d'un long colchâle croisant les devants de la robe et pour mouvementer en cascade très gracieuse les côtés de la robe d'intérieur.

Sur notre lingerie même, nous retrouvons la légèreté fragile de ces plis ; on garnit beaucoup les combinaisons en voile de courts plissés cernant le corsage et lisérant le bas de la robe de dessous.

Nous les retrouvons encore garnissant en double le bas des manches courtes. Le col est fait d'un fichu drapé en linon, venant se nouer à la paysanne au devant du buste ; un étroit satin noir serre la taille, formant nœud dans le dos. Très souvent encore, les plissés, au lieu d'être retombants, sont massés en crête, c'est-à-dire que la tête est fixée par le pied sous une étroite bordure, alors que le bas remonte, faisant collerette droite ; cette disposition s'emploie surtout sur les jupes, formant des groupes à triples rangées bordant le tour, le milieu, les panneaux de côté de la robe et, quelquefois aussi, formant le plastron tout entier.

La collerette Pierrot est de coquetterie classique et toujours charmante. Actuellement, on varie un peu sa forme, c'est-à-dire qu'au lieu de la disposer en arrondi, volantant le cou en entier, on arrête les extrémités de la collerette de chaque côté des épaules, de telle sorte que sa pose rappelle assez exactement la forme d'un col breton. Nous voyons encore les plissés décorer le bas des jupes, garnissant le tablier, les panneaux, de manière à former des alternances avec des panneaux plats ou des panneaux brodés.

Si le plissé nous enchante, dans tous les petits détails de garniture, il nous plaît encore davantage lorsqu'il s'agit d'un vêtement entier, et nous le retrouvons couramment constituant des jupes ou du corsages.

Une des fantaisies très courante consiste à mélanger dans la jupe, le tissu de la robe et la garniture du corsage. On fait énormément la robe de taffetas noir et on la garnit surtout de bleu ou de rose.

Les chapeaux sont presque tous de couleur et si l'on porte une paille noire, elle est doublée de taffetas clair, vert jade, bleu turquoise, par exemple. Les tons doux sont, en général, négligés sauf le mauve qui se voit beaucoup. On fait de cette teinte des petits modèles faciles à porter même avec le tailleur. On leur assortit, dans ce cas, la blouse de lingerie, le col ou le gilet. Le jaune est toutefois la couleur préférée tant pour les chapeaux simples que pour les chapeaux habillés.

Comme modèles petits, ce sont encore les bérets qui ont la vogue.

On voit, et on verra encore tout l'automne beaucoup de fleurs et de petits fruits sur les chapeaux. C'est bien la garniture la plus seyante qui soit.

Perle Satin

L'ALIMENTATION DES ENFANTS

Le lait présente cet avantage spécial de fournir l'ensemble des matériaux nécessaires à la construction, et dans les plus harmonieuses proportions ; les œufs viennent ensuite.

Le lait, les œufs sont une nourriture des plus précieuses ; ils doivent entrer pour la part la plus large possible dans l'alimentation.

La meilleure façon de se défendre contre les maladies et surtout contre la tuberculose n'est peut-être pas de se passer de viande. En tous cas, c'est l'adolescent qui a le plus besoin de viande, à condition que vous ne lui en donniez pas trop.

J'estime qu'avant 6 ans on peut parfaitement s'en passer, sauf quelques cas pathologiques qui relèvent du médecin. Quand la santé est normale, donnez en un peu de temps en temps, à condition que ce soit des viandes grillées ou rôties et non des ragoûts.

Entre 6 et 12 ans, ne guère dépasser six onces par jour, c'est un maximum qu'il y a intérêt à ne pas atteindre tous les jours.

Pour l'adolescent, entre 12 et 18 ans, ne pas dépasser dix onces, quantité qu'on peut atteindre sans grave inconvénient. En tous cas, toutes les fois que vous pourrez introduire dans l'alimentation, à quelque âge que ce soit, le lait et les œufs dans une large proportion, vous pourrez épargner d'autant la viande qui, en général, coûte plus cher

Le violet fait supposer atteinte de jaunisse les personnes au teint pâle et ciroux.

Les rayures disposées en travers des carreaux grossissent ; le blanc, le gris clair également.

Les rayures en long, les losanges élancent la ligne.

De grands pieds et des jambes « pas fines » s'abstiendront de bas et de souliers blancs.

D'ailleurs les chevilles empâtées délaieront avec avantage le petit soulier révélateur pour se gagner dans la botte lacée de préférence.

A la queue de la poêle

NAVETS AU GRATIN

Après avoir pelé de jolis navets, coupez les en tranches assez fines, et faites-les bouillir dans de l'eau légèrement salée environ 15 minutes. Ensuite retirez-les et mettez-les dans un plat, les saupoudrant de farine, sel, poivre, un peu de beurre, arrosez-les de lait, et recouvrez-les de fromage râpé. Mettez ce plat au four une dizaine de minutes afin de les faire gratiner. Servez chaud.

Utilité du persil. — Si, en faisant votre soupe ou une fricassée, vous constatez que l'un des condiments l'emporte sur les autres d'une façon un peu prédominante et lui ôte le goût ou l'effet recherché, jetez-y un petit bouquet de persil et vous verrez tout de suite s'adoucir ce goût et le tout faire un plat homogène.



CHEZ MARRAINE

RESULTAT DU CONCOURS DE MARRAINE ODILE

Ils méritent beaucoup de félicitations, les petits lecteurs de la Revue qui, en pleine période des vacances, ont répondu en si grand nombre et si bien à l'invitation de Marraine. Le concours a obtenu un vrai succès. Les réponses sont venues de partout, jusque du beau pays d'Acadie.

On a hâte, n'est-ce pas, d'acclamer les lauréats ? Voici. Les juges, après avoir longuement délibéré et comparé, en sont venus au résultat suivant :

PREMIERE CATEGORIE (12 à 17 ans).

1er prix : « Claire Vimont » (Claire Nadeau), Sault-au-Récollet ;
2ème prix : « Minou » (Thérèse Richard), Sherbrooke, P.Q. ;
Mentions : Delia Robichaud, St-Louis-de-Kent, N.-B., et « Furet », (Marcelle Viens), Notre-Dame-de-Grâces.

DEUXIEME CATEGORIE (12 ans et moins)

1er prix : « Marguerite » (Ernestine Richard), St-Louis-de-Kent, N.-B. ;
2ème prix : « Pomponnette » (Madeleine Rousseau), Notre-Dame-de-Grâces ;
Mention : Albert Ethier, Repentigny-Bains, P.Q.

Est-il assez intéressant le martyre du Père Viel de « Claire Vimont » ! Elle la sait, son histoire, Marie !... Et petit Pierre aussi !... Dame !... quand ça n'est pas dans son livre... on ne peut pas savoir ! Puis, « Minou » ? Comme il y a de l'enthousiasme dans son histoire de Dollard ! Elle n'eût certainement pas « regarder » de sacrifier tout pour la patrie, si elle avait vécu dans ce temps-là, et si, naturellement, elle avait porté... eulotte et surtout, avait été... bottée ! ! On n'en finirait plus s'il fallait énumérer les jolies choses si gentiment racontées par chacun. C'est malheureux que le nombre des récompenses soit limité et que tous ne puissent pas arriver... premier ! Il ne faut pas se décourager, cependant, mais revenir aussi nombreux au prochain concours. Continuez bien, petits enfants, à apprendre notre belle histoire, d'abord pour la bien connaître, et ensuite pour décrocher la palme la prochaine fois ! Courage !... et Honneur ! aux petits Canadiens et petites Canadiennes qui ont pris part au Concours. Marraine a le droit d'être fière de ses filleuls !
Une Grande Amie de Marraine.

NOTRE CONCOURS

Le concours de Marraine est fini ; nous proclamons aujourd'hui même les lauréats. Je félicite bien sincèrement tous mes petits amis qui y ont pris part et je remercie notre Directeur, Mlle Marie-Claire Daveluy et une grande amie de notre page qui ont bien voulu consentir à juger les manuscrits de nos concurrents. Sur ce, l'espace nous étant mesuré, je dis un « au revoir » au mois prochain à tous les habitués de chez

Nous commencerons, le mois prochain, la publication des travaux primés.

MARRAINE ODILE.

Béquillarde

(Suite)

Et la pauvre femme regardant Angèle à la dérobée constata avec effroi que son visage était plus pâle et plus maigre que jamais, et que sa petite poitrine rétrécie haletait sans cesse. Alors, oubliant toute précaution pour ne songer qu'à ses craintes :

— Tu ne te sens pas malade, n'est-ce pas, mon enfant ? demanda-t-elle en serrant ardemment la chère petite infirme contre son cœur.

— Moi, non, maman, pas du tout, se hâta de répondre Béquillarde qui, avec

LE PRINTEMPS

Le bois était rempli d'un parfum enivrant, les arbres se paraient de leurs belles fleurs, et les oiseaux dans les bosquets faisaient entendre leurs notes joyeuses. Enfin tout rappelait la résurrection de la terre. Quoi de plus beau que ces arbres en bourgeons, que ce paysage reverdissant, que ce ciel d'un bleu serein. Ah ! qu'il est heureux le poète de faire ressonner sa lyre ; le peintre, d'ajouter une couleur nouvelle à sa toile ; le paysan, la semence à son champs. Le printemps est la saison par excellence. Le bel âge nous est rappelé par cette saison.

Michel DURANDAL,
(11 ans)

LA MAISON PATERNELLE

(Extraits)

La maison paternelle ! combien de pensées, de souvenirs, ces mots éveillent dans notre âme. Tous ici-bas, ont-ils une maison paternelle ? Non. Mais aussi combien de personnes pourraient jouir du bonheur qu'elle procure, mais ne le veulent pas. Moi, j'en ai une et je l'aime de tout mon cœur.

Mais qu'est-ce qui m'y attache si fortement ? Sa situation, son aspect, son confort, sans doute, oui, mais plus encore, les personnes qui l'habitent et les souvenirs qu'elle rappelle.

J'aime encore notre maison paternelle, parce que c'est le nid bien doux qui a abrité ma jeunesse. J'aime ma chambre si gaie ! Cette chambre que je me plais à orner et à embellir, où je me réfugie toujours comme en une forteresse, pour cacher mes peines d'enfant. C'est là encore que je travaille ardemment à mon instruction.

La maison paternelle, c'est le joyeux rendez-vous des amis qui toujours accourent nombreux à nos fêtes tant aimées. Là se sont succédés de nombreuses réunions de famille. Le souvenir de notre chère maison paternelle, restera toujours gravé dans mon cœur, et lorsqu'à mon tour je la quitterai, je me consolerais en pensant qu'elle me reste toujours ouverte.

« FURET »,
(15 ans)

son intelligence précoce, comprit la pensée de sa mère. Je ne me suis jamais si bien portée, au contraire, c'était une simple supposition... pour rire ! ajouta-t-elle avec un sourire qui acheva de navrer sa pauvre mère ; car, hélas, le dépérissement de l'enfant n'était que trop sensible.

— Va, reprit gaiement Béquillarde, tu ne perdras pas au change si cela arrivait, car Marie est bien meilleure et bien plus jolie que moi, et si douce, si bonne, et si attentionnée ! Elle vous soignerait si bien, petit père et toi. Moi, je ne puis vous rendre aucun de ces légers services que les parents sont si heureux de recevoir de leurs enfants, c'est vous qui me servez, au contraire ! tandis qu'avec elle il n'en serait pas ainsi... elle est si complaisante, si attentive... oh ! oui, chère mère, ce serait un vrai bonheur pour toi d'avoir une pareille petite fille.

— Angèle, Angèle, je t'en supplie, finis cette cruelle plaisanterie ! s'écria la pauvre maman hors d'elle-même.

Cette fois, l'enfant sourit tristement et, jetant ses deux petits bras décharnés autour du cou de sa mère :

— Pauvre chère mère, pardon de t'avoir fait cette peine-là, dit-elle avec un accent sérieux bien au-dessus de son âge, mais si je ne t'avais pas parlé de ces choses, qui sait si tu y aurais pensé, plus tard ?

La maman tressaillit douloureusement et Angèle se remit à jouer, sans plus paraître se préoccuper de cette possibilité de mort qui avait bouleversé sa pauvre mère jusqu'au plus profond de son âme.

A partir de ce jour, la chère petite n'alla plus à l'externat. Le chemin était devenu trop long pour sa faiblesse croissante et le bruit de la classe et de la récréation la fatiguait.

Elle passait la moitié de la journée dans son lit et l'autre moitié, étendue, sans force, sur une petite chaise longue qui avait remplacé son fauteuil au milieu des fleurs et des oiseaux de sa fenêtre favorite ; mais, hélas ! elle oubliait maintenant de respirer le parfum des unes et d'écouter le ramage des autres. Souvent, elle se tournait vers le ciel.

« Comme il est beau et bleu ! disait-elle ».

Et ses joues devenaient plus blanches, ses mains plus maigres de jour en jour. Il n'y avait plus que ses yeux qui avaient l'air de vivre dans son pauvre petit corps rachitique.

Sa maman devenait, à force de la regarder, aussi pâle et aussi maigre qu'elle-même.

Son papa ne valait guère mieux, et l'on eût dit que le vieil Antoine aussi se courbait et se cassait depuis qu'il n'avait plus son cher petit ange du bon Dieu à conduire chaque matin à l'externat.

Le médecin venait souvent à la jolie maison enguirlandée d'aristoloques et de cobéas ; mais il s'en allait sans rien ordonner à personne, et en secouant la tête d'un air découragé.

Les roses même des beaux massifs bordant la maison fleurissaient et s'effeuillaient dans un abandon qui faisait peine à voir...

à suivre



Courrier de Marraine Odile

PETIT GRAPHOLOGUE ET JEUNE STUDIEUSE. — Eh bien ! vous nous reviendrez à un prochain concours. Nous en aurons souvent, il ne faut pas « boudier » pour ce contre temps ! Affectueux bonjour de votre part à tous les filleuls.

CLAIRE VIMONT. — Délicieuse votre lettre. Revenez-nous ! J'ai une grande filleule de votre âge et une autre plus âgée. Aînées et benjamins sont également aimées. Votre style est simple et déjà très joli.

MARGUERITE-L. VAUTOUR. — Bienvenue à la gentille nouvelle qui nous vient de si loin. Pourquoi ne prendriez-vous pas comme pseudonyme « Petit acadienne » ? J'aime bien les gens de « par chez-vous » et comme vous, j'admire de tout mon cœur Marguerite Bourgeoys.

FURET. — J'ai reçu votre réponse au concours. Je vous félicite et vous trouve bien courageuse, pauvre petite malade... Je serais si contente de vous savoir guérie, enfin !

MINON. — Certainement, Minon, que je veux de vous ! Je n'ai pas besoin d'être indulgente pour cela, je vous assure ! Votre lettre est gentiment tournée et vous demandez avec un petit air si caïlin... Votre réponse est classée, mais ce n'est pas moi qui serai juge au concours, je ne le voudrais pas. Pensez-donc, comme je serais embarrassée ; vous aimant tous, je voudrais donner le premier prix à tout le monde... Ah ! non, vraiment, une marraine ne fera jamais un bon juge de concours. Je confie à d'autres le soin d'examiner vos manuscrits et de décider qui parmi vous doivent avoir les prix. A bientôt, n'est-ce pas ?

FANFAN. — Il ne fallait pas avoir peur et répondre. Vous travaillerez pour le prochain concours, c'est entendu. Je dis à Furet que vous l'aimez bien et que vous correspondriez si vous n'étiez si occupée. Ce sera pour plus tard, peut-être, dites-vous. En attendant, revenez-nous ici Fanfan !

DELIA ROBICHAUD. — Petite « payse d'Évangéline » sera toujours bien accueillie ici. J'ai bien reçu votre réponse. Bonne chance !

MARGUERITE. — Ma petite Marguerite, je vous trouve gracieuse au possible et je vous attends le mois prochain. Votre réponse est classée. Bonne chance ! Je suis contente que vous aimiez venir « chez Marraine ». J'ai plusieurs filleuls dans votre « coin de pays » ; tous m'intéressent beaucoup.

POMPONNETTE. — Votre réponse est arrivée presque en même temps que celle de Furet. J'en suis contente et vous souhaite bon succès ! Où êtes-vous ma petite Pomponnette ? Furet me dit que vous êtes à la campagne. Bonnes vacances et amusez-vous bien, mignonne studieuse.

PETITE CURIEUSE. — Figurez-vous que j'ai vu une partie de ces belles fêtes dont vous me parliez dans votre dernière lettre. Cela m'a bien intéressée. Comment avez-vous aimé cela, vous ma filleule ? Que c'est joli ce coin de pays où vous demeurez ! Je devine votre joie d'être en vacances mais vous travaillez tout de même car votre réponse m'est arrivée et prouve votre ardeur à l'étude. Bonne chance, à vous aussi chère petite amie.

MIQUETTE. — Envoie un bonjour à Fleur d'Irlande et lui dit qu'elle a trouvé la réponse à la devinette proposée, « La sœur du curé doit être la femme du sacristain ». Marraine Odile répond à Miquette qu'elle a bien trouvé et l'invite à revenir causer avec nous.

LOULOU. — Bonjour Loulou ! Je classe votre intéressant travail et j'espère que je vous retrouverai ici le mois prochain.

FURET. — Votre gracieuse invitation m'a fait grand plaisir. Mes remerciements à votre aimable Maman et à vous chère petit Furet si éprouvé. J'habite très loin de chez-vous mais qui sait ? Si je passe là-bas, un jour, j'irai avec bonheur vous « bonjourner ». J'ai reçu avec plaisir votre travail. Dites-moi bien vite si vous allez guérir enfin ces pauvres yeux malades. J'invite à nouveau mes filleuls et filleules qui aiment la correspondance à échanger avec vous quelques lettres. A ceux-là je donnerai l'adresse telle qu'indiquée dans votre dernier billet. Bonne chance et affectueux aurevoir !

LULU. — Les moustiques me font penser aux gens à l'enthousiasme trop prompt. Ils aiment, ils s'intéressent... s'habituent, se lassent et s'en vont... Je vous assure petite Lulu que je n'ai

Sous la loupe

ISABELLE. — (Le manuscrit a été retourné ces jours-ci à Mlle Marthe G.... suivant son désir.) Un léger égoïsme d'enfant jeune et gâtée, quelques rares caprices, convaincue et combattive. L'humeur volontiers gaie mais pas toujours égale. Une sensibilité vive que la volonté, cependant, sait maîtriser et diriger habituellement. Elle sera énergique sans violence et douce sans faiblesse si son caractère se développe dans le sens où je le vois aujourd'hui. Elle est active, très intelligente et ferme et pourtant, je crois qu'elle a ses heures où l'initiative l'effraie ; elle hésite ; elle sera influençable, mais alors, il faudra qu'on lui prouve qu'on a raison ! Son jugement est sûr et lui donne une grande facilité à voir vite et bien. Elle a beaucoup d'imagination — genre gracieux et sentimental — elle aime les arts et l'élégance. Un peu mystique — consciencieuse — jusqu'au scrupule. Une sorte de coquetterie ingénue — si je puis dire affectueuse, elle veut aimer, plaire et être aimée, cause et taquine volontiers.

NINETTE. — Votre étude graphologique a été publiée dans la revue de juillet, mais le « typo » a changé votre pseudo de *Ninette* et on a imprimé bravement *Vinette*... ce qui faisait un bien vilain nom, n'est-ce pas ? J'espère que vous retrouverez facilement, maintenant, ce qui vous intéresse.

SOLANGE. — Volonté patiente et persévérante. Quelques rares et légers caprices. De l'orgueil, de la fierté mais sans exagération car elle n'est ni poseuse ni coquette. Elle est bonne et sensible, active et dévouée, généreuse. Cependant, parfois, elle a bien quelques petits accès d'égoïsme. Je crois qu'elle a dû être une enfant choyée et gâtée et qu'elle avait alors ses heures de caprices et d'inconscient égoïsme. Il peut lui en rester quelque chose mais assurément c'est une personne qui par intelligence et par fierté tend à se perfectionner. Elle est très jeune et pourtant elle n'est déjà plus n'importe qui ; elle sera si elle le veut une « personnalité » très intéressante. Beaucoup d'imagination, genre gracieux et sentimental. Elle aime les arts. L'humeur est agréable, et enjouée.

PAPILLON et MICHELINE B. — J'ai, vous le voyez, pris note du changement indiqué. Mille excuses très sincères pour le retard apporté à vous répondre. J'ai peu d'espace et de nombreux correspondants.

PAPILLON. — A tout seigneur, tout honneur ! Papillon n'est ni égoïste, ni trop capricieuse ; elle n'est pas étourdie... ni volage... c'est un papillon d'un genre extraordinaire ! Elle n'est pas expansive et sa discrétion est parfaite. Elle est assez sensible pour être bonne mais elle n'a pas de sentimentalité à se reprocher. Surtout, (A suivre à la page 23)

plus à me plaindre des insectes « sympatiques » dont vous parlez... avec une sourde rancune ! Que cette rancune et cette crainte ne soient pas chez-vous, je vous en prie, le commencement d'une sagesse qui... éloigne trop ! Votre épître m'a réjouie. Que vous êtes donc une « rayonnante », vous, et... ingénument sans vous en douter ! J'attends toujours avec impatience votre « billet du mois » et vous répondrais volontiers aussi longuement que vous m'avez écrit l'autre soir si j'avais plus de temps à donner à mon courrier. Je vous remercie pour votre acte de complaisance de mardi. Vous m'avez fait — encore une fois — grand plaisir. Soyez certaine que je vas relire votre épître, histoire de me délasser agréablement ! Revenez Lulu ! Revenez chez moi !

YOLANDE. — Je vas vous gronder « Yol » ! Vous êtes si longtemps à vous occuper de ce vol de tristes papillons noirs que vous semblez nous oublier ! Il faut venir causer plus souvent ; vous chasserez ainsi l'ennui et vos lettres n'auront plus cette teinte de mélancolie. Riez, chantez — ma mignonne — jouissez de vos dix-sept ans... Ne croyez pas la vie triste ou méchante. Il y a des heures comme cela, il est vrai, mais la vie elle-même est ce que nous la faisons ; belle ou non. Et les heures bonnes et sereines ne manquent à personne. Jolie votre lettre. Comme je voudrais vous faire plaisir ! Mais j'habite loin de Montréal et n'y passe que très rarement. A votre demande ; vous avez déjà reçu quelque chose de moi. Je suis tellement occupée que j'ai bien peu de temps à moi. Si les choses changent un peu, croyez que je ferai mon possible pour faire plaisir à ma chère et charmante filleule.

MARRAINE ODILLE.

Tél. Est 518

Bureau et Atelier :
210, rue PLESSIS, près Ste-Catherine.

H. TRUCHON
ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

Résidence :

1030, rue BORDEAUX.

Tél. Est 3343.

TEL : EST 2025.

A. GALARNEAU

Plombier, ferblantier et couvreur.

459 rue Panet, - - - Montréal

Tél. St-Louis 3002 W.

D. PARE

PLATRIER

Enduits faits au contrat ou à l'heure avec entière satisfaction.

716, rue Papineau, près Marie-Anne, Montréal.

Tél. EST 3140.

STUDIO ONTARIO

AGRANDISSEMENTS, POSES D'ENFANTS
ET MARIAGES

Spécialité : Ouvrage d'amateurs par service
Ouvrage d'amateurs par service postal.

714, rue Ontario-Est - - - Montréal.

ETABLIE : 1850.

TEL. EST 5519.

L. A. COTE

LE PHOTOGRAPHE BIEN CONNU

A l'occasion du mois de mai, nous vous invitons de venir avec vos enfants. — Nous posons le jour et le soir.—Tout ouvrage est garanti.

803, rue Ste-Catherine Est, MONTREAL

Tél. St-Louis 945

J.-A. LAMARCHE

ENTREPRENEUR PLATRIER

B'anchissage — Tapissage — Peinture.

Ouvrage fait avec soin et à prix modérés

646a RUE DROLET,

MONTREAL

CHS. ARCHAMBAULT

NOTAIRE

755, rue Mont-Royal Est, MONTREAL

Téléphone St-Louis 6421.

LEONARD & AIME JOYAL

Entrepreneur de peinture sur auto. Ouvrage de première classe garanti au plus bas prix.

1462, RUE BORDEAUX, Montréal.

Ouvrage de toutes sortes.

Tél. St-Louis 6793

E.-O. SENECAI

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

Avant de donner votre contrat d'électricité consultez nous.

52 rue Papineau

847 rue Marie-Anne Est

MONTREAL

A. BOUCHER

HORLOGER, BIJOUTIER et GRAVEUR

Spécialité :

Réparation dans la bijouterie.

75, rue Mont-Royal Est,

MONTREAL

Retenez votre tour par téléphone.

Tél. Est 9143

RAOUL THIBAUT

SPECIALISTE OPTICIEN, OPTOMETRISTE
Gradué en 1904

425, rue Amherst,

MONTREAL

En face de l'Eglise Ste-Catherine, près de la rue Robin.

Tél : EST 9888w

RAOUL LEONARD
TAILLEUR

Spécialité : Pressage et nettoyage Français.
Nous allons chercher et délivrons
la marchandise à domicile.

764, rue Ontario Est, 2ème étage,

Montréal

SOUS LA LOUPE

(Suite de la page 22)

elle dissimule volontiers le côté aimant de sa nature et elle maîtrise ses sentiments, allant jusqu'à jouer parfois la froideur ou l'indifférence. L'imagination est ardente mais Papillon ne nous contera pas toujours ses rêves et ses enthousiasmes. Elle en a ; elle aime le Beau, l'élégance, le luxe peut-être même. Elle aime — et probablement cultive avec facilité — les arts. Elle est franche et loyale, courageuse et active. Elle a de la prudence et de la prévoyance. De la fierté, un peu d'orgueil. Quelques impatiences. La volonté parfois influençable est souvent autoritaire et assez ferme.

MICHELIN B. — Orgueil, un peu de prétention. Sentiment du devoir bien développé. Franchise. Expansion rare mais alors, plutôt avec les étrangers. De l'ardeur, de l'activité, de l'enthousiasme. Humeur assez égale, souvent enjouée, parfois taquine et combattive. Beaucoup d'imagination mais suffisamment de sens pratique. Quelques distractions. Micheline est volontiers pensive. Probablement pieuse, consciencieuse jusqu'au scrupule. Du goût et de la culture, aptitudes intellectuelles. Esprit clair, volonté calme et suffisamment ferme.

BLANCHON (ou Blanchou). Beaucoup d'imagination. Volontiers taquine, un peu agressive à l'occasion. Elle aime causer et adore la discussion. Franche mais généralement peu expansive. Très prudente, elle se méfie et ne donne pas à tout le monde son estime ou sa confiance. Consciente de sa valeur, elle n'est pas sans un brin de prétention et d'orgueil. Cependant elle est trop intelligente et fine pour être poseuse. Elle a un goût exquis et s'intéresse vivement aux choses intellectuelles et aux choses d'art. Très sensible, ardente et généreuse. Une espièglerie amusante. La volonté n'est pas très égale et manque parfois de constance. Douce avec quelques malices peu graves.

COLOMBE. — Débrouillarde, active, très vive. Beaucoup d'ordre et de goût, volontiers minutieuse. Un jugement solide. Une nature très fière, très distinguée, orgueilleuse et un brin coquette — pas au sens que l'on donne parfois à ce mot. Je ne dis pas *flirt*, je dis : aimant plaire, gracieuse et se voulant aimable. Humeur à peu près égale, généralement enjouée. Généreuse et complaisante au possible. Grande facilité de causerie... écrite ou parlée. Beaucoup d'imagination, une sensibilité fine ; rare distinction du goût et des sentiments. Elle edoit être très adroite, bonne ménagère et sans doute elle cultive avec succès un art. Très idéaliste, chose étrange, elle est suffisamment pratique. Elle s'est perfectionné. Elle a dû être un peu égoïste, parfois autoritaire ; elle garde quelques impatiences, un brin de nervosité mais on sent qu'elle aime le Beau en elle et autour d'elle ; elle travaille à son perfectionnement, comme elle travaille à tout autre chose ; avec soin, avec ardeur, avec élégance. Peut-être est-ce là « l'histoire du Musée » ? Je verrais là assez volontiers un symbole en effet, mais je ne connais rien de rien aux rêves et ce n'est pas un vieux bonhomme de graphologue comme moi qui aurait le temps de faire... « du spiritisme » ! Etes-vous contentes, là, voyons, Blanchons et vous ?

THELMY. — Très jeune personne mais caractère déjà pas mal formé. Ardente, enthousiaste, gaie, confiante, portée à prendre gentiment gens et choses. Volonté assez égale et ferme décision prompte, jugement habituellement droit. Cependant la sensibilité et l'imagination très vives portent parfois ma correspondante à l'exagération. Beaucoup de goût, un rare sens esthétique. L'esprit est vif et gracieux, fin et distingué. Elle aime le monde, l'élégance, le brillant. Soigneusement discrète pour son compte et celui des autres. Elle a ses heures de rêverie et de sentimentalité ; elle est parfois un peu distraite. Elle a de l'ordre, de la constance et une heureuse mémoire. De l'orgueil mais tout de même beaucoup de simplicité et de naturel.

CHARLES, LE PETIT GERANT. — Une bonne dose d'égoïsme. Beaucoup d'enthousiasme ; une sensibilité, une impressionnabilité très... développées. Mon correspondant est capable de s'emballer de se monter... et de redescendre aussitôt. Actif et débrouillard, original et fin. Sentiment du devoir très vif. L'humeur n'est pas toujours égale, et quoique volontiers gai il a bien aussi ses heures de mélancolie. Quelques caprices. Je le crois susceptible parfois et sans être jaloux, je pense qu'il souffrirait si ceux qu'ils aiment témoignaient devant lui de leurs préférences pour d'autres. Aime tout autant à causer qu'à rêvasser ; il est volontiers sentimental. Beaucoup d'activité et de vivacité ; quelques distractions. Du goût, de la simplicité.

FLEUR DES CHAMPS. — Je ne vous avais pas oubliée mais je fais passer par ordre de dates et je classe soigneusement les lettres à leur arrivée chez-moi. J'avoue que vous devez attendre parfois mais je n'y puis rien malheureusement. Energique, ferme, prompte à la décision. Beaucoup d'initiative. L'imagination est vive ; elle est sensible et aimante. Nullement égoïste. Elle a de l'ordre et du goût. Elle a peu d'orgueil — elle reconnaît facilement les qualités des autres ; elle n'est ni jalouse, ni susceptible. Elle a l'humeur plutôt égale, généralement agréable mais pas d'une gaieté très démonstrative. Elle est nerveuse et a ses moments de timidité — qu'elle dissimule aisément. Elle est débrouillarde et active. Ardente et convaincue dans ses idées, elle les défendra avec énergie et sera combattive à l'occasion. Très fidèle et dévouée dans ses affections.

UNE AMIE DE LA REVUE. — Goûts et idées larges. Ténacité et combattivité à l'occasion. Chose étrange, ma correspondante qui est bonne et généreuse, à ses heures d'égoïsme. La volonté est ardente, énergique, obstinée, persévérante, autoritaire et cassante s'il le faut « pour gagner ». Très intelligente et assurément pas bavarde. Avec encore plus de culture littéraire, l'intellectualité serait remarquable ; ma correspondante a des aptitudes littéraires et une grande facilité d'élocution. La mémoire est heureuse. Elle n'est pas timide ; la décision est prompte, elle a de l'initiative ; elle est active et débrouillarde. Le jugement est droit. Elle est plus sensible que sentimentale. L'humeur est souvent enjouée mais ma correspondante a parfois ses moments de fatigue, de mélancolie. Inutile de dire qu'avec son genre de volonté cela ne dure pas. Vous voyez, qu'il n'y a pas là la moindre raison de « détester ». J'ajoute : peu d'orgueil — aucune vanité, aucune prétention.

Le courrier de la dame qui lit

CONSULTATIONS :

GEO. D'A. 2. — Dans le dernier numéro de « La Revue Nationale » vous mentionnez le nom de « La Nouvelle Revue Française », pourriez-vous me faire connaître l'adresse de cette revue, en France, ou me dire chez quel libraire, à Montréal, je pourrais me la procurer ?

R. — Adressez à 35 et 37, rue Madame, Paris (6), France. Vous pouvez aussi vous la procurer chez Déom frères, libraires à Montréal.

MIREILLE DE VERSAILLES. — J'aimerais à connaître les noms des auteurs canadiens...

R. — Procurez-vous le Manuel de la littérature canadienne, par M. l'abbé Camille Roy. Vous en trouverez des exemplaires chez tous nos libraires, à Montréal.

CHRISTINE. — I. On parle tous les jours de l'encyclique *Rerum Novarum*, pourriez-vous me dire où je pourrais m'en procurer le texte ainsi qu'une étude ou analyse ? II. Laure Conan est-elle notre seule romancière canadienne, et quels sont ses ouvrages ?

R.—I. Le Père Archambault, S.J., a publié récemment une édition de l'encyclique avec commentaires. II. Mais non. Je connais de Mlle Gaétane de Montreuil « Fleur des Ondes », et de Mlle Bibaud, « Avant la conquête » et « Les fiancés de Saint-Eustache »... Voici quelques romans de Laure Conan : « Angéline de Montbrun » ; « A l'œuvre et à l'épreuve » ; « Larmes d'amour » ; « L'Oublié » ; « L'obscur souffrance ».

ACTUALITES :

— Un décret du 23 avril 1920 met à l'index toutes les œuvres du célèbre romancier italien, Guido da Verona.

— En 1919, les bibliothèques municipales parisiennes ont prêté près de 1,500,000 volumes. C'est un fait inouï, jusqu'ici.

— En 1904, se fondait à Milan une « Fédération des bibliothèques catholiques ». Aux 700 bibliothèques ainsi groupées ont été fournis à des prix extrêmement avantageux des livres et du matériel. Le bulletin mensuel de cette Fédération vient de prendre récemment le titre de « Rivista di lettura ». M. l'abbé Casati la dirige.

— M. Paul Bourget prépare un nouveau roman : *La onzième heure*. Un drame a été tiré de son roman *Le sens de la mort*.

— A l'occasion de la mort de Miss Rhoda Broughton, romancière anglaise, l'on raconte, non sans humour, le trait suivant :

Gladstone, ayant été aperçu un jour, dans une bibliothèque plongé dans une lecture intense,

L'Envol des Heures

Poèmes de l'abbé Arthur Lacasse, prêtre, 200 pages, in-8, chez l'auteur, à la cure de St-Apollinaire, cté de Lotbinière, Qué.

Le prêtre et le poète qui monte aujourd'hui à l'hôtel du Beau pour la seconde fois nous avait donné, en 1916, les *Heures solitaires* que la critique signala comme une œuvre littéraire assez près de la perfection. Son deuxième ouvrage justifie amplement les promesses du premier-né. Il nous offre des beautés et des élévations de musique et de sentiment qui laissent dans l'âme assez de cette « euphorie morale » tant recherchée par les amants de haute culture intellectuelle et artistique.

Deux notes prédominantes caractérisent l'œuvre et l'écrivain : l'inspiration religieuse, qui tient du prêtre, et le sens national qui anime le profond patriote. L'abbé Lacasse est de ceux qui pensent, à bon droit, que nous devons avoir nos Lettres canadiennes, parce que la race, l'histoire, la tradition et la nature, qui sont nôtres, n'ont pas tant à envier à l'histoire, aux traditions, au culte et à la nature des pays étrangers. Et il soutient, d'effective manière, que pour être nationale notre inspiration artistique et littéraire a besoin d'être religieuse d'abord, et alimentée ensuite aux sources fécondes de notre passé glorieux, de notre présent déjà riche en œuvres de toutes sortes, et, de notre grande nature si harmonieusement parée et si impressionnante sous ses aspects variés.

Mais il est des sentiments universels par où l'humanité entière se trouve unie, et que tous les artistes, de tous les temps et de tous les pays, ont exprimés aux hommes par besoin naturel et instinctif de concordance générique. C'est pourquoi bien des thèmes sont repris pour célébrer l'amour, la victoire et la paix, ou pour pleurer sur les haines, les malheurs et la mort. Tout poète qui respecte la grandeur de son sacerdoce apportera, aux heures dites, sur l'autel de ses frères humains les oblations de son esprit et de son cœur.

Monsieur l'abbé Lacasse nous offre ainsi de splendides poèmes sur la *Guerre des Nations*, *L'Agonie des clochers*, *la Paix*, et les grands *Morts qui reviennent*. Mais aussi, en dehors de ses « heures méditatives » et de ses « heures d'angoisses », il se plaît à brosser de délicieux croquis de paysages familiers et de scènes locales

(Suite à la page 26)

l'une des connaissances du grand homme d'état fut curieux de connaître l'ouvrage de philosophie ou de politique qui le passionnait ainsi. Il attendit patiemment et demanda pour son compte le même volume, dès qu'il fut rendu. O surprise piquante, c'était le roman célèbre de Miss Rhoda Broughton : *Red as a rose is she*. L'amour de la politique ne conduit pas toujours à la meilleure politique de l'amour. Ces grands hommes ont quelquefois besoin de leçons...

* * *

QUELQUES ARTICLES DE REVUE.

Presse Marie Bonaparte. *Le combat du bolchévisme contre la nature humaine*. (La Revue bleue, 19 juin 1920). — Lucien Maury, *La graphomanie* (Ibid.). — Marcel Boulenger, *René Boylesve*, (La Revue critique des idées et des livres, 25 juin, 1920). — Gustave Babin, *Le congrès féminin de Genève*. (L'illustration, 26 juin 1920). — André Beauvier, *Les contes de M. Pierre Mille*, (Revue des Deux-Mondes, 1er juillet 1920). — André Baudrillard, *Pour la reconstruction et la décoration des églises*. (Revue pratique d'apologétique, 15 juin 1920). — Pierre Lasserre, *Les chapelles littéraires. III. Charles Peguy*, Fin. (La Minerve française, 1er juillet 1920). — Arnold Bennett, *Outre-tombe*. (La Grande Revue, juin 1920). — *Institution de la Fête nationale de Jeanne d'Arc*. (La Documentation catholique, 3 juillet 1920). — René Johanneau, *La réforme du journalisme*. (Ibid.) — Th. Mainage, *Le Docteur Boissarie*. (La Revue des Jeunes, 26 juin 1920). — Gaston Tessier, *L'effort syndical féminin et chrétien* (Ibid.). — Henri Ghéon, *Les trois miracles de Sainte-Cécile* (Fragment). (La Nouvelle Revue française, 1er avril 1920). — Abbé Martial Levé, *Lettre*. (La Revue Moderne, 15 juillet 1920). — Chanoine Emile Chartier, *Le Canada d'hier et d'aujourd'hui, 1840-1914*. (La Revue canadienne, juin-juillet 1920). — Mgr Arthur Beliveau, *Après cinquante ans*. (à propos du centenaire de l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne). (L'Action française, juin 1920).



Livres, revues et journaux

A l'avenir la *Revue Nationale* accusera réception des ouvrages dont on lui enverra un exemplaire, et publiera une appréciation des ouvrages dont on lui fera tenir deux copies.

* * *

LA BONNE FERMIERE

Economie domestique, Agriculture féminine, Sociologie et littérature.

Le numéro de juillet de cette revue nous arrive dans sa fraîche et pimpante toilette d'été et c'est avec une joie bien justifiée qu'il sera accueilli partout. Car « La Bonne Fermière » est vraiment la seule revue qui sache plaire à la ménagère et à la fermière cultivée, tout en l'intéressant par son côté utilitaire et pratique.

La revue, sur papier demi-glacé, porte de jolies gravures, qui en enjolivent le texte de correction parfaite et d'élégance irréprochable. C'est le magazine par excellence des femmes de goût et qui ont de l'attrait pour les choses sérieuses plaisamment offertes et joliment présentées. Nous recommandons hautement « La Bonne Fermière » à toutes nos lectrices. Elles peuvent s'y abonner, pour la modique somme de cinquante sous, à l'administration : 4½, rue Racine, à Québec, ou chez toutes les secrétaires des Cercles de Fermières de la province.

* * *

Malgré des circonstances adverses presque insurmontables, la presse nettement catholique et indépendante des partis politiques se maintient et se développe chez nous. C'est ainsi que trois de nos meilleurs journaux hebdomadaires viennent de célébrer d'importants anniversaires.

C'est de tous cœur que nous félicitons, le *Bien Public*, des Trois-Rivières, qui vient d'entrer dans sa treizième année d'existence ; le *Progrès du Saguenay*, qui vient d'entrer dans sa trente-cinquième année, et l'*Évangéline* de Moncton, qui commence sa onzième année. A tous trois, qui sur des terrains différents, livrent les mêmes bons combats, la *Revue Nationale* offre ses saluts fraternels et ses meilleurs vœux.

* * *

LENDEMAIN DE CONQUÊTE, par l'abbé Lionel Groulx. — 1 volume, 5 x 7½, 240 pp., 90 sous. Bibliothèque de l'Action française, Immeuble de la *Sauvegarde*, Montréal.

M. l'abbé Groulx vient de publier sous ce titre les leçons qu'il a professées, l'hiver dernier, à l'université de Montréal. C'est la suite de la « Naissance d'une race » où se trouvent expliqués la formation du type franco-canadien. Avec *Lendemain de conquête* commence l'histoire de ce type sous la domination politique de l'étranger.

Cette partie de l'histoire du Canada est l'une de celles qu'on ignore le plus et qui suscite pourtant le plus de curiosité. Quel est celui qui ne s'est pas souvent demandé : Quel était, au lendemain du départ des troupes et des administrateurs de France, l'état réel de nos aïeux ? De quel point sont-ils partis pour réédifier notre pays ? Quelle fut la répercussion sur leur vie propre, sur leur progrès intellectuel et matériel, de la conquête anglaise ? A tout cela l'auteur répond avec des faits et des chiffres.

Lendemain de conquête nous offre l'occasion d'absorber en quelques heures le fruit de longues années d'étude. Ce livre aura sa place dans tous les cabinets de travail.

Communiqué des Editeurs.

* * *

LA VIEILLE MAISON. — Un volume de vers par Blanche Lamontagne. Bibliothèque de l'Action française.

Nous saluons avec plaisir l'apparition de ce nouvel ouvrage dû à la plume de notre très estimée collaboratrice Mlle Blanche Lamontagne. Les critiques souligneront la valeur technique de ce livre et par quoi notre jeune poétesse révèle qu'elle sait son métier de poète.

Pour nous, nous voudrions surtout louer la noblesse soutenue de l'inspiration de l'auteur, quel que soit le sujet qu'elle aborde, et le charme prenant qui se dégage de presque toutes les pièces dont se compose son livre. Mlle Lamontagne sait faire aimer en les décrivant, sans doute parce qu'elle les aime et parce qu'elle décrit supérieurement, les choses familières qui l'entourent et les vastes horizons où son regard se perd, dans son beau pays de Gaspé. Presque toute son œuvre est un hymne à la gloire de sa petite patrie, et seuls ceux qui ne l'ont pas lue, et qui ignorent les riches sources d'inspiration que recèlent notre immense pays et nos mœurs régionales pourront la soupçonner, pour autant, de manquer d'intérêt et de variété.

Ajoutons que l'auteur de la de la *Vieille Maison* parle aussi, délicieusement quoique trop brièvement et dans une veine un peu mélancolique, des choses de l'amour, et citons, pour finir cette trop courte notice, quelques vers afin de donner à ceux de nos lecteurs qui ne l'auraient pas encore le désir de lire tout le volume.

*Je me plaignais lorsque le soir,
Tu me quittais, enivrée et muette,
Inquète,
Et le cœur pourtant plein d'espoir.*

*Ces plaintes où le chant se noie,
Ces sourires trempés de sel,
C'était le ciel,
C'était la joie*

*Là-bas
Maintenant tu chemines,
Et moi je vais, chagrine
Ici-bas.*

*Dans ce deuil que le temps m'apporte,
Je croirais que le ciel à pitié de mon sort,
S'il m'était donné d'écouter encor
Le bruit que tu faisais en refermant la porte !*

A. St-P.

* * *

L'HOMME DU JOUR, recueil de contes et de nouvelles, par Marie-Rose Turcot. Edition de la Librairie Beauchemin.

L'auteur n'est pas une inconnue pour les lecteurs de la *Revue Nationale*. Elle a pris part avec honneur à divers concours de la Société Saint-Jean-Baptiste, concours dont notre revue a toujours publié les meilleurs travaux.

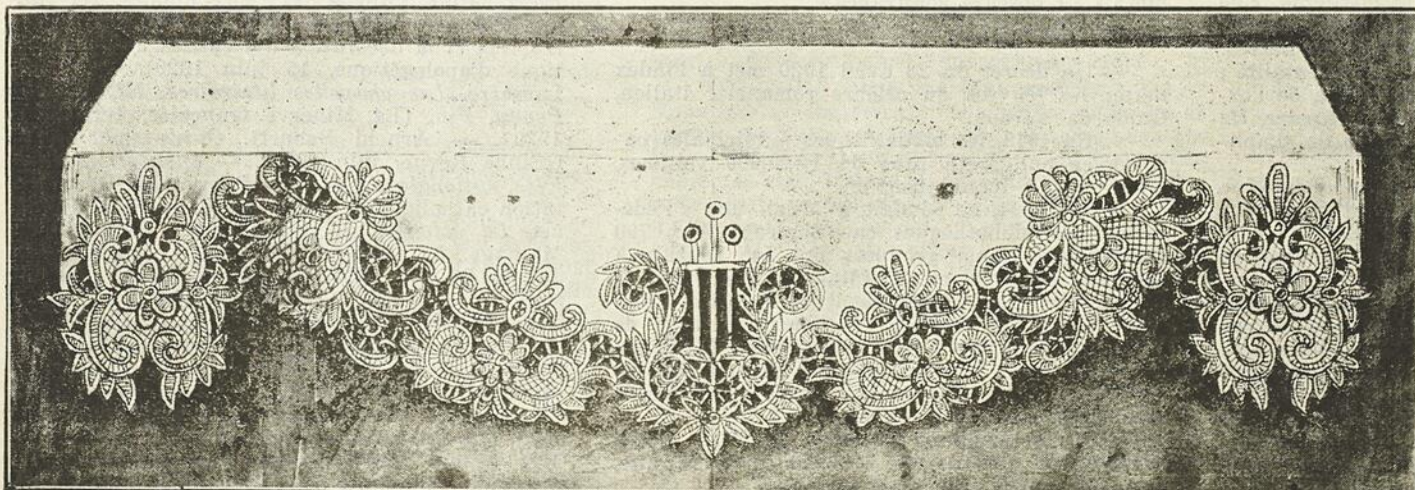
Son livre, (son premier livre) comme ses compositions de concours, révèle un beau talent, qui ne demande apparemment qu'un peu plus d'expérience pour produire des œuvres remarquables. On y voit en germe — quelques-unes même déjà très développées — les qualités qui font les bons novellistes et les bons romanciers : l'esprit d'observation, l'habileté à nouer et dénouer une intrigue, le sens dramatique, la connaissance du cœur humain, le don de faire vivre ses personnages et l'aisance du dialogue.

Qu'elle continue à cultiver ses dons naturels et Mlle Turcot, qui est très jeune, pourra se tailler une place honorable parmi les romanciers de langue française.

En attendant, elle nous a donné une œuvre d'un vif intérêt, d'un réel mérite, et qui ne saurait manquer de plaire à ceux qui aiment les ouvrages d'imagination.

A. St-P.

Le Panier à Ouvrage



Très élégant dessus de piano en dentelle renaissance. Ce travail abandonné un moment faute de matériaux, n'en est pas moins toujours de mode, surtout lorsqu'il est fait avec des points différents les uns faisant ressortir davantage les autres. Le dessin des plus gracieux peut parfaitement être étampé pour le travail au riche-lieu, pour celles de nos aimables lectrices qui voudraient le faire de cette façon.

La plus grande attention est toujours donnée à toutes les commandes, et la maison faisant elle-même ses patrons donne toujours satisfaction aux demandes qui lui sont adressées.

Toujours à la disposition de tous. Raoul Vennat, 642, rue Saint-Denis, Montréal. Est 3065.

Le Canada Illustré

Les peintres, les poètes, tous ceux qui aiment la belle nature, les sites pittoresques, sont servis à souhait dans la province de Québec.

(RESEAU DU PACIFIQUE CANADIEN)



Aux framboises !



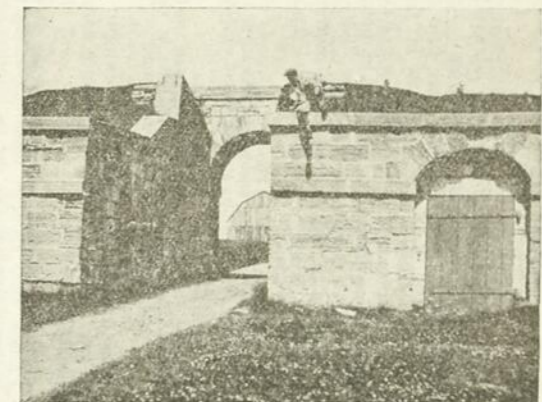
Campement dans les montagnes.



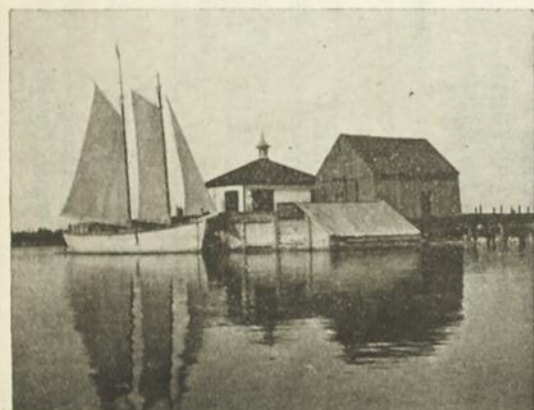
Un vieux manoir seigneurial, à Sainte-Rose, comté des Deux-Montagnes.



Sur les bords de la Gatineau.



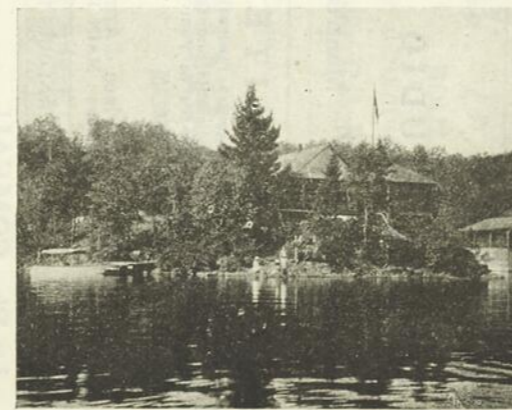
Porte du fort de l'Île-aux-Noix, près de la frontière des États-Unis.



Vieux quai, à Sabrevois, sur le Richelieu.



Le lac Memphrémagog.



Maison d'été, vallée de la Gatineau.



Le mont Orford, dans les cantons de l'Est.

ST. DENIS COAL & CARTAGE Co. LIMITED

BOIS — CHARBON — CAMIONNAGE
900, rue Saint-Denis. Tél. St-Louis 8302.

Tél : Est 4841.

N. THIBODEAU

EXPERT SERRURIER
ET MENUISIER
Réparations générales

54½, rue Robin Montréal

TEL. EST 8184.

ROBERT SCHEEN TAILLEUR

Habits nettoyés, pressés, réparés. Prix Modérés.
Habits faits sur mesures.
244, rue Saint-Hubert, - - Montréal.

NATIONAL STUDIO

402, rue Ste-Catherine E - Montréal.

LA ROYALE, LIMITEE

Compagnie d'assurance sur la vie et contre l'incendie
Wm. MACKAY, gérant-gén. La plus puissante compagnie
J.-H. LABELLE, gérant-adj. d'assurance-feu de l'univers.
ACTIF : \$135 000 000

Représentants à Montréal :

HURTUBISE & SAINT-CYR, 2, Place d'Armes
Agence établie en 1860. Téléphone : MAIN 1287

Stand : EST. 9480

Rés : ST-LOUIS 7777

Ls-Ph. COMEAU AUTOMOBILES A LOUER

à l'heure ou à la journée

1211, rue Chabot, Montréal

Tél : St-Louis 3745

ALPHONSE HEYSE ENTREPRENEUR PEINTRE

Spécialité : Tapissage, Blanchissage, Imitation,
Raccommodage de murs.

142, rue Saint-Denis, MONTREAL

Tél : Est 5593

ODILON DESOURDY

MARCHAND-TAILLEUR

137, rue Saint-Laurent, MONTREAL

Tél : EST 5785

D. NADEAU

LIBRAIRIE — PAPETERIE

Spécialité : Tapisserie.

828, rue Ontario Est Montréal

Tél : MAIN 3538

J.-A. BOISVERT

PLAQUEUR

en nickel, cuivre, doreur, argenté sur tous genres de
métaux et finisseur en cuivre.
Ornements d'Eglises, garnitures de voitures et lampes.
Bureau : 82, rue Saint-Gabriel Montréal

A. MORISSETTE

— 18 années d'expérience —
Expert dans les orgues et pianos

87, rue Poupart, MONTREAL

L'ENVOL DES HEURES

(Suite de la page 23)

qui nous attachent avec amour et avec fierté aux
âmes et aux choses de chez-nous.

Cette appréciation n'est pas une critique. Et
nous nous atacherons moins à la forme qu'au
fond. L'inspiration du poète est haute et elle
embrasse tous les domaines de la pensée.

L'homme reste, à ses yeux, l'être faible et
qui lutte sans trêve contre lui-même. « Je sens
deux êtres en moi » s'était écrié l'Apôtre :

« Que de grandeurs en l'homme et que de petitesse !
« Coupable, il garde encore la majesté d'un roi :
« Aveugle, il a besoin, si grande est sa détresse,
« Des clartés pures de la foi !...
« Assoiffé d'idéal et de joie infinie,
« Il erre, vagabond pleurant son triste sort :
« Déçu dans son espoir il souffre de la vie
« Et tremble en face de la mort... »

La nature lui parle une langue symbolique
que ses amants seuls peuvent comprendre et
traduire :

« Montez jusques au ciel, grandes voix des montagnes !
« Enfilez votre clameur, ténébreux océans !
« Bises d'hiver, soufflez sur les blanches campagnes !
« Muez en pleurs vos rayons d'or, astres géants !... »

Les grands événements qui émeuvent le monde
trouvent dans son âme un écho qui s'exhale
en tristesses ou en joies intensément ressenties :

« Fléau dévastateur, monstrueux ouragan,
« Qui courbe sans égard tant de fronts arrogants,
« Viens, frappe et purifie, ô guerre !
« N'es-tu pas la souffrance et l'expiation,
« Cautère que Dieu met au cœur des nations
« Pour les guérir et les refaire ?... »

Les Lettres et les Arts lui ont ouvert des
visées d'une psychologie fine et charmante :

« Les poètes sont obsédés.—
« Sous le vieux toit qui se lézarde
« Ils entendent des voix criardes,
« Les grands poètes sont obsédés... »

« Ils se demandent si les pierres
« N'ont pas une âme de douleur
« Et s'en vont répandant des pleurs
« Sur les angoisses de ces pierres... »

« Les poètes sont des voyants. —
« L'ombre leur brosse des images
« Qui leur paraissent des visages
« Aux pauvres poètes voyants... »

La foi et la prière inspirent ses pensées :

« Lorsque l'ombre du soir voile, au bord du ciel bleu,
« L'horizon pourpre où le soleil vient de descendre,
« Qu'il est doux, ô Seigneur, vous voir et vous entendre,
« Dans la tranquillité profonde du saint lieu !... »

La douleur, qu'il a vue de si près, tant de
fois, lui qui touche les âmes et les cœurs tourmentés
et qui, de sa divine parole, les panse et les guérit,
la douleur l'a touché :

« Comme le soc déchire avec peine la terre
« Où le grain doit mourir pour renaître plus beau,
« Ainsi l'âpre douleur divinement opère,
« Et dans l'homme dompté renaît un cœur nouveau... »

Tous les tressaillements d'espoir et d'allé-
gresse, toutes les tortures morales, toutes les vi-
brations qui secouent et qui réveillent au cœur
de l'homme les manifestations de dépendance en
face de Dieu, de la Nature et de la Vie, tout
retrouve en son âme de poète un écho que son
verbe inspiré nous transmet.

Mais aussi, la profonde et muette éloquence
des plus humbles créatures, choses qui sont fami-
lières à notre vie quotidienne, scènes paisibles
des existences heureuses, objets qui font le charme
de notre oreille ou de nos yeux, chaque chose
l'attire, le captive et l'émeut. Et c'est alors que
le poète devient le chantré personnel, dont l'ins-
piration locale révèle à nos sens des musiques
inouïes et des visions inaperçues qui enjolivent
nos horizons et nous les font aimer.

« La ferme, tout à l'heure active et bourdonnante,
« Sommeille. Au râtelier ronflent les ardennais,
« Herbes et tombereaux sont, depuis la brunante,
« Remisés sous le porche où pendent les harnais... »

« Sinieuse et grisâtre, au pied de la montagne,
« La route même, où rien ne bouge, est au repos :
« Sa tâche chaque soir finit, à la campagne.
« A tâte heure paisible où dorment les troupeaux... »

Il se plaît à célébrer les choses qui sont bien
de chez nous, ces mille et une manifestations de
notre vie à nous, et qui constituent le meilleur de
nos traditions, de notre pure et saine poésie du
terroir canadien. C'est pourquoi la phalange des
chantres de la vie rurale et paysanne réclame
comme un de ses plus fidèles interprètes, ce prê-
tre et ce poète que la gloire attend, pour ses
mérites et ses élans si fructueux. Nous souhai-
tons aux œuvres excellentes de monsieur l'abbé
Lacasse la sympathie universelle de ceux qui
aiment le beau, le bon et le bien et qui les cher-
chent dans le vrai.

Alphonse DESILETS.

Téléphone : St-Louis 1599.

ULDERIC PIGEON

PHOTOGRAPHE

806, rue Papineau, - - MONTREAL.

Tél : Main 7154

BEAUDOIN LIMITEE

COMPTABLE

Membre du Service de collection américain.
Succursale à Québec : 64, rue Saint-Joseph.

Chambre 20 — 60-Est, rue Notre-Dame, Montréal

Tél : ST-LOUIS 4449.

W. LEBRUN & CIE

BOUCHERS

Viandes de choix — Gros et Détail.

1267, avenue de l'Hôtel de Ville Montréal

Tél : ST-LOUIS 1811

E. PAIEMENT

Marchand de bois, charbon, grain, foin,
son, moulée, etc.

Briquettes à l'huile \$2.00 moins cher que le charbon dur.
Transport de toutes sortes prix modérés.

1552, rue Cadieux MONTREAL

Tél. Bell : CALUMET 1677

GAUDRY FRERES

BOULANGERS

Boulangerie établie depuis 74 ans.

Donnant toujours pleine et entière satisfaction.

SPECIALITE : Pain de Fantaisie.

2946-2948-2950 rue Saint-Hubert, Montréal

Tél : EST 1777

JOSEPH LABOSSIERE

AUTOMOBILES A LOUER

Mariage — Baptême — Sépulture.

788, rue Ontario Est MONTREAL

TELEPHONE : MAIN 4679.

A. DEROME & CIE

Etampes en Caoutchouc

20, rue Notre-Dame-Est, Montréal.

Résidence : 524 FRONTENAC.

R. THIBAUT

MARCHAND DE BICYCLES

Mécanicien : — Réparations des bicycles à des
prix modérés — Bicycles à louer.

387, rue Frontenac MONTREAL

Tél : EST 3776

J.-B. NADEAU

SELLIER

SPECIALITE :

Réparations de harnais et d'articles en cuir.
Marchand de chaussures et valises.

919, rue Ontario Est MONTREAL

Tél. St-Louis 4770.

J.-P. L'HERAULT

Pneus Vulcanisés

Spécialité : Non-Skid et Retred.

984, rue Papineau, - - MONTREAL

Tél : EST 2486

EUGENE DOUCET

IMPRIMEUR

281, avenue Papineau MONTREAL

KERNEVEZ

(Suite de la page 17)

Si vous ne voulez pas venir, restez; j'irai seule. Je sais ramer ».

Elle avait saisi les avirons. Pierre sauta près d'elle et les lui prit des mains.

Maintenant, ils glissaient sur le large Odet, large et bleu comme un bras de mer; et ils étaient un peu aveuglés par les mille reflets d'acier qui striaient l'eau. Une brise chaude distillait l'acre odeur des baumes et des menthes sauvages. Un martin-pêcheur entra précipitamment dans une touffe de roseaux, où se trouvait son nid. Au loin, du côté de l'embouchure, il y avait quelques voiles d'argent.

Oh ! la délicieuse demi-heure !

Pierre ramait. La barque filait en traçant un tout petit sillage qui bruissait à peine. Cécile était assise en face du jeune homme. Le décor, l'éclairage, l'atmosphère la faisaient très jolie. Sous les ailes de son chapeau, des blondeurs auréolaient son front, son cou blanc et mince; ses yeux de pervenche regardaient avec une expression infiniment douce. Et Pierre avait un extrême plaisir à considérer tout cela.

Si riieuse, si bavarde quelques minutes auparavant, maintenant, elle se taisait. Était-ce embarras, ou regret de son escapade ?

« Tout à l'heure, vous m'avez jugée méchante pour Kaour; n'est-ce pas monsieur Pierre ? Méchante et despote ?

— Mais, mademoiselle...

— C'est une condamnation qu'une phrase qui commence par *mais*, et qui ne se termine pas. Et de lui ? Que pensez-vous de lui ?

— Votre cousin ? Mais...

— Encore un *mais* ?

— Je ne le connais guère... C'est un charmant garçon. Il a l'air de vous aimer beaucoup ».

Pierre répondit cela du ton dont il eût dit : « Qu'il aille au diable ! »

« Oui, il m'aime. Il m'aime énormément, en effet ».

Elle laissait tremper sa main dans l'eau et ne regardait plus Pierre, absorbée qu'elle semblait être par la contemplation des perles que le flot jetait à ses petits doigts.

« Je crois que je pourrais lui demander tout, et qu'il le ferait ».

Et après un silence rythmé par le clapotement des rames :

« Certainement, moi qui n'ai pas

(Suite à la page 30)

Téléphone : EST 8756

ALBERT POIRIER

BOULANGER

Pain de toutes sortes ordinaire et de fantaisie

Nous invitons les Canadiens-français à nous encourager.

649, Avenue Henri-Julien,

MONTREAL

Téléphone : EST 2246

J. E. CLOUTIER

BOULANGER

634, rue Champlain,

MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 2120

G. W. D'ARAGON

BOULANGER

Pain ordinaire et de fantaisie de toute première qualité.

301, rue Christophe Colomb,

MONTREAL

Téléphone Bell : ST-LOUIS 3297

ISIDORE CARON

BOULANGER

2386, rue Saint-Hubert,

MONTREAL

H. DAOUST

BOULANGER

Pain ordinaire et de fantaisie.

Spécialité : Notre pain au raisin, au dire de tout le monde n'a pas son égal dans tout Montréal.

Canadiens-français essayez-le !!!

585, 1ère Avenue, Rosemont,

MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 833.

Tél. : ST-LOUIS 1534.

Téléphone : ST-LOUIS 2294

La Boulangerie Impériale

de REPENTIGNY FRERE

Pain de fantaisie de toutes sortes et de premier choix.

117 et 119, rue Pontiac,

MONTREAL.

La Cie de Pianos et Phonographes

AMIOT & AMIOT

La supériorité de nos pianos sur tout autre consiste en ce qu'ils sont montés sur agrafes, voilà pourquoi ils ont un son velouté, comme les pianos à queue.

Réparations : de tout genre en fait de pianos et phonographes.

78, rue Christophe Colomb,

MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 863

Médard Paquette

BOULANGER

Canadiens-français n'oubliez pas que la maison Paquette est en mesure de vous fournir un pain de première qualité, puisqu'elle compte parmi les toutes premières boulangeries canadiennes.

Essayez notre Pain « KNEIPP »

18, Boulevard Saint-Joseph Ouest, MONTREAL

ART. LANDRY

DIRECTEUR DE FUNERAILLES

Spécialité :

VOITURES DOUBLES

Service :

JOUR ET NUIT

Succursale : 1056, Rachel Est.

114, Rachel Est.

Tél : ST-LOUIS 833

Tél : ST-LOUIS 1534.

Tél : CALUMET 893

Geo. CHARTRAND, Prop.

THAUVETTE & CHARTRAND

MANUFACTURIERS

d'auvents, tentes, tarpaulins, couvertures
de toutes sortes.

Storage d'auvents assurés contre le feu.

2766, rue Saint-Laurent,

MONTREAL

La "STRATHCONA"

COMPAGNIE D'ASSURANCE—INCENDIE

(Edifice Versailles)

90, rue Saint-Jacques,

Montréal

Cette compagnie essentiellement canadienne - française a été organisée en 1908, avec une charte provinciale, et opère dans la province de Québec seulement.

DEPOT COMPLET AU GOUVERNEMENT

Cette compagnie n'est pas contrôlée par la « Canadian Fire Underwriters Association »

Nous invitons les institutions religieuses et les Fabriques à demander notre tarif spécial.

A.-A. MONDOU, N.P.

J. MARCHAND

Président et Gérant-Général.

Sec.-Trés.



Exigez de votre fournisseur des marchandises qui portent cette marque de fabrique.

Symbole de la qualité

Le coton, depuis des siècles, est préféré à tous les autres tissus pour la fabrication des sous-vêtements féminins. Et aujourd'hui, plus que jamais, il occupe la première place dans la toilette des belles dames de bon goût.

Toutes celles qui ont l'habitude de n'employer que du meilleur coton, admettront que la marque de commerce ci-dessus est une garantie de bonne qualité. Cette marque de commerce a toujours obtenu le suffrage de la sage maîtresse de maison et s'identifie à tout ce qu'il y a de beau en fait de draps de lit, de taies d'oreillers, de vêtements de nuits, de patrons, de toile à voile, etc., etc.

Dominion Textile Co., Limited
MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

NE TARDEZ PAS

à nous donner votre commande de teinture et nettoyage de manteaux, costumes, gants, robes de toilette et effets de ménage.

TEL. EST 5000

Déchaux Frères
LIMITÉE

Teinturiers.

Dégraisseurs.

Tél. Bell St-Louis 6283

E. LECLERC
HORLOGER-BIJOUTIER

Membre des C.-Colomb

Canadiens-français, n'oubliez pas que la maison E. LECLERC, 111 rue Mont-Royal Est, occupe une place très importante dans la bijouterie à Montréal, et nous vous invitons à passer chez nous pour le constater.

111, MONT-ROYAL EST, MONTREAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Constituée en corporation par le Parlement en juillet 1900

Capital autorisé : \$5,000,000.00 — Capital versé et surplus au 30 juin 1919 : \$3,000,000.00 — Actif total : au-delà de \$24,000,000.00

SIEGE CENTRAL : 7 et 9, Place d'Armes, - - - - - Montréal, Canada

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Sir Hormidas LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin, Limitée, administrateur du Crédit Foncier franco-canadien.

Vice-Présidents : M. W.-F. CARSLEY, Tancrède BIENVENU, administrateur de la Lake of the Woods Milling Co. M.G.-M. BOSWORTH, vice-président du Canadian Pacific Ocean Services Limited.

L'hon. Némèse GARNEAU, C.L., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, de la Librairie Beauchemin Ltée.

M. Martial CHEVALIER, Directeur-gérant Crédit Foncier franco-canadien.

95 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince-Edouard.

BUREAU DE CONTROLE

Les fonds ou argents qui sont confiés à cette Banque pour son Département d'Épargne sont contrôlés par un Comité de Censeurs, et les placements sont examinés mensuellement par les messieurs qui composent ce comité, à savoir :

Président : Sir Alexandre LACOSTE, C.R., Ex-juge en chef de la Cour du Banc du Roi.

Vice-Président : l'hon. Narcisse PÉRODEAU, N.P., ministre sans portefeuille du Gouvernement provincial, administrateur Montreal Light Heat & Power.

M. S.-J.-B. ROLLAND, président de la Cie de Papier Rolland.

CE QUI SE PASSE

La question irlandaise :—

Jamais les perspectives n'ont été aussi sombres pour le règlement pacifique de la question irlandaise qu'à l'heure actuelle. Sur tous les points de l'île, les attentats se multiplient, révélant sous un jour de plus en plus atroce, la haine implacable qui sépare les deux races aux prises. Depuis un mois, c'est surtout à Belfast et à Cork que les émeutes ont fait rage. Le sang coule à flots dans les rues de ces villes, et le nombre des victimes de cette effroyable lutte augmente tous les jours.

L'Angleterre semble avoir perdu l'espoir de régler l'épineux problème sans avoir recours à la force des armes. Sir Hamar Greenwood, secrétaire d'état pour l'Irlande dans le cabinet Lloyd George, a déclaré il y a quelques jours, en pleine chambre des communes, que l'on pouvait s'attendre à des mesures de rigueur jusqu'ici inusitées.

D'un autre côté, les partisans du régime anglais en Irlande semblent avoir perdu confiance dans l'administration anglaise. Sans parler de la déclaration de Sir Edward Carson, le chef des Ulsteristes, à l'effet que ces derniers prendraient les mesures nécessaires pour se défendre contre les Sinn-Feiners, puisque l'Angleterre était impuissante, un autre symptôme inquiétant, c'est la désertion presque complète du jury assigné par les tribunaux réguliers, et la faveur dont jouissent les cours instituées par le gouvernement « républicain ». La lutte semble bien près d'atteindre son point culminant.

Le candidat des démocrates :—

Après une lutte ardente entre les différents aspirants à cet honneur, à la convention nationale démocrate, tenue à San Francisco, le gouverneur Cox, de l'Ohio, a été choisi comme candidat du parti démocrate à la présidence des Etats-Unis, et M. Franklin-D. Roosevelt, comme candidat à la vice-présidence. L'un et l'autre sont des politiciens fort en vue depuis longtemps déjà, M. Cox ayant été élu à trois reprises différentes, gouverneur de l'état de l'Ohio, et M. Roosevelt étant sous-secrétaire d'état à la marine, après avoir été membre du congrès pendant quelques années.

MM. Borden et Gouin s'en vont :—

Presqu'à la même heure, Sir Robert Borden, premier-ministre du Canada, et Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, ont quitté le pouvoir. Sir Robert était premier ministre depuis 1911, et Sir Lomer, depuis 1905. L'honorable Arthur Meighen, ministre de l'intérieur, devient le premier ministre du Canada, et l'honorable L.-A. Taschereau, procureur général, prend le même poste à Québec. Le cabinet Meighen compte trois nouvelles figures, les honorables MM. McCurdy, Wigmore et Spinney. Le cabinet Taschereau n'en compte qu'une, celle de l'honorable J.-L. Perron, conseiller législatif.

La conférence de Spa :—

Les alliés se sont rencontrés à Spa avec les Allemands, en vue de discuter certains aspects du traité de Versailles, particulièrement en ce qui regarde le désarmement et les réparations. Après des débats fort ora-

geux, les vaincus ont accepté les conditions posées par les alliés : ils devront démobiliser leurs armées et ne garder sur pied que 100,000 hommes de troupes. Ils obtiennent un délai jusqu'au mois de janvier 1921, pour accomplir ce désarmement. Ils devront en outre livrer 2,000,000 tonnes de charbon par mois, mais ils ont obtenu comme compensation un prêt en or des alliés, à peu près de la valeur du charbon livré. En somme, ni les alliés ni les Allemands ne semblent satisfaits des résultats de ces délibérations.

La guerre russo-polonaise :—

Après quelques semaines de guerre, au cours desquelles, les Polonais ont eu le dessous, ils ont demandé et obtenu du gouvernement de Moscou l'entrée en négociations pour la conclusion d'un armistice d'abord et la paix ensuite, si possible. On peut s'attendre cependant à ce que le gouvernement Lenine pose de dures conditions à la paix, car les dépêches semblent déjà lui prêter l'intention de demander le désarmement de la Pologne.

Le Pape et la ligue des Nations :—

A l'occasion de la Pentecôte, Sa Sainteté Benoit XV a adressé aux catholiques du monde entier, une encyclique au cours de laquelle, selon le sens que lui donnent les dépêches, il se serait prononcé chaleureusement en faveur de la Ligue des Nations, pourvu qu'elle soit basée sur les principes immuables de la justice et de la charité chrétienne. Espérons que la voix de Rome sera entendue et écoutée.

Le cardinal Bégin dénonce :—

Son Eminence le Cardinal Bégin, le vénérable archevêque de Québec, revenu depuis peu de Rome, vient d'adresser aux fidèles de son diocèse, une lettre-circulaire où, après avoir exposé la doctrine de l'Eglise sur les problèmes religieux et sociaux du jour, il dénonce avec une énergie particulière, deux des plaies de la société contemporaine : le divorce et le féminisme.

Un projet gigantesque :—

Ces jours derniers a été tenu à Détroit, Michigan, un congrès des plus importants, où l'on a discuté le projet de créer une voie de transport par eau, ouverte aux océaniques, des grands lacs à la mer, par le Saint-Laurent. Ce projet, dont l'exécution entraînerait la dépense de centaines de millions de dollars, intéresse non seulement ceux qui l'ont lancé, et qui viennent surtout des états de l'ouest et du centre américains, mais aussi les populations de l'est, tant du Canada que des Etats-Unis. Si beaucoup favorisent le projet, il en est d'autres, surtout à New-York et à Montréal, qui lui font une vive opposition. D'ailleurs, il faudra toujours une entente préalable entre les gouvernements américain et canadien avant qu'on puisse en entreprendre l'exécution.

Le mandat grec :—

Fort du mandat qui lui a été accordée par les alliés, la Grèce a entrepris de mater les nationalistes

turcs, et jusqu'ici, elle a obtenu des succès appréciables. En Anatolie, les troupes de Kemal Pasha ont été refoulées vigoureusement sur un territoire considérable, et en Turquie d'Europe, malgré une vive opposition de troupes irrégulières bulgares et turques, les Grecs sont entrés à Adrianople, ces jours derniers.

De leur côté, les Français, qui avaient à faire face au fourbe Prince Faïcal, qui s'était proclamé roi de Syrie, ont repris l'offensive et sont entrés dans Alep et dans Damas, les principales villes de cette région.

Les Turcs n'ont pas encore signé le traité de paix, mais on peut prévoir qu'ils le signeront bientôt, de crainte de se voir chassés de Constantinople.

Les notaires en congrès :—

L'Association du notariat canadien a tenu son congrès annuel à Trois-Rivières, du 10 au 12 juillet dernier. La France y était représentée par Me Edouard Cotelte, de Paris, et son secrétaire, M. Jean Constantin. Un grand banquet a eu lieu au cours du congrès, et des discours y ont été prononcés par MM. Jacques Bureau, Cotelte, Victor Morin, président de la société saint Jean-Baptiste, J.-A. Trudel, Narcisse Pérodeau, Ferdinand Roy, juge Désy, Mgr Marchand, J.-A. Lemire et M. Burton. D'importantes résolutions ont été adoptées.

Une révolution au Pérou :—

L'Amérique du Sud, terre classique des révolutions, vient encore de s'en payer une petite. Avec la dextérité qui les distingue, les Péruviens viennent de se saisir de la personne de le jeter en prison, et de donner sa du président José-Gutierrez Guerra, succession à sénor Bautista Saavedra. Les dépêches ne nous ont donné que peu de détails sur cette révolution, qui semble avoir fait couler plus d'encre que de sang, au Pérou s'entend.

Mort d'un vieux missionnaire :—

L'un des prélats les plus vénérables de notre pays, Mgr Pascal, évêque de Prince Albert, Saskatchewan, est mort à Aix en Provence, où il

était en visite, à son retour de Rome. Il était âgé de 72 ans, et avait donné le meilleur de sa vie aux rudes missions de l'ouest, au milieu des sauvages et des esquimaux, qui n'oublieront pas de sitôt celui qui ne leur ménagea jamais ni les conseils spirituels ni l'appui matériel. Mgr Pascal était évêque depuis 1891.

Les fêtes françaises et belges :—

Au cours du mois de juillet, les membres des colonies française et belge ont fêté avec l'éclat accoutumé leur fête nationale. Ils l'ont fait avec un vif enthousiasme, auquel se sont associés tous les Canadiens-français.

Les syndicats catholiques en congrès :—

Environ cent cinquante délégués des syndicats ouvriers catholiques et nationaux de cette province se sont réunis en congrès à Chicoutimi, du 17 au 21 juillet dernier. Ils se sont affirmés avec un éclat inaccoutumé et ont établi hors de tout doute que le syndicalisme catholique fait des progrès merveilleux chez nous.

Parmi les plus importantes résolutions adoptées au cours de ce congrès, il convient de signaler, celle qui a trait à la fondation d'une confédération générale des syndicats ouvriers catholiques et nationaux de ce pays, et celle dénonçant avec vigueur les profiteurs. La première de ces résolutions aura une influence considérable sur le développement du syndicalisme ouvrier au Canada, car nombre d'ouvriers catholiques, habitant les autres provinces et hostiles aux syndicats neutres, pourront maintenant compter sur l'appui efficace des unions catholiques, qui iront bientôt leur tendre la main. La dénonciation des profiteurs a été des plus vigoureuses et est une preuve de plus que toutes les classes de la société, hors celles qui sont leurs complices, exigent une politique énergique contre les profiteurs.

Le congrès s'est aussi prononcé en faveur du système électoral de la représentation proportionnelle, système qui semble gagner du terrain tous les jours, en notre pays.

Henri du VALLIER.

TEL. BELL, EST 688.

J.-E. Bourcier

MANUFACTURIER DE FOURRURES

219, rue Amherst, - - - - - MONTREAL.

Près rue Sainte-Catherine.

Imprimerie Maisonneuve

478, AVE. LASALLE

Impressions commerciales, Catalogues, Pamphlets, Revues, Programmes, etc.

TELEPHONE: LASALLE 2354

MEUBLES

de Salle à Dîner, de Chambre à Coucher, de Salon, de Vivoir.

LA PLUS HAUTE NOUVEAUTE.

LITERIE

Lits en cuivre et en fer, Sommiers et Matelas.

GLACIERES, CAROSSES POUR ENFANTS, TAPIS, RUGS, PRE-LART, POELES.

*Nous défions toutes compétitions.
Votre crédit est bon.*

E. Germain & Fils

933 rue STE-CATHERINE EST

Tél. Bell : EST 2247.

Entre Papineau et Cartier.

Tél. Bell : EST 6480

Meubles ? Meubles ?

— CHEZ —

A. LAURIN

423, rue Ontario Est, - - MONTREAL

POURQUOI ?

c'est bon marché chez nous, venez plutôt ici qu'ailleurs acheter vos meubles.

1° C'est meilleur marché que dans les GRANDS MAGASINS.

Nos dépenses sont moins considérables.

Moins de gros loyers.

Moins de gros commis à payer.

Moins de grands étalages à faire et à payer.

Autant de belles marchandises de toutes sortes et de toute première qualité.

Choisies par vous-mêmes, librement et sans aucune gêne, à toute heure.

A un endroit central :

Rue Ontario, entre Saint-Denis et Amherst

Passez chez nous canadiens-français avant d'aller ailleurs.

Canadiens - français

LE PAIN SANCHE

Nutritif, souple, bien cuit, fait les délices de tous ceux qui y goûtent.

Il est cuit et délivré avec une absolue propreté.

Fondée depuis plus d'un demi siècle, notre maison, va de progrès en progrès, et **AUJOURD'HUI** elle est au tout premier rang des boulangeries canadiennes.

Demandez à nos clients ce qu'ils pensent de notre pain ?

Goûtez-y une bonne fois et vous aurez enfin le cœur à l'aise, pour en juger. Vous deviendrez énergiques, robustes, pleins d'un patriotisme d'action. De plus vous trouverez excellent **LE PAIN SANCHE**, et conserverez foi en lui.

CANADIENS-FRANÇAIS — Nous sollicitons votre clientèle : **Demandez notre voiture.**

F. SANCHE

1319, rue Cadieux, - - MONTREAL
Tél : ST-LOUIS 1872

Hudon, Hébert & Cie

IMPORTATION ET GROS

Alimentation, Vins, Liqueurs

18, rue de Bresoles,

Montréal, Canada

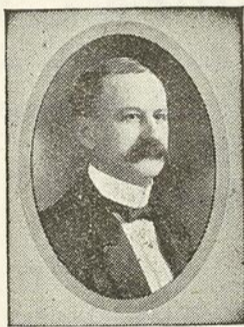
Tél : Est 2323

J.-A.-W. DUFAULT

ENTREPRENEUR DE
POMPES FUNEBRES

Embaumage : une spécialité

456, rue Plessis Montréal



Résidence : Tél. Bell EST 1739.

Léon Limoges

MAITRE-CHARTIER

Voitures doubles de première classe et automobiles pour mariages, baptêmes, enterrements, etc., etc.

579, rue Papineau, Montréal



TELEPHONE EST 2029

La Maison Gravel, Enr.

LIBRAIRIE — PAPETERIE — IMPRESSION — JOUETS

Représentant du Phonographe Perfection.
Disques et Aiguilles.

384, rue Ste-Catherine Est - - - MONTREAL

KERNEVEZ

(Suite de la page 27)

de frère, j'ai de la chance d'avoir Kaour. Pauvre garçon ! C'est égal, ce n'est pas là l'idée que je me fais d'un homme. Il est trop doux, trop facile, trop toujours pareil. Comme papa. Il est content même quand je le rudoie, et que je suis injuste envers lui. Ah ! comme j'aurais mieux aimé un cousin sérieux, grave, qui ne soit pas toujours à genoux devant ce que je fais et ce que je dis ».

Elle soupira.

« Vous perdriez peut-être au change, fit Pierre.

— Non. Ce n'est pas amusant d'être toujours flattée, et on demande surtout à un homme d'être fort, et capable de vous protéger. Du moins, ce sont mes idées à moi, car à coup sûr, maman trouverait que je dis des sottises ; mais il me semble qu'une femme doit sentir son mari au-dessus d'elle ».

Son mari ? Tiens, il ne s'agissait donc plus d'un cousin, maintenant ? Un lapsus, sans doute.

Très rapidement, Cécile ajouta :

« Vous n'avez jamais eu de sœur, monsieur Le Goaz ?

— Non, mademoiselle.

— Ni de cousine ?

— Non plus.

Il lui monta aux lèvres : « J'ai eu Marik », mais son cœur se serra en une palpitation de rage, et, d'un coup d'aviron insensé, il faillit faire chavirer l'embarcation.

Cécile n'eut pas peur, et rit, comme s'il ne s'était agi que d'une maladroite manœuvre ; cependant, elle semblait attendre que Pierre ajoutât quelque chose, car après quelques minutes, elle s'écria d'un ton impatient :

« Retournons-nous en. Il ne faut pourtant pas que mes parents s'inquiètent ».

Le jolie Cécile avait mis quelque temps à penser à l'inquiétude de ses parents, et son scrupule naissait d'une façon bien subite.

« Vos parents ne pourraient être en peine, puisqu'ils savent que je suis avec vous », dit Pierre, tout en mettant le cap sur la berge herbeuse et fleurie qui bordait la propriété.

Cette simple réponse fit s'évanouir immédiatement la bouderie esquissée, et la jeune fille se remit à babiller gentiment :

« Est-ce beau la rivière ! Regardez, monsieur Pierre, si on peut rien voir de plus admirable que ces teintes-là. La campagne, c'est jolii à toutes les heures. Non, je ne comprends pas ceux qui habitent la ville, et qui pourraient faire autrement. Moi, je demeurerais très bien à la campagne toute l'année ; toujours ».

Elle pointa l'horizon de son index :

« C'est là-bas, Kergoz ?

— A peu près. Derrière l'église, en marchant encore vingt bonnes minutes.

— J'y suis allée, une fois ; il y a bien longtemps. Je ne saurais plus du tout le chemin ».

On arrivait au petit débarcadère moussu. Kaour attendait là, assis avec résignation sur un tronc d'arbre. On accosta. Pierre sauta lestement à terre, puis Cécile se leva et gagna le bout de la barque que son faible poids faisait balancer. Kaour s'approchait pour l'aider à descendre, mais c'est la main de Pierre qu'elle prit ; et comme elle glissa un peu en sautant, celui-ci eut l'illusion de soutenir un instant de son bras robuste une taille souple qui s'abandonnait.

(A suivre)

J.-A. PROULX

HORLOGER — BIJOUTIER

Réparations de montres, horloges et bijoux.
Spécialité : Jones de mariage, bagues à diamant.

— Assortiment d'argenteries et verre taillé. —

1016, rue Ontario Est,

MONTREAL

Troubles de la DIGESTION : —

Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des
INTESTINS et de la PEAU.

TRAITEMENTS ELECTRIQUES

Troubles des fonctions

URINAIRES et SEXUELLES :

Maladies de la VESSIE, des REINS
et des ORGANES GENITAUX.

Dr J.-M.-E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK
MEDECIN-SPECIALISTE

460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke)

MONTREAL

Téléphones : — BUREAU : EST 7580 — RESIDENCE : EST 6791.

Téléphone : ST-LOUIS 2013

Heures de Bureau : 9 à 9.

J. O. ROBERT

OPTOMETRISTE ET OPTICIEN

Examen de la vue attentif et minutieux. Verres correcteurs garantis et échangés gratuitement dans les 30 jours si nécessité il y a.

Spécialité : Yeux artificiels, loupes, télescopes et jumelles assorties.

N.B. — Nous faisons nos verres nous-mêmes.

880, Avenue Mont-Royal Est,

MONTREAL

Téléphone : EST 5417

DR. J.-M.-A. VALOIS

SPECIALISTE :

des maladies des rognons, du foi et des voies urinaires.

40, rue Saint-Denis,

MONTREAL

Vous aurez de belles et bonnes dents ce qui contribuera plus que toute autre chose à votre apparence, si vous confiez le soin de votre bouche au

Dr PINAULT CHIRURGIEN
DENTISTE

Gradué avec très grande distinction et médaille d'or
de l'Université Laval.

Toujours à votre disposition pour traiter et extraire vos dents sans douleur : on ne fait que des travaux de première qualité. Prix modérés et satisfaction garantie. Ouvert de 9 a.m. à 9 p.m.

2602, Ste-Catherine Est, angle Létourneux. Tél. Las. 2709

Tél : MAIN 6988-576.

FAUCHER & FILS

IMPORTATEURS D'ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES
ETOFFES A COUVERTURE, BOURRURE, TAPIS,
— ACIER A RESSORT, ECROUS, ETC., ETC. —

362 à 368, rue Craig Ouest MONTREAL

TEL : Jour, St-Louis 579
Nuit, St-Louis 2128.

Domicile :
684a, Parc Lafontaine.

E.-C. ST-AMOUR

(Enregistré)

Entrepreneur de Pompes Funèbres et Embaumeur. — Voitures doubles pour baptêmes, mariages, enterrements, etc.

Bureaux : 594, avenue Papineau, MONTREAL
Vis-à-vis l'église de l'Imm. Conception.

J. - O. LAUZON

Pianos et Automatiques
Pratte, Haines Bros, Lauzon, New Scale
Williams, Marshall Wendell

Instruments de musique pour tous les choix. Agent de la machine à coudre "Singer".

610, ave Mont-Royal Est, MONTREAL
Entre de LaRoche et
Christophe-Colomb.
Tél : St-Louis 5390.

P.-A. PHANEUF

Gramophones "VICTOR" et
— Records "VICTOR" —

Venez visiter nos salons de musique et entendre les derniers records en vente et les plus populaires. Agent pour la machine à coudre "Singer".

Catalogues de records envoyés sur demande.

Plomberie, Chauffage à Vapeur et à Eau Chaude

Couvertures en gravois, Tôle galvanisée, Ventilation forcée et naturelle — Ventilateur Aéolien pour Ventilation et Zéphyr pour cheminées.

REPARATIONS GENERALES

T. Lessard & Fils, Limitée

191, rue CRAIG EST Tél. Est. 3644

Tél. St-Louis 4044.

A. DURIVAGE

BOULANGER

Pain de haute qualité dont la réputation est toujours grandissante.

Spécialité : Pain Français et de Fantaisie.

680 RUE FABRE, MONTREAL

La Pâtisserie Parisienne

JOS. RONDEAU, Prop. Médaille d'or, Paris 1899.

Le plus grand choix de pâtisseries françaises.

Assortiment complet de bonbons fins !!
Chocolats de qualité surfine !! Petits
fours, gâteaux secs, glaces et sorbets !

—: Table d'hôte fixe et à la carte —:

328 EST, rue STE-CATHERINE. Tél. Est 7676.

DIGNE DE VOTRE PATRONAGE

LE PAIN

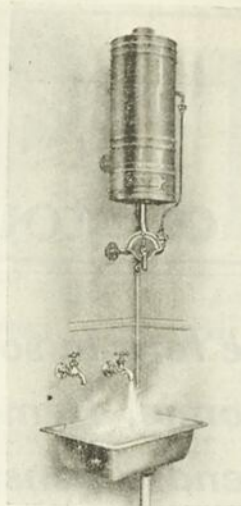
"VICTORIA" ou "PARISIEN"

DE LA BOULANGERIE

J. - A. BROUSSEAU, Limitée

49 à 75 RUE BOYER

Ce pain — cuit sur la sole — est sain et nourrissant. Il est, à cause de sa saveur caractéristique, l'aliment préféré de tous les âges.
Appelez St-Louis 678—si votre épicière n'en a pas, de ce pain au goût vraiment délicieux.



"PRESTO"

APPAREIL CHAUFFANT L'EAU
INSTANTANEMENT

Suppression du réservoir.
Suppression des allumettes.

ECONOMIE

de gaz.
de temps.

Dominion Welding Co. Ltd

340, rue Amherst, - MONTREAL

Nourrissez - vous convenablement

La Compagnie Montreal Dairy

LIMITEE

vous offre ses produits

CREME DOUCE—BEURRE—CREME GLACEE

Tél : Est 1618 — 1361 — 7019.

VOTRE MEDECIN VA VENIR ...

Gravement malade, vous attendez avec angoisse la visite du médecin, c'est l'heure des choses sérieuses, des réflexions amères et des regrets tardifs.

Une de ces choses auxquelles vous pensez naturellement dans ces circonstances, c'est l'assurance-vie ; la nécessité vous en paraît alors évidente pour votre famille. Mais inutile d'y penser, vous n'êtes plus en état de vous assurer ; c'est à l'époque où vous étiez plein de santé, que vous auriez dû le faire.

Aujourd'hui, vous vous portez bien ; prenez donc une police d'assurance-vie, vous le pouvez. Demain vous serez peut-être sous les soins du médecin ; aucune compagnie ne vous accepterait.

PENSEY-Y.

The Sun Life Assurance Co. of Canada

Téléphone : EST 799.

La Pâtisserie Française

La meilleure pâtisserie.

La meilleure cuisine.

Les meilleurs chocolats.

Le meilleur service.

La plus jolie salle de thé.

KERHULU et ODAU

176, RUE ST-DENIS

Quand on touche sa rente....

“Les réflexions que fera le sociétaire de la Caisse Nationale d'Économie, 11^{ème} Période, au moment où il deviendra pensionnaire”.



¶ Les vingt ans qui viennent de s'écouler m'ont paru très courts, il me semble que je viens à peine d'entrer... et pourtant, me voilà bel et bien rentier avec une pension de \$417.60 cette année, de \$422.76 l'an prochain et chaque année qui suivra, m'apportera une rente toujours accrue.

¶ Si je dépasse tant soit peu la soixantaine, et j'ai bonne espérance de le faire, j'aurai touché \$12,500.00 en rentes, pour les \$2,400.00 versées par moi au cours des 1ers vingt ans. C'est plus que ne pourrait me donner un placement à 8%. Je me compte donc pour satisfait amplement de ces résultats, d'autant plus qu'une rente annuelle au maximum net de \$616.00, me sera versée à partir de 66 ans jusqu'à la mort.

¶ Ces profits je les apprécie mieux encore du fait que la Caisse Nationale d'Économie m'a donné, avant que je ne devienne pensionnaire, une sécurité complète pour mes déboursés, 20 années durant.

¶ Aucun risque dans le passé, rien à craindre pour l'avenir.

¶ Les bénéfices sont pour le présent et les profits pour plus tard.

¶ Taux des primes annuelles : \$30.00, \$60.00, \$90.00, \$120.

La Caisse Nationale d'Économie
286, RUE SAINT-LAURENT

Main 4577-8.

A.-W. PATENAUDE,
Gérant.

MONTRÉAL